

La fonction historique de la figure du Patriote
dans le cycle abitibien de Pierre Perrault

Martin Frigon

Mémoire de maîtrise

Présenté à

L'École de cinéma Mel Hoppenheim

Comme exigence partielle en vue de l'obtention du grade de
Maîtrise ès Arts (études cinématographiques).

Université Concordia

Montréal, Québec, Canada

Juin, 2003

© Martin Frigon, 2003

National Library
of Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

Acquisitions et
services bibliographiques

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*

ISBN: 0-612-83942-7

Our file *Notre référence*

ISBN: 0-612-83942-7

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

Canada

Résumé

La fonction historique de la figure du Patriote
dans le cycle abitibien de Pierre Perrault.

Martin Frigon

Bien que la plupart des critiques s'entendent sur la valeur exceptionnelle de l'œuvre de Pierre Perrault, celui-ci a quand même été taxé de « passéiste » au sortir de la Révolution tranquille. Cette époque charnière de l'histoire québécoise occupe l'espace filmique du cycle abitibien, une série de quatre films, tournés en 1976, qui se penchent sur l'avenir de l'agriculture en Abitibi. L'interprétation du cycle qui suit dessine une figure du Patriote qui ne témoigne en rien d'une volonté rétrograde de retour à la terre. Ce qui occupe l'espace filmique, ce sont les ravages causés par le passage d'une économie de la terre à une économie capitaliste. Bien plus qu'une figure de résistance, le Patriote participe à une tentative de réappropriation symbolique d'un passé désormais perçu par les Québécois comme un « atavisme pernicieux ». La figure du Patriote qui suit est articulée à une série de phénomènes sociaux qui autorisent un branchement entre le XIXe siècle bas-canadien et le XXe siècle de la Révolution tranquille : modernisation de l'économie, prolétarianisation des masses, liquidation de la paysannerie, etc. Les Rébellions ont été essentielles à la formation de l'imaginaire national québécois, elles ont donné lieu à une figure – le Patriote – qui est fondamentale pour la compréhension de notre Grand récit national. Toutefois, l'émergence de la figure du Patriote pose des problèmes d'interprétation selon que l'on se rapporte à son visage élitiste ou populaire, dimensions qui révèlent deux fonctions du Patriote, la réactionnaire et la révolutionnaire.

Abstract

The historical function of the « Patriot » figure in Pierre Perrault's Abitibian Cycle

Martin Frigon

Between 1976 and 1980, filmmaker Pierre Perrault released four films shot in Northern Quebec that formed an ensemble called «the Abitibian Cycle». These films deal with the uncertain future of the agriculture in the area. Although they are today acknowledged as masterworks, they were rather considered passé and antiquated at the time of their release at the end of the «Quiet Revolution». This is a misleading perception since the Abitibian Cycle is not at all concerned with a backward medievalism but instead with the ravages created by the transformation of an agrarian economy (based on colonization) into a capitalist one. This study will demonstrate that a «Patriot» figure stands out in the Cycle and that it is a powerful witness to this social phenomenon.

Rooted in Quebec history, the Patriot is much more than a figure of political resistance. It partakes in a symbolic reclaiming of a past rejected by most Quebecers as an «injurious atavism». In the following analysis, the Patriot figure incorporates several social traits forming a bridge between the 19th Century Lower-Canada and the 20th Century Quiet Revolution in Quebec : sudden abolition of the feudal peasantry, proletarianization of the masses, modernization of the economic means, and so on. The Rebellions of the 19th Century were crucial in creating the national ideal in Quebec since they gave birth to the Patriot figure which is fundamental in understanding its Great National Narrative. As this study will show, the emergence of the Patriot figure also generates some interpretative problems whether we approach it from its popular or elitist aspect. Those dimensions will actually reveal two historical functions of the figure : the revolutionary and the reactionary.

Remerciements

Le mémoire de maîtrise qui suit a vu le jour grâce à la très appréciée collaboration de plusieurs personnes. Je tiens particulièrement à remercier Martin Lefebvre pour avoir accepté de diriger cette entreprise d'écriture qui risquait, à ces début, d'être dévorée par ses exigences. Grâce à son remarquable sens de la rigueur et de la discipline, à sa passion pour le cinéma et les arts, j'ai retrouvé le Nord et, surtout, le plaisir du travail bien fait. Merci également à Stéphane-Albert Boulais qui m'a fait découvrir la pertinence et la nécessité de ce cinéma du réel qu'est le cinéma direct, celui de Pierre Perrault qu'il connaissait bien. Merci à François Baby, ancien professeur de Stéphane-Albert, qui m'a enseigné avec justesse le contexte socio-économique et les combats qui ont forgé le cinéma québécois. Merci à ces trois pédagogues extraordinaires qui m'ont enseigné l'amour des arts, de la culture et du pays. Enfin, merci à mes parents, Marina et Marcel Frigon, qui m'ont transmis ce qu'il y a de plus important dans la vie, le sens de l'engagement et de la persévérance.

Table des matières

Introduction	8
Présentation générale du cycle abitibien	14
Description	16
Réception des films	24
La question du Patriote	25
I Le Patriote	28
Présentation historique	28
La figure du Patriote	38
Les deux visages du Patriote : tribun/paysan	49
Le nouveau statut du tribun	53
La figure et les principes méthodologique	55
II Le Cycle abitibien	60
<i>Le Retour à la terre</i>	60
Fonctionnement et présentation du film	61
Enjeux généraux du montage	65
Analyse des segments en fonction des traits	69
Le Patriote : carrefour du social et du politique	79
Esthétique et caractère accidentel de l'histoire	83
<i>Un Royaume vous attend</i>	94
Conclusion	101
Bibliographie	105
Annexe	109
Segment 1 : <i>Le Retour à la terre</i>	109
Segment 2 : <i>Le retour à la terre</i>	121
Segment 3 : <i>Le Retour à la terre</i>	127
Segment 4 : <i>Un Royaume vous attend</i>	137
Segment 5 : <i>C'était un Québécois en Bretagne, madame!</i>	144

« L'histoire, l'Histoire, commence avec un soulèvement. »

Jacques Leduc¹

¹ Jacques Leduc, dans 24 Images, « C'est comme regarder dormir quelqu'un qu'on aime », no. 111, été 2002.

Introduction

Présentation générale de Pierre Perrault

Après des études classiques, Pierre Perrault s'inscrit à la faculté de droit de L'Université de Montréal, en 1948. Il étudie par la suite en histoire du droit à l'Université de Paris et en droit international privé à l'Université de Toronto. Il pratique le droit à Montréal de 1954 à 1956, année où il commence à réaliser des émissions radiophoniques à Radio-Canada. C'est alors qu'il quitte définitivement le monde du droit pour amorcer un remarquable voyage dans l'univers de la parole populaire d'un Québec à l'aube de la Révolution tranquille.

Depuis lors, Pierre Perrault réalise un nombre impressionnant d'émissions à la radio² et nourrit une œuvre littéraire remarquable : recueils de poèmes, réflexions sur ses films, articles dans diverses publications, œuvres dramatiques pour le théâtre et pour la télévision, essai sur l'objectif documentaire, etc. Les véritables débuts cinématographiques de Perrault remontent à 1958-59, où il réalise, avec René Bonnière, *Au Pays de Neufve-France*. C'est une série de treize films de 30 minutes chacun, réalisés sur la Côte-Nord du fleuve St-Laurent.

Déjà, et on le mentionne rarement, tous les sujets de prédilection (la chasse, la pêche, la construction des goélettes, etc.) du cinéaste-poète occupent l'espace filmique. Qui plus est, la plupart des topiques qui traversent son oeuvre sont déjà présentes dans cette série qu'il réalise avec René Bonnière : la France, l'Indien, la nature, le paysan, le navigateur, le pêcheur, etc.³ Par la suite, il suffira d'articuler la parole à ces hommes en action ; un mariage rendu possible dans les années 1960 grâce à la révolution technique du son synchrone.

² Il a réalisé pas moins de 36 émissions radiophoniques uniquement sur Montréal !

³ Il n'est pas nécessaire d'épuiser les topiques de l'œuvre de Perrault, mais seulement d'indiquer que certaines d'entre elles sont déjà présente à titre embryonnaire et qu'elles déterminent, pour une large part, son œuvre et son « parcours » cinématographique. Par exemple, comment regarder les 3 premiers films de la série (où on y retrouve les topiques de la France, du navigateur, du pêcheur, de la nature, etc); *La traverse d'hiver à l'Isle-aux-couldres*, *Les Goélettes*, *Le Jean Richard*, sans penser à *Pour la suite du monde* (1964), *Le règne du jour* (1966) et *Les voitures d'eau* (1968)? Dans la même mesure (mais davantage en regard de la topique de l'indien) comment regarder le 11^e et 12^e film de la série, *Ka Ke Ki Ku* et *Attiuk*, sans penser au *Pays de la terre sans arbres ou le Mouchouâpini* (1980) et *Le Goût de la farine* (1977) ?

C'est avec ses films sur les gens de l'Isle-aux-Coudres que Pierre Perrault est reconnu comme un cinéaste majeur de la francophonie, surtout en raison de l'incontournable *Pour la suite du monde*. C'est à ce moment qu'il jette les bases, avec Michel Brault, d'un cinéma direct articulé autour de « la parole en acte », un véritable cinéma d'auteur. Dès lors s'amorce un passionnant voyage dans l'imaginaire collectif des Québécois, au cœur d'une mémoire « qui ne manque pas d'imagination », carrefour des temps⁴ qui participe d'une véritable révolution cinématographique⁵ et d'une révolution de la mémoire collective.

L'œuvre de Perrault est reconnue comme étant éminemment poétique et philosophique. Nous verrons qu'elle est également politique⁶ (cela s'exprime clairement dans son cinéma), surtout depuis *Un Pays sans bon sens* (1970) et *L'Acadie l'Acadie?!?* (1971), deux œuvres qui sont obsédées par la question de la reconnaissance nationale du Québec⁷. Après ces deux films, le reste de sa production des années 1970 nous fait entrer de plein pied dans le politique : le cycle abitibien et le cycle sur les Montagnais de la Côte-Nord⁸. La dimension politique du cycle abitibien ressortira clairement de ce mémoire, j'indique seulement pour le moment que le récit des quatre films est largement

⁴ On peut dire que l'histoire chez Perrault, pour reprendre le diagnostic de Michèle Garneau, est fait de passés qui persistent dans le présent, le présent des gens donc qui vivent avec un passé. « L'enjeu généalogique », qui est central au cycle abitibien que je propose d'examiner, se nourrit ici d'une conception de l'histoire qui abolit la séparation entre le passé et le présent. J'y reviendrai dans la description de mon expérience figurale.

⁵ Révolution dont il importe de souligner le caractère technique. En effet, l'appareillage plus léger et la nouvelle donne du son synchrone pavent la voie à une esthétique qui « renverse » le régime de la caméra traditionnelle « distante » et de la voix « off » omnisciente. L'illustration par excellence de ce cinéma d'avant l'équipement léger (Bolex, Nagra...) c'est les films de l'abbé Proulx dans *Le Retour à la terre*. Cf. Gilles Marsolais, *L'Aventure du cinéma « direct »*, Paris : P.Seghers, 1974.

⁶ Peut-être à son insu, puisqu'il refuse d'y croire : « Mes films ne sont pas politiques. Ce sont des outils de réflexion, le matériel nécessaire à la reconnaissance de l'homme d'ici ». *La Patrie*, 25 juillet 1971. Nous verrons qu'une des caractéristique de la littérature mineure, c'est d'être « politique ». Cf. Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Kafka : pour une littérature mineure*, Paris, Éditions de Minuit, 1975. De plus, je crois que la quête de « reconnaissance » québécoise, est à brancher directement avec notre expulsion de la nation politique après l'écrasement des Rébellions de 1837-38. Enfermer cette « reconnaissance » dans le culturel serait condamner la société à l'anémie, la penser en dehors du « monde ». Ce fut là d'ailleurs le propre de la grande noirceur, marquée par un nationalisme de retrait, de la survivance, sous la tutelle du clergé. Cf. Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, Québec, Boréal, 1996.

⁷ En effet, je crois qu'il serait juste de dire qu'à travers le réveil acadien de l'Université de Moncton (en 1968-69), c'est la question de la « survivance » identitaire du Québec qui intéresse Perrault.

⁸ *Un Royaume vous attend* (1975), *Le Retour à la terre* (1976), *C'était un Québécois en Bretagne, madame!* (1977), *Gens d'Abitibi* (1979), *Le Goût de la farine* (1977), *Le Pays de la terre sans arbres ou le Mouchouâpini* (1980).

articulé autour d'une opposition entre le social et le politique. Quant aux deux films sur les Montagnais, il va sans dire que la question des autochtones est éminemment politique, tout comme l'indique d'ailleurs le titre du premier film ; *Le Goût de la farine*, qui indique bien plus qu'une nouvelle habitude alimentaire. Ce changement de régime alimentaire témoigne d'une transformation profonde des mœurs depuis la colonisation, de la « domestication » des amérindiens, de leur « déterritorialisation », eux qui n'habitent plus l'espace intérieur des terres, mais des « réserves » sur le bord du fleuve.

Cette importance du phénomène de la « déterritorialisation » dans l'œuvre du cinéaste est révélatrice à plusieurs égards. Avant d'en venir au « corps » de son œuvre, je crois qu'il faille souligner que le phénomène de « déterritorialisation » a partie liée avec l'identité profonde de l'homme-créateur. Cette insistance avec laquelle Pierre Perrault lui-même s'est positionné, durant toute sa vie, à l'« extérieur » du cinéma, est très révélatrice à cet égard. Ce phénomène d'étrangeté grandissant, à l'intérieur même de son Québec natal, se traduit dans son œuvre par une réflexion et un déplacement de plus en plus évident – sur et vers – le Nord ; « le nord du Nord »⁹, comme il se plaisait lui-même à dire. Aujourd'hui plus que jamais, Perrault fait figure de résistance à l'intérieur d'un réseau toujours plus vaste, que l'on pourrait qualifier de « nouvel ordre cinématographique mondial », et qui reprend le pas sur les mouvements cinématographiques nationaux qui ont émergé lors des années 1960. Pionnier d'un cinéma documentaire engagé socialement, Pierre Perrault, ainsi que d'autres adeptes du cinéma direct de l'époque, aura rapidement à souffrir l'inquiétante efficacité de la machine du cinéma commercial dominant.

Malgré la reconnaissance incontournable dont jouit Perrault auprès de la critique, des initiés et des universitaires en général, il n'est pas futile de rappeler que chez le spectateur « moyen », au Québec comme ailleurs, son oeuvre demeure malheureusement lettre morte. Ainsi, il apparaît possible de voir en Pierre Perrault une sorte d'« immigré de l'intérieur », et d'indiquer, dans cet esprit, le statut « mineur » de son œuvre, au sens où l'entendent Gilles Deleuze et Félix Guattari¹⁰. Aujourd'hui plus que jamais, quelque

⁹ Pensons à ses derniers films : *L'oumigmag ou l'objectif documentaire* et *Cornouailles*, ainsi qu'à son dernier livre publié aux Éditions Vents d'Ouest à Hull, en 1999 : *Le mal du Nord*.

¹⁰ Selon Gilles Deleuze et Félix Guattari, les trois caractéristiques essentielles de la littérature mineure sont :

quatre décennies après la Révolution tranquille, se pose l'inquiétant et étrange dilemme de produire des films dans notre « langue », au risque d'être marginalisé, ou bien dans un « langage » étranger¹¹, celui d'un cinéma dominant « internationalisant », au prix de la disparition du caractère original du cinéma québécois. Je crois que Perrault, et plusieurs de nos cinéastes de la Révolution tranquille, ont souffert un « exil intérieur »¹². On peut certainement attribuer cet état de fait au statut « minoritaire » du Québec sur l'échiquier nord-américain. La marginalisation progressive de son œuvre, et du cinéma national (québécois), est attribuable pour sa part aux exigences de l'industrie, à la pénétration des rapports marchands dans le cinéma de la Révolution tranquille¹³.

Lorsque je réfléchis aujourd'hui à l'œuvre de Pierre Perrault, à une époque où notre cinématographie paie les frais de la logique marchande, il m'apparaît clairement que le sort de la culture ne saurait souffrir d'un retour à une démarche moins conditionnée par le diktat de l'économie néolibérale. L'actualité et la pertinence d'un processus de création qui puisse se payer le « luxe » de défier les idéologies dominantes n'est pas à remettre en question. Si les « canons » de notre cinéma national vieillissent de plus en plus sans le moindre honneur d'une postérité, en raison d'une conjoncture socio-économique étouffante, il m'apparaît désormais possible d'y voir le symptôme d'une

- un fort coefficient de déterritorialisation

-tout y est politique (chaque affaire individuelle est branchée sur le politique)

-tout y prend une valeur collective (tout y est l' « affaire du peuple »). Cf. Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Kafka. Pour une littérature mineure*, op. cit.

¹¹ Le langage cinématographique dominant à facture « classique », rodé à Hollywood, mais aussi la langue véhiculaire par excellence en ce début de siècle, l'anglais. Sans se livrer à une définition rigoureuse de l'expression « cinéma national », disons simplement que la langue, expression de la culture (de la nation), traduit certaines nuances dans le rapport des communautés avec le « monde » et, par conséquent, participe de la configuration particulière du « langage » dans les arts, donc de la singularité et de la diversité des expressions artistiques.

¹² Toujours dans l'esprit de Deleuze et de Guattari, c'est-à-dire un étranger chez soi.

¹³ Il va sans dire que le caractère artisanal du cinéma d'alors était également garant d'une certaine liberté, donc moins directement sous l'emprise des producteurs et de la logique marchande. Par conséquent, le cinéma (surtout le « direct ») participa considérablement à cette formidable entreprise de démythification de la société québécoise de la Révolution tranquille. Nous sommes d'accord ici avec le diagnostic de Gilles Marsolais lorsqu'il fait état de l'industrialisation du cinéma québécois à la fin des années 1960 : « Ayant quelque certitude que leurs exigences créatrices ne seront pas désamorçées avant d'avoir pu se concrétiser, les cinéastes francophones voient donc dans cette nouvelle forme de cinéma un moyen efficace de démythifier la société sclérosée dans laquelle ils vivent et un moyen de favoriser une prise de conscience. (Ils auront le temps d'imposer l'idée d'un cinéma différent – que les critiques reconnaîtront plus tard comme étant la base d'un cinéma authentiquement québécois – avant que l'establishment se ressaisisse et mette un frein brutal, vers 1965, à cette expansion socio-culturelle) ». Gilles Marsolais, *L'aventure du cinéma direct, revisitée*, Laval, Les 400 coups, 1997, p. 90.

Révolution tranquille qui aura été plus tranquille que révolutionnaire¹⁴. Assisterions-nous au retour de l'histoire conservatrice, sorte de retour à l'« ordre naturel des choses »¹⁵? Museler les voix qui appartiennent à notre paysage cinématographique n'apparaît pas être à première vue l'expression d'une autorité des plus légitime. Assisterions-nous au retour de l'histoire « antique »? « Quand le sens d'un peuple s'endurcit tellement (...), nous dit Nietzsche, quand l'histoire sert la vie passée au point qu'elle mine la vie présente, quand le sens historique ne conserve plus la vie mais (...) la momifie »¹⁶, c'est que le peuple est condamné à se laisser enterrer par les morts, spectateur en quelque sorte du vivant, de la vie qui, pourtant, devait engendrer l'avenir. Le constat que je pose à l'endroit de notre cinéma (national) se traduit essentiellement par le fait que les rapports au territoire et à la mémoire qui fondent la culture québécoise sont évacués au profit d'une conception de l'histoire « stérile » (conservatrice), qui sert les intérêts d'un pouvoir capitaliste en guerre contre les derniers bastions de la démocratie représentative : les entités nationales¹⁷. La liberté est de plus en plus assimilée à un exercice de

¹⁴ Au chapitre du rapport conservateur à l'histoire, il est tout à fait symptomatique de constater que les « canons » du cinéma québécois (cinéma « national ») appartiennent au passé. La logique marchande ayant envahi le domaine des arts, les idéologues du « postnational » (penseurs du néolibéralisme, fonctionnaires, technocrates, représentants d'entreprises transnationales, etc.) et les institutions d'état qui octroient les subventions (Conseil des Arts, SODEC, Téléfilm Canada, ...) favorisent l'émergence de « produits » artistiques à visée « internationalisante ». Ainsi, des films comme *Le Violon rouge* de François Girard ou *De l'Amour et des restes humains* de Denys Arcand tracent la voie dans ce domaine et dessinent l'horizon, les limites d'une tendance dominante qui marque la fin du cinéma québécois (à strictement parler, d'un cinéma national; d'un espace où la collectivité québécoise se reconnaît, un cinéma préoccupé par les problèmes d'ici) et, dans une certaine mesure, du cinéma tout court, contaminé qu'il est par l'esthétique de la télévision, du numérique et de la vidéo. Il est difficile pour la relève d'approfondir la démarche de nos « grands » cinéastes parce qu'elle est auréolée par une critique et des décideurs prisonniers des « tendances » du marché et soucieux de conserver, de « muséifier » l'artefact et l'histoire. Rendant ainsi hors d'atteinte et impraticable le cinéma « engagé » des années 1960-70, on a l'impression, comme cinéaste et étudiant, que la réflexion et la critique sociale au cinéma sont désormais choses du passé. Le passé devient oppressif, supérieur au présent, stérile, incapable d'engendrer l'avenir.

¹⁵ Idéologie par excellence des clérico-nationalistes récupérée par les tenants de l'idéologie néolibérale : laissons faire la loi « naturelle » du marché et prônons la déréglementation tous azimuts.

¹⁶ F. Nietzsche, *Seconde considération intempestive, De l'utilité et de l'inconvénient des études historiques pour la vie* (1874), Paris, Flammarion, 1988, p. 99.

¹⁷ Ici nous sommes d'accord avec Jürgen Habermas lorsqu'il assimile la postmodernité à un mouvement réactionnaire de récupération de la contre culture et des mouvements de résistances en général. Le préfixe « post » n'étant en somme qu'une projection du fantasme des néo-conservateurs sur la réalité. Le préfixe suggère effectivement la fin, l'après modernité; cette ère redoutable où des intellectuels subversifs ont tenté de renverser l'ordre capitaliste établi. La projection d'un monde « sans frontière » pourrait fort bien être examinée dans cette optique d'homogénéisation de la diversité culturelle ; ultime barrière (dernière résistance) à la mise en marche mondiale du capitalisme. Jürgen Habermas, *The New Conservatism. Cultural Criticism and the Historian Debate*, Cambridge, Mass., MIT Press, 1989.

consommation abrutissant et les salles de cinéma en machine à incarner l'horizon vide d'un monde colonisé par l'idéologie marchande.

Au Québec, on a l'impression que l'ensemble des « modèles », des idéaux, des idéologies et des valeurs progressistes qui se sont cristallisés en institutions nouvelles suite à la Révolution tranquille ne sont plus au service des contemporains. Comme si ces institutions étaient impuissantes à assumer les nouveaux problèmes qu'elles ont engendrés afin d'éclairer l'avenir. À cet égard, le diagnostic de Fernand Dumont est des plus intéressants :

Il m'arrive de penser que la société québécoise redevient conservatrice. C'est entendu, la liberté d'opinion, la faculté d'affirmer ses options, le pluralisme des genres de vie sont assurés. Nous avons éliminé les idéologies officielles d'avant la Révolution tranquille. Mais cette liberté des mœurs dissimule un nouvel immobilisme des structures, un assouplissement de la volonté de changement et de la volonté de justice (...). L'obsession de la gestion (...) est le signe le plus clair de ce nouveau conservatisme; il ne paralyse pas seulement les institutions, il ensommeille la collectivité tout entière¹⁸.

Comprendre le présent c'est d'abord s'expliquer le passé, examiner minutieusement ce passé, afin d'en tirer des leçons génératrices de sens et d'avenir. Pour relever les nouveaux défis du Québec contemporain, il faut se donner les moyens de renouveler notre faculté de lecture¹⁹. Il me semble aussi que nous ayons là, la condition même de l'historicité.

¹⁸ Fernand Dumont (sous la direction de), *La société québécoise après 30 ans de changements*, Institut québécois de recherche sur la culture, Québec, 1991, p. 18.

¹⁹ Cette capacité intellectuelle que nous avons à faire sens de notre société est une faculté qui se « cultive », il est donc important de ne point étendre à la culture les exigences de l'économie, de l'industrie (dont la rentabilisation à tout prix), afin de conserver des espaces de création où puisse évoluer un regard « désintéressé » et libéré des modes, des tendances et des préjugés de notre époque. Par souci d'échapper à la pression que l'actualité (à la « tyrannie » des actualités) exerce sur nous, il faut absolument se donner les moyens de s'ouvrir sur l'humanité dans toutes ses dimensions, se donner une perspective sur la société. Je suis tout à fait d'accord avec Alain Finkielkraut lorsqu'il dégage l'importance de la dimension historique pour la survie collective : « (...) mon but n'est précisément pas de dire que dans le passé c'était mieux, mais de dire que le passé n'est pas nécessairement passé, de marquer la contemporanéité de ceux qui ne sont plus avec nous, leur capacité de poser les bonnes questions. La culture possède justement ce mérite de nous arracher à la prison, au ghetto de notre époque, qui a ses préjugés, ses facilités, mais aussi son conformisme. Et à tout cela, on peut justement résister grâce à des œuvres qui, venues d'une autre époque, nous permettent parfois d'adopter, sur la condition humaine, un autre regard que celui de notre temps ». Cf. Marie-Claude Loiselle, « Entretien avec Alain Finkielkraut », *24 Images*, no. 98-99, automne 1999, p. 38-40.

La Révolution tranquille était évidemment animée par un incontournable désir de justice sociale (nationalisation de l'électricité, réformes de l'éducation, de la santé, des politiques linguistiques, etc.). Depuis lors, nous dit Dumont, il y a eu un déplacement des « inégalités, des formes de pauvreté et de l'oppression »²⁰ et, pendant que des régions entières du Québec s'empêtrant dans une forme de sous-développement, d'autres (généralement les centres urbains) connaissent un essor sans précédent. Notre impuissance à voir ces nouvelles formes d'inégalités constitue sans doute ce que le même auteur nomme « le point aveugle de l'interprétation de la société québécoise d'aujourd'hui »²¹.

C'est ce « point aveugle », dans une certaine mesure, que Perrault nous révèle dans son cycle abitibien, au sortir de la Révolution tranquille. Il y a là une cinglante critique de la Révolution tranquille, grâce à l'examen du passé, ainsi que des anciens comme des nouveaux garants de l'ordre social. Ce qui se produit à la Révolution tranquille, c'est une césure « (...) entre deux populations : celle qui, pourvue de privilèges et de mécanismes corporatifs de défense, représente le progrès et les conceptions de la vie qu'il entraîne ; l'autre qui, menacée par l'invasion brusque du chômage, sans abri syndical ou autre, ne concorde pas avec le visage officiel que les mieux nantis imposent à notre société »²².

Présentation générale du cycle abitibien

Le fait de ne pas avoir mentionné l'existence d'une connexion entre la topique du paysan dans le cinéma de Perrault et la question qui occupera le présent mémoire, soit la figure du Patriote, a quelque chose de tout à fait révélateur. C'est qu'il faut, pour ce faire, insister sur une dimension de ma lecture du cycle abitibien; la figure du Patriote-paysan que j'y rencontre, dessine l'espace d'une rupture avec le clergé²³. J'avancerais, pour ma

²⁰ Fernand Dumont (sous la direction de), *La société québécoise après 30 ans de changements*, op. cit., p. 18.

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*, p. 19.

²³ Il faut souligner que dans les films du cycle abitibien et dans la société québécoise de la Révolution tranquille (dont les films sont issus) le statut et le pouvoir du clergé sont maintenant ouverts à la contestation. Ce rapprochement indique évidemment que la cinématographie de Perrault, comme la production onefienne des années 1960-70, correspond à un projet de société : la Révolution tranquille.

part, que ce cycle (tourné en 1973) marque un tournant important dans la cinématographie de Perrault, dans sa vision du monde. Ici, je suis d'accord avec Yves Lever lorsqu'il dit de Perrault que dans « la trame profonde de tout son œuvre, qui aura été une tentative pour faire évoluer la société québécoise dans le sens de la prise en charge de sa destinée, la profanation de sa vision du monde aura constitué un volet majeur »²⁴. Cette profanation du regard m'apparaît décisive dans le cycle abitibien et elle se manifeste, notamment, par le trait de l'anticléricalisme, qui participe à l'économie de ma figure du Patriote.

Ce qui est particulièrement intéressant avec le cycle abitibien, c'est qu'il est monté au sortir de la Révolution tranquille (1976-1980) et qu'il met en scène les différents rapports à l'histoire qui ont traversé le Québec au cours du XXe siècle. Les films s'ouvrent, pour la première fois chez Perrault, de manière aussi systématique (grâce à un montage étoffé), sur les espaces distinctifs du social et du politique. Les « figures » traditionnelles²⁵, centrales à l'œuvre du cinéaste, sont désormais constellées dans un montage qui utilise le politique²⁶ comme contrepoint. Conduit par un régime de suspicion (une véritable esthétique de la suspicion), les films du cycle abitibien font le procès des acteurs de la modernité québécoise en nous révélant ce « point aveugle de l'interprétation » de la société québécoise, c'est-à-dire ce pan entier du territoire québécois, les « régions-ressources », dirigé par le pouvoir politique centralisateur et plongé dans une forme de sous-développement.

L'intérêt du cycle réside également dans cette invitation à « voyager » dans le passé²⁷ canadien-français et à y circonscrire les différents rapports à l'histoire²⁸ qui, depuis le fond des temps, se répercutent jusqu'à nous, contemporains, et déterminent, pour une large part, notre avenir. Je propose de démontrer en quoi la fonction historique du

²⁴ Yves Lever, « Le Profanateur », dans *Pierre Perrault, cinéaste-poète*, sous la direction de Paul Warren, p. 109

²⁵ Le paysan pour n'en nommer qu'une.

²⁶ Le cycle abitibien met en scène ou évoque le politicien et d'autres acteurs de la modernité québécoise : agronomes, technocrates... Nous verrons que la figure du Patriote comporte la topique du tribun, l'homme politique. Les deux visages du Patriote sont le tribun et le paysan. Cf. Daniel Vaillancourt, « Les têtes au Patriote : Une figure retorse au XIXe siècle », *Voix et images*, Volume XXVI, numéro 3, printemps 2001.

²⁷ À plus forte raison avec l'admirable *Retour à la terre* (1977)

Patriote participe d'une entreprise de réappropriation symbolique de l'histoire québécoise, tombée en désuétude²⁹ sous l'impulsion de la technocratie émergente à la Révolution tranquille. « L'enjeu généalogique », dans le cycle abitibien, sert à penser l'avenir.

Description

Comment Perrault en est-il venu à s'intéresser à l'Abitibi ? C'est en route pour la Baie James qu'il rencontre ce coin de pays et les personnages qui l'intéressent :

Mon idée était de savoir ce qu'il y avait *derrière* la Baie Bames. Faire un film, ni plus ni moins, sur l'orgueil québécois qui se transforme en béton. À l'époque de la Manic, j'avais proposé la même chose à René Lévesque, qui ne m'avait pas compris. Je me suis dit que ce projet-ci serait sans doute l'équivalent de la Manic. Nous voulions vivre la rivière avec les Indiens, puis « rencontrer » le barrage. Mais je n'ai pas trouvé ce qui m'aurait inspiré³⁰.

Cependant, il rencontrera, en Abitibi et sur la Côte-Nord des Montagnais, les hommes qu'il cherchait et, bien entendu, les situations propices. Ce qui lui manquait, c'était une figure révélatrice, un homme qui l'inspirait : il découvre Hauris Lalancette, cultivateur d'Abitibi. La grandeur épique de Hauris, son courage, était un élément nécessaire, mais la fermeture imminente de l'Abitibi agricole fournissait le « cadre », la trame de fond des films.

Le cycle abitibien est entièrement articulé autour de la fermeture de l'agriculture en Abitibi, sous la poussée des politiques centralisatrices du gouvernement québécois dans les années 1970. Nous suivons, pour l'essentiel, le combat que mène les agriculteurs des cantons de Despinassy, de Barraute, de Lamaurandière et de Champneuf pour garder vivant le secteur agricole et leur région. Ces hommes et ses femmes, poussés à la résistance, parce que délaissés par le gouvernement³¹, se regroupent en comité pour la défense des « paroisses marginales », présidé par Hauris Lalancette. La mobilisation des

²⁸ Pour encadrer cette réflexion, pour définir les rapports que peuvent entretenir les peuples avec l'histoire, j'utiliserai certains concepts des « Intempestives » de Nietzsche. Cf. F. Nietzsche, *Seconde considérations intempestives, De l'utilité et de l'inconvénient des études historiques pour la vie, op. cit.*

²⁹ Parce que le présent se construisait désormais à l'encontre du passé. C'est le propre de l'idéologie de « rattrapage », véritable locomotive de la Révolution tranquille.

³⁰ Robert Guy Scully, « Le Québec de Pierre Perrault », *Le Devoir*, 24 mai 1975, p. 13.

³¹ Parce que trahis par les gouvernements successifs (depuis la promesse du royaume des années 1930 jusqu'à la fermeture). C'est là un des arguments les plus importants du film.

paroissiens recoupe le parcours politique de Hauris, qui se présente comme député du Parti québécois, en pleine campagne électorale de 1973.

Le drame de l'Abitibi c'est le drame du Québec, nous dit Perrault :

L'Abitibi, en deux générations, contient toute l'histoire du Québec. L'élite de 1929 a promis un royaume aux colons : *Jamais Dieu ne fit à son peuple un aussi beau présent d'argile*. Seulement l'Abitibi appartient aux compagnies anglaises (comme le Québec). Les pauvres défricheurs qui se sont désamés là-bas sont le prolongement des défricheurs de la Nouvelle-France³².

Le travail a été fait en vain et le cycle cherche à comprendre pourquoi? Il est tout à fait pathétique d'ailleurs de constater, avec le recul historique, que l'aventure de la colonisation des années 1930 était une mesure transitoire, chargée de débarrasser les villes d'une population frappée par la crise économique, en proie au chômage, une mesure de contrôle social pour contenir un « climat » explosif. S'il est question de mesure transitoire, c'est très littéralement parce que l'entreprise de relocalisation de la population avait comme dessein ultime l'établissement de monopoles miniers et forestiers. Les agriculteurs sont une population sacrifiée sur l'autel du monopole ; voilà un autre argument du cycle abitibien. L'agriculture a été, de tous temps, le parent pauvre de l'économie. La précarité des agriculteurs³³ n'est pas innocente. Dans un capitalisme monopoliste, cette réalité est une condition de l'établissement des monopoles, un problème structurel.

D'une part, l'établissement d'une agriculture de petite envergure, « sous-évaluée » (le coût des produits agricoles), permet de transférer un « surplus » à l'industrie, qui peut ainsi garder le salaire de l'ouvrier plus bas et, d'une autre part, l'agriculture « en état de précarité » dessine un bassin de main-d'œuvre prêt à être libéré en fonction du besoin industriel, grâce au concours des politiques agricoles (« planification ») du gouvernement³⁴. Hauris lui-même constate avec désarroi que les agriculteurs abitibiens ont été pauvres de père en fils :

³² Robert Guy Scully, « Le Québec de Pierre Perrault », *op. cit.*, p. 13.

³³ Nous verrons que cette précarité se manifeste par le trait de l'exil dans les films.

³⁴ Citons, à cet effet, Colette Chatillon : « (...) l'agriculture, qui sous bien des aspects reproduit des rapport de production pré-capitalistes, est soumise aux lois du développement capitaliste. Nous constatons que la

« Il y a 25 ans de sacrifice hommes et femmes dans ma terre
 moi j'peux pas comprendre que tous ces sacrifices là
 vont virer en épinette pour faire vivre les moulins à scie »

Puisque nous sommes à faire état du travail fait en vain par les agriculteurs abitibiens, il faut s'attarder à l'homme du cycle qui illustre le mieux cette réalité : Cyrille Labrecque. À 83 ans, cet homme travaille encore du matin au soir à défricher ses terres afin qu'elles soient cultivables. Cet homme traverse les deux premiers films du cycle abitibien et donne lieu à ce j'estime être un des plus beaux moments du cinéma québécois. Pendant qu'il se « désâme » au travail, la jeunesse des cantons voisins reboisent les champs agricoles. C'est ici un des moments fort de *Un Royaume vous attend*, qui nous révèle avec clarté l'opposition entre l'industrie forestière (le monopole) et l'agriculture. Cet homme qui a défriché sa terre pendant quelques 40 années est conduit par un troublant bon sens, il ne peut croire au retour imminent de sa terre à l'état sauvage. Les scènes de reboisement donne lieu à plusieurs moments d'une rare intensité, lorsque Hauris et quelques agriculteurs arrivent sur les lieux et s'indignent de l'absurde de la situation.

Autre personnage important du cycle ; Camille Morin est la véritable incarnation de « l'homme du bout du rang », figure exemplaire de la résistance. Comme Hauris, il demeure sur les lieux en dépit du fait qu'il a perdu tous ses voisins. Ils sont les derniers à tenir tête aux politiques de restructuration de l'agriculture à Rochebeaucourt et à Despinassy. Camille Morin a décidé de demeurer sur les lieux et d'y finir ses vieux jours. Comme il le dit si bien dans *Un Royaume vous attend* : « Je suis arrivé ici sans électricité, sans eau courante, sans rien...quand même bien qu'ils couperaient tous les services, ça ne

survie, le maintien et la combinaison de secteurs aussi « régressifs » que l'agriculture au restant de l'économie québécoise ne s'expliquent que par certaines nécessités du système capitaliste. Ces nécessités sont d'ailleurs admirablement décrites dans les ouvrages de Lénine (1917) et Kautsky (1900). Les raisons en sont à la fois politiques et économiques. Il faudrait creuser ici tout le processus de l'échange inégal entre l'industrie et l'agriculture, peser les fondements de la sous-évaluation de la force de travail agricole. Cette sous-évaluation permet l'émergence d'un surplus, et le transfert de ce surplus à l'industrie. Elle permet la production des biens agricoles au coût le plus bas possible, de façon à maintenir les salaires industriels bas.

Le maintien de la petite production permet aux capitalistes dans leur ensemble de faire peser sur le dos de chaque petit producteur agricole la charge en capital (et l'endettement) d'un secteur aussi peu productif et aussi peu rentable. L'agriculture a toujours joué aussi le rôle de fournisseur de main-d'œuvre à l'industrie. L'État se fait ici le fidèle intermédiaire de l'industrie par ses politiques de soutien et de

changera pas grand chose! ». Ayant survécu aux pires misères, ce travailleur infatigable ne craint plus grand chose. On le voit, à plusieurs reprises, vaquer aux travaux de la ferme sur sa terre.

Il y a également Arthur Côté et sa femme, Thérèse, qui rencontrent Hauris au comité des paroisses marginales et qui le reçoivent à la maison, où ils s'entretiennent sur le sort de l'Abitibi. Tous ces gens d'Abitibi, Perrault les admire pour leur esprit d'indépendance et de grande débrouillardise. Dans le dernier film de la série, *Gens d'Abitibi*, deux hommes incarnent cet esprit à merveille : François Mantha et Roger Lalande, « chef-d'oeuvres » d'Évain, qui imaginent et inventent, en dehors de la grosse industrie, des véhicules « tout terrain » à traction avant et un élévateur unique de véhicule lourd. Ces petits industriels ne reçoivent aucune aide du gouvernement, qui investit plutôt ses efforts dans le développement de la Baie James, au profit des industriels américains. Comme l'agriculture, les petites et moyennes entreprises subissent les contrecoups de la modernisation de l'économie québécoise. Le développement de la Baie James viendra, mais l'Abitibi n'en retirera que des miettes.

Le cycle abitibien est traversé par des images de maison que l'on déménage sur d'énormes camions. Nous aurons le loisir de revenir sur la portée symbolique de ces images dans l'économie de notre figure du Patriote, restons-en pour l'instant au personnage du film qui « conduit » cette entreprise. Figure controversée du film, le « mouveur » de maison, Charlemagne Gobeil, apparaît à plusieurs reprises avec Hauris, se promenant dans les cantons délaissés et discutant « du pour et du contre » de la fermeture. Ce dernier profite évidemment des retombées de la fermeture ; le gouvernement octroie de l'argent aux cultivateurs qui quittent pour couvrir les frais de déménagement.

Enfin, au chapitre des personnages importants, il y a aussi les deux agronomes, Jacques Côté et Hubert Duveusart³⁵, chargé de conduire l'entreprise de rationalisation de l'économie agricole. Ils sont littéralement les bras du gouvernement, ils annoncent et démontrent à la population en quoi l'agriculture n'est pas viable en Abitibi. Il va sans

'planification agricole' ». Colette Chatillon, *Le développement de l'agriculture au Québec*, Mémoire de maîtrise, université de Montréal, 1974, pp. 121-122.

³⁵ Auteurs du rapport Côté et Duveusart sur l'avenir de l'Abitibi.

dire que les fameux segments du film³⁶ qui portent sur la réunion des agronomes et des agriculteurs comportent des scènes d'affrontements entre les deux partis. Les agriculteurs espéraient des mesures d'aide, ils ont reçu leur « arrêt de mort », un constat d'échec.

Le deuxième film de la série, *Le Retour à la terre*, comporte un autre personnage incontournable du cycle abitibien : l'abbé Maurice Proulx, cinéaste et promoteur de la colonisation abitibienne. Nous dresserons le profil de ce chantre de la colonisation, au moment d'analyser *Le Retour à la terre* et les deux films de l'abbé qui y sont intégrés : *Roquemaure* et *En Pays Neuf*. Perrault a intégré, en montage parallèle, les films de l'abbé Proulx, présentant sous un bon jour l'aventure de la colonisation dans les années 1930, à ses images à lui, présentant la fermeture en direct et la colère des agriculteurs. L'intervention de l'abbé Maurice Proulx, par le biais de ses films, dirigée en voix off omnisciente, sert l'argument du cycle abitibien, dans la mesure où elle donne un visage à cette fantastique utopie du Nord qui a traversé un pan important de notre histoire. Nous sommes évidemment au cœur de la promesse mensongère : le royaume n'est jamais venu!

Il faut également mentionner les personnages de *C'était un Québécois en Bretagne, madame !* : le Breton Clenmor et sa famille. Leur rencontre permet une incursion dans la campagne bretonne, où Hauris se butte à des problèmes de même nature que chez lui. Il s'y trame une restructuration de l'économie agricole au détriment des paysans et des petites aires d'exploitation. L'opération est dirigée par le gouvernement, via une politique d'indemnité viagère de départ. En Bretagne comme en Abitibi, un même drame : la dépossession du territoire, la liquidation de la paysannerie.

Nous avons là, pour l'essentiel, un portrait d'ensemble des principaux personnages qui traversent le cycle abitibien. Toutefois, le grand catalyseur des films, c'est Hauris Lalancette. Tout le « récit » des films est articulé à la parole et au vécu de cet homme dont on peut dire qu'il incarne avec force une autre des qualités incontournables des personnages dans le cycle abitibien : la combativité. Si on conjugue cette dernière qualité au contexte de la fermeture imminente de l'Abitibi dans les années 1970, l'on obtient les caractéristiques essentielles du récit épique. Paul Zumthor constate à propos de l'épopée qu'elle « met en scène l'agressivité virile au service de quelque grande

³⁶ *Un Royaume vous attend*

entreprise. Fondamentalement, elle narre un combat et dégage, parmi ses protagonistes, une figure hors du commun qui, pour ne pas toujours sortir vainqueur de l'épreuve, n'en suscite pas moins l'admiration »³⁷. J'indique tout de suite que cette caractéristique fondamentale de l'épopée – la lutte dans des conditions défavorables – s'inscrit dans l'économie de ma figure du Patriote et du cinéma de Perrault.

Si la figure vient « sédimenter un certain nombre de postures, de modes de structuration imaginaires »³⁸, il nous apparaît incontournable, dans l'exacte mesure où cela m'« impressionne »³⁹, que Hauris hérite singulièrement de l'univers et du caractère épique du héros qui appartient au genre en question. Un monde placé d'emblée sous le signe de l'échec, de la défaite. Hauris lutte, nous le savons, dans un contexte de restructuration de l'économie agricole au Canada. La fermeture de l'Abitibi est imminente. L'éclat, la rage et le tapage de notre Hauris, ne sont que l'envers du silence et de la désaffection qui entoure le sort de l'Abitibi et des régions en général, au sortir de la Révolution tranquille. Si nous revenons à cette cosmogonie qui enserme le héros (sorte de toile de fond) de notre épopée, nous verrons qu'une certaine caractéristique du genre épique ressort à notre topique du paysan, « figure » menacée par l'instauration d'un nouvel ordre économique consacré par la modernité du XVIIIe siècle.

À cet effet, Mireille Servais-Maquois, dans *Le roman de la terre*, écrit à propos du Menaud de Savard :

Comme tous les poètes épiques, c'est surtout la défaite qu'il chantera et le besoin de reconquérir ce qui est à lui. Il existe des lois de la nature contre lesquelles il est impossible de se défendre et la reconquête de notre sol par nous-mêmes est une de celle-là, et lorsque Menaud, par

³⁷ Paul Zumthor, *Introduction à la poésie orale*, Paris, Seuil, Coll. 'Poétique', 1983, p. 110.

³⁸ Daniel Vaillancourt et Marilyn Randall, « Généalogie de la figure du Patriote », *Voix et images*, volume XXVI, numéro 3, printemps 2001, p. 451.

³⁹ Nous devons à Martin Lefebvre le sens du terme « impressionner » : « C'est en vertu de l'imaginaire et de la mémoire que la figure existe (...). La notion d'impression suppose ici qu'on adopte une perspective particulière sur la production et l'entreposage des objets de la mémoire, perspective qui trouve son origine chez les Grecs et les Latins (...). Il existe, chez les penseurs de l'Antiquité et du Moyen-Âge une conception de la mémoire qui fait d'elle une sorte de tablette de cire sur laquelle viennent s'inscrire des images intérieures ». Martin Lefebvre, *Psycho : De la figure au musée imaginaire. Théorie et pratique de l'acte de spectature*, Montréal/Paris, Harmattan, 1997, p. 115. Cette tradition classique et médiévale stipule qu'il n'y a pas de mémoire sans imagination, ce qui va en effet à l'encontre du paradigme contemporain de la mémoire « artificielle » et informatique.

la voix de l'abbé Savard, pleure sur ce pays perdu (...), ces pleurs (...) représentent le désespoir de l'aliénation⁴⁰.

La recherche d'un passage, la possibilité d'une filiation, est d'emblée placée sous le signe de la fatalité, il n'y aura pas de suite au monde – pas de pays sans paysan. Il est très intéressant de noter que l'étymologie du mot paysan renvoie à la notion de païen et de pays – le pays au paysan donc. Nous verrons que ma figure du Patriote hérite singulièrement de ce rapport difficile à l'histoire et au pays, ce qui ressort d'une « difficulté à naître ». Cette « origine » qui porte les traces d'une difficulté à naître trouve un écho dans le cycle abitibien de Perrault. Nous verrons que mon imagination la « reconfigure »⁴¹ suivant la contiguïté suivante : dépossession de la politique et de l'économie – perte du territoire – aliénation du paysan – perte du pays –, jusqu'au « devenir-ouvrier » du paysan – qui est la première condition de l'accumulation du capital et, par voie de conséquence, l'assurance de la reproduction du capitalisme.

Ce héros et l'univers oppressant qui l'enserme, on le reconnaît dans *Menaud, maître-draveur* de Félix-Antoine Savard. Ce dernier est d'ailleurs un véritable guide spirituel pour Perrault. Un guide spirituel contre lequel apparaîtront d'importantes zones d'incompatibilités idéologiques, en ce qui a trait à l'observation de l'« ordre naturel » et au respect de l'autorité légitime ; résidus de l'idéologie de conservation. Le 6 janvier 1978, alors que Perrault travaille certainement au montage de *Gens d'Abitibi*, qui sortira l'année du référendum de 1980, monseigneur Félix-Antoine Savard publie, dans *Le Devoir*, son *Testament politique*, dans lequel il s'avisera de tempérer la fièvre indépendantiste qui traverse la Révolution tranquille. Ce « testament » sème la consternation dans les milieux nationalistes et indépendantistes qui voyaient dans *Menaud* une sorte de « roman fondateur » de leur pensée politique. Cette publication,

⁴⁰ Mireille Servais-Maquoi, *Le roman de la terre*, Québec, Presses de l'Université Laval, no. 12, 1974, p.94.

⁴¹ Voilà ce que Martin Lefebvre remarque : « La figure apparaît sous cet angle, comme un principe de cohérence qui rassemble – sur des bases qui ne sont plus celles de la rationalité narrative ou thématique, mais bien celles de l'imagination – des traits disparates pour produire un objet complexe. La figure impose donc un autre parcours qui, bien que partiellement prisonnier du déroulement de la projection, réussit toutefois à transcender l'ordre linéaire – argumentaire – consécutif du défilement de la bande et à lui substituer un ordre

de contiguïté grâce au travail de la mémoire et à des retours au film ». Martin Lefebvre, *Psycho : De la figure au musée imaginaire. Théorie et pratique de l'acte de spectature*, op. cit., p. 113.

ainsi que la réponse de Perrault⁴² à cette dernière, est particulièrement intéressante parce qu'elle sert de révélateur. Le nationalisme n'est pas que ce mouvement progressiste et homogène, projeté par les instigateurs de la Révolution tranquille, mais, plutôt, un mouvement profondément divisé, dont l'expression plus réactionnaire se veut garant du rapport « conservateur » à l'histoire. En effet, comment est-il possible de promettre l'émancipation à une collectivité lorsqu'on prêche la conservation de l'ordre établi, du modèle capitaliste, avec son système de hiérarchisation et ses privilèges respectifs⁴³ ? Je crois juste de dire que Perrault fait l'expérience, dans le cycle abitibien, d'une sorte de désillusionnement face à la promesse nationaliste du pays, du moins dans la mesure des moyens⁴⁴ à prendre pour y arriver.

Disons, pour revenir à notre héros, Hauris Lalancette, qu'il devient emblématique de Menaud. Il est l'incarnation en chair et en os (en actes et en paroles) du terrien frustré, trahi par des promesses mensongères encensées par le clergé (dont F.-A. Savard et l'abbé Maurice Proulx). Notre homme « du bout du rang », marginalisé par le pouvoir, est suivi tout au long du cycle dans son entreprise de résistance⁴⁵ au dessein modernisateur de restructuration de l'économie agricole en Abitibi. Une entreprise de résistance qui participe au déploiement d'un espace périphérique, en marge du pouvoir « central ». Ce

⁴² Pierre Perrault, « Réponse de Menaud à Savard, Le Royaume des pères à l'encontre des fils », *Le Devoir*, 28 janvier 1978.

⁴³ Notre figure du patriote autorisera, nous le verrons, un branchement sur le XIXe siècle du premier nationalisme avec, en son sein, un paradoxe de même nature = radicaux/modérés, donc révolution ou conservation de l'ordre établi. Caractéristique que plusieurs historiens assimilent aux causes de l'échec des rébellions, voir un projet révolutionnaire qui contenait les germes de son propre échec. Cf. Jean-Paul Bernard, *Les Rébellions de 1837-38 : les patriotes du Bas-Canada dans la mémoire collective et chez les historiens*, Montréal, Boréal Express, 1983.

⁴⁴ Le pays chez Perrault passe par la possession du territoire. Naturellement, c'est la figure de l'agriculteur (du paysan) qui incarne ce rapport organique au pays (à la patrie). Il place au centre de ses films des figures que les Québécois modernes associent à l'« ancien monde ». Il s'intéresse « d'abord et avant tout à celui qu'on appelle paysan ou demeuré, à l'homme à l'état brut, mémorial, à l'homme poète-collectif, à l'homme tourmenté par prince et prélats, au pauvre qui sont la matière première des richesses minières ou autres, à cet énorme cheptel dont on extrait le travail comme une huile...et on jette aux orties le reste de l'animal ». Cf. Pierre Perrault, *De la parole aux actes*, Montréal, L'Hexagone, 1985, p. 6.

Je crois que le cycle abitibien se pose en porte-à-faux par rapport aux valeurs du Québec urbain de la Révolution tranquille. Voilà ce qu'écrit Michèle Garneau à cet effet : « Perrault inverse le sens du parcours de rationalité : à l'égard du temps vif et rapide d'une société qui se modernise et se rationalise, c'est le plus primitif qui sera la matrice de sens ». Michèle Garneau, *Pour une esthétique du cinéma québécois*, Thèse de doctorat, Université de Montréal, 1998, p. 43.

⁴⁵ Un des traits de Hauris, qui ressort à notre Patriote : la résistance.

« paysan guérillero » me renvoie, sur le plan de l'imaginaire, à la seule véritable révolution politique que nous ayons connue : les Rébellions de 1837-38.

Avant d'emprunter le trajet imaginaire qui m'a conduit à l'émergence de la figure du patriote dans le cycle abitibien, disons que Hauris est plus qu'une exception pour Perrault, il est une inspiration. Comme le remarque Michèle Garneau⁴⁶, c'est « là la fonction épique fondamentale (...) Zumthor parle 'd'exaltation d'un héros, et de l'exception exemplaire' ».

Réception des films

Les films du cycle abitibien ont reçu un accueil mitigé au moment de leur sortie en salle à la fin des années 1970⁴⁷. La critique était divisée et les films n'ont pas connu une très bonne assistance. Bien des facteurs expliquent cette tiédeur des Québécois face aux films de Perrault. Le fait que la sortie de *Gens d'Abitibi* ait été retardée, le temps de la période référendaire, n'a évidemment pas aidé : « (...) aucun film de moindre saveur politique ne peut être distribué par l'organisme fédéral en période électorale ou référendaire »⁴⁸. De rares copies du film circulent alors et font l'objet de projection à petit public. Toutefois, même lorsque les films sortent en salle et à la télévision de Radio-Canada, on sent une sorte d'écoeurement de la population face à un cycle qui place au centre de ses préoccupations les figures de l'« ancien monde » : les gens de la campagne, en majorité des agriculteurs. Ce qui ressort le plus aux critiques et qui explique sans doute que le cycle abitibien connaîtra moins de succès que les précédents films de Perrault sur l'Île-aux-Coudres, c'est le nouveau rapport qui se dessine à la

⁴⁶ Michèle Garneau, *Pour une esthétique du cinéma québécois*, op. cit., p. 48.

⁴⁷ Il suffit pour s'en rendre compte de consulter les revues de presse sur le cycle abitibien à la médiathèque de la Cinémathèque québécoise à Montréal. Voici 5 articles qui traduisent bien l'esprit général de ce qui a été écrit au sujet du cycle abitibien :

-Nathalie Petrowski, « La culture ça commence avec le pain », *Le Devoir*, 5 juillet 1980.

-Luc Perrault, *La Presse*, 17 mai 1980

-Luc Perrault, « Abitibi, Abitibi! », *La Presse*, 29 mai 1976

-Jean Royer, « Film de Pierre Perrault sur les tablettes de l'ONF », *Le Devoir*, 19 avril 1980.

-Philippe Haeck, « Dire des merveilles », *Le Devoir*, 26 février 1977.

⁴⁸ Jean Royer, « Film de Pierre Perrault sur les tablettes », op. cit.

Révolution tranquille entre les Québécois et leur histoire ; un rapport « critique »⁴⁹, qui se traduit par le rejet du passé canadien-français. Pierre Perrault est « taxé » de passéiste.

C'est en réponse à cette assertion que notre figure du patriote « répondra de ses canons ». Il n'est pas étonnant qu'à la faveur de la Révolution tranquille, marquée par l'idéologie de « rattrapage », l'on ait taxé Perrault de passéiste. Pierre Véronneau et Michel Euvrard⁵⁰ lui adressent également cette critique, au sortir de la Révolution tranquille (1978), à l'endroit de son cycle abitibien. On lui reproche de ne pas rendre compte de la « réalité » abitibienne, laquelle est composée de travailleurs forestiers, de mineurs et de bien d'autres activités que celle de l'agriculture. Bien entendu, l'agriculture est précisément, dans les films à l'étude, le secteur menacé par l'instauration d'un nouvel ordre économique néolibéral qui se traduit, notamment, par une restructuration des espaces d'exploitation⁵¹. Pierre Perrault cherche en Abitibi une figure de la résistance⁵², le visage populaire d'une communauté dont l'appartenance au pays passe par la possession du territoire.

La question du Patriote

Nous verrons se dessiner, grâce à l'économie des traits de notre figure du Patriote, les contours d'un régime de dépossession (« déterritorialisations » multiples) dont la pierre angulaire sera la terre agricole (le territoire) et son paysan. Le Patriote-paysan, figure de résistance et d'insubordination certes, mais aussi, gardien des valeurs traditionnelles, qui sont menacées dans le Bas-Canada du XIXe siècle, par la transition au capitalisme, transition qui participe au « devenir-ouvrier » du paysan, à la prolétarianisation des masses.

⁴⁹ Cf. F. Nietzsche, *Seconde considération intempestive, De l'utilité et de l'inconvénient des études historiques pour la vie, op. cit.*

⁵⁰ Michel Euvrard, Pierre Véronneau, « Le Direct », sous la direction de Pierre Véronneau, *Les Cinémas canadiens*, Paris et Montréal, L'Herminier et Cinémathèque québécoise, 1978, p. 98.

⁵¹ Voir au sujet de ce « passage », de cette transition des petites aires d'exploitation aux grosses aires d'exploitation : Allan Greer, *Patriotes et habitants*, Montréal, Boréal, 1997, pour le XIXe siècle au Bas-Canada et Dorval Brunelle, *La Désillusion tranquille*, Montréal, Éd. Hurtubise HMH, 1978, pour le Québec de la Révolution tranquille. Nous verrons que ce phénomène d'agrandissement des aires d'exploitation cherche d'une part à « précariser » le statut des paysans et, d'une autre part, à les transformer en travailleurs salariés. Deux conditions pour transformer l'agriculture en activité rentable.

⁵² Résistance à la modernisation de l'économie québécoise, dont une des conditions est la dépossession des paysans du territoire.

Dans ce contexte d'instauration d'un nouvel ordre économique mondial, il faut s'attaquer aux classes populaires en voie de prolétarianisation :

Rappelons-le, les penseurs de l'époque des Lumières concevaient avant tout l'assistance ou la répression comme réinsertion des marginaux dans l'ensemble social existant; l'humanité, l'incitation morale et humaniste, le travail comme valeur exemplaire pouvaient suffire à remettre sur le droit chemin quelques esprits temporairement égarés. Les réformateurs des années 1815-1840 conçoivent, au contraire, les valeurs traditionnelles et l'existence des classes populaires autonomes comme la source du problème. Il est question, dorénavant, de modifier l'ensemble des comportements populaires (...) ⁵³.

C'est à cette époque que naissent les patriotes de notre histoire, mais c'est plutôt au régime complexe de leur inscription dans l'imaginaire collectif que nous allons nous intéresser ici et, plus particulièrement, à l'apparition de la figure du Patriote dans le cycle abitibien. Nous naviguerons les « eaux » de notre Patriote au moyen de la topique du paysan. Une topique qui dessine l'espace d'une constellation de traits qui ressortent à une volonté de conservation que l'on ne peut tout simplement pas assimiler à une expression réactionnaire. Un état de fait, nous le verrons, qui autorise un certain branchement entre la Révolution tranquille et le XIXe siècle au Bas-Canada.

Avant d'en venir au corps de mon expérience figurale, disons simplement que cette expérience aura l'avantage de jeter une nouvelle lumière sur l'Abitibi de Perrault, explorateur d'un imaginaire collectif sur lequel pèse l'épouvantail de la disparition. Mon expérience figurale me convie, au contact du cycle abitibien, à un imaginaire de la résistance ; imaginaire évacué par la « rationalité instrumentale » de la modernité québécoise et par son cortège de réformateurs de tout acabit qui, dans l'élan de mon acte de spectature, seront assimilés aux forces réactionnaires par excellence ; forces antidémocratiques. Par voie de conséquence, mon interprétation du cycle abitibien ne témoigne en rien d'une volonté rétrograde qui se contenterait bêtement de proposer un

⁵³ Jean-Marie Fecteau, *Un nouvel ordre des choses : La pauvreté, le crime, l'État au Québec, de la fin du XVIIIe siècle à 1840*, vlb éditeur, Montréal, 1989. Un peu plus loin, à la même page, il écrit : « Le caractère global de ce réformisme est encore accentué par l'importance conférée à l'État comme régulateur suprême. Dès 1830, dans son projet de Code constitutionnel, Bentham propose de créer, au sein de l'appareil d'État, divers ministères devant traiter de questions telles que les services préventifs, les communications intérieures, l'assistance publique, l'éducation et la santé. C'est que dorénavant, pauvreté, maladie et crime sont appréhendés en tant que parties intégrantes d'un phénomène social d'ordre global. Tout le système de régulation de ces divers dysfonctionnements est fondamentalement repensés (...) ».

retour à la terre comme réponse au pourrissement de la culture québécoise, à une époque de « rattrapage », transportée par un désir d'ouverture sur le monde. Le « repli sur soi » et le respect de « l'ordre établi » (de l'économie dominante par ex.), qui seraient plutôt l'apanage de l'idéologie nationaliste bourgeoise⁵⁴ et du clergé, ne traversent pas intacts le cycle abitibien. On assimile ce travail de régulation des masses aux figures montantes de l'état moderne et au clergé, garants de « l'ordre social », deux entités torpillées par le Patriote abitibien et qui s'inscrivent en porte-à-faux par rapport au pays à naître (ce pays qui n'existe pas sans paysans). Cette difficile transmission d'une tradition marquée par la résistance à la dépossession du territoire est mise en échec dans notre cycle, c'est elle qui autorise et légitimise l'entreprise filmique de ce « géographe enthousiaste du pays imaginaire »⁵⁵.

⁵⁴ Disons de l'idéologie nationaliste secrétée par les élites canadiennes-françaises depuis le XIXe siècle.

⁵⁵ Robert Guy Scully, « Le Québec de Pierre Perrault », *Le Devoir*, 24 Mai 1975, p. 13.

Chapitre I : Le Patriote

Présentation historique

Les Rébellions de 1837-1838 au Bas-Canada marquent un tournant majeur de notre histoire. Le Canada, inspiré par un monde euro-atlantique à l'« âge des révolutions »⁵⁶, y traverse une crise révolutionnaire classique. Les troubles des années 1830, nous dit Daniel Jacques, ont une valeur unique dans l'histoire du Québec, à titre de projet révolutionnaire :

Si l'on cherche un événement s'apparentant à une véritable révolution politique dans l'histoire du Québec, il faut remonter à la rébellion des patriotes (...). On ne saurait mettre en question le caractère proprement révolutionnaire du projet des patriotes canadiens-français. S'inspirant de la pensée des révolutionnaires américains, avec lesquels ils étaient en constante relation, ils avaient pour objectif le renversement de l'ordre monarchique et l'institution d'une république au nord de l'Amérique (...). Le projet des patriotes, dans la mesure où il se réclame du principe de la souveraineté populaire dans un contexte monarchique, comportait donc une dimension révolutionnaire authentique et se révèle ainsi d'inspiration moderne. Il suffit pour s'en convaincre de lire les écrits de Louis-Joseph Papineau (...). Il est vrai toutefois que ces événements, quelles que soient les intentions des acteurs, n'ont conduit à aucune révolution. La rébellion des patriotes ne fut, en somme, qu'une agitation passagère matée dans le sang par les autorités coloniales. S'il y eut donc un projet révolutionnaire dans l'histoire du Canada français, il n'en a résulté qu'un échec⁵⁷.

Afin de saisir les enjeux qui déterminent les rébellions, il faut examiner, en plus des principes politiques évoqués, les conditions économiques et les dynamiques sociales qui prévalent dans les années 1830. Le caractère particulièrement désordonné des rébellions au Bas-Canada témoigne certainement d'une transformation rapide, pour ne pas dire brutale, de ces facteurs. « Personne ne décide qu'il y aura une révolution. C'est une chose qui arrive, indépendamment des volontés individuelles, en raison de l'affrontement de divers groupes ayant des perspectives différentes et des lectures mouvantes d'une situation en évolution rapide »⁵⁸.

⁵⁶ La révolution américaine, française, polonaise, belge et celles d'Amérique latine, etc. C.f. Allan Greer, *Habitants et patriotes*, op. cit.

⁵⁷ Daniel Jacques, « L'avenir de nos illusions. De la noirceur, de la tranquillité et de la révolution présumées », *Argument*, vol. 1, nos. 1-2, 1998, p. 30.

⁵⁸ Greer, Allan, *Habitants et patriotes*, op. cit., p. 19.

La première moitié du XIXe siècle correspond au démarrage de l'industrie capitaliste au Bas-Canada. La révolution industrielle en Angleterre est la locomotive de cette transformation. La chute du commerce des fourrures au profit du commerce du bois et du blé témoigne de ce capitalisme émergent. Pour jeter les bases de ce nouveau régime économique, il faut également transformer les institutions féodales en immobilisations capitalistes. Ceci implique la dissolution de l'ancienne économie naturelle autarcique au profit des commerçants capitalistes et des propriétaires terriens.

La révolution industrielle du XIXe siècle allait transformer l'orientation économique du Bas-Canada et mettre en présence des groupes aux intérêts divergeants : d'un côté la classe dirigeante, union de marchands, de bureaucrates et quelques membres des professions libérales⁵⁹ et, de l'autre côté, les réformateurs des deux provinces (dont le parti Canadien ou Patriote, du Bas-Canada), qui tiraient le gros de leur appui des campagnes :

La classe gouvernante formait le parti du commerce, le parti qui ambitionnait de mettre le pays en valeur avec des capitaux privés et les deniers publics ; et pour réaliser un système commercial à la fois transatlantique et transcontinental, les marchands étaient prêts à briser par la force un droit féodal, des coutumes désuètes et l'apathie des milieux ruraux⁶⁰.

Cet industrialisme naissant⁶¹ se heurtait aux cadres rigides du système colonial :

Le pouvoir, dans la colonie, était aux mains d'une alliance de trois classes dont aucune ne s'intéressait particulièrement à l'essor d'une industrie indigène. Les administrateurs

⁵⁹ Les adversaires des Patriotes étaient regroupés dans le Parti bureaucrate et le Parti constitutionnel. Le premier Parti est le nom donné par les Canadiens au parti anglais. Les bureaucrates regroupent ceux de l'oligarchie (fonctionnaires, membres de l'Exécutif, favoris du gouverneur, et exploiters de tout acabit) les Chouayens (Canadiens-français qui collaborent avec le pouvoir colonial) et les Constitutionnels. Bien que peu nombreux, quelques milliers au plus, les Bureaucrates maintenaient le pouvoir en usant de leurs influences, de leurs relations d'intérêts, de leurs liens de parenté entre eux et souvent de machinations. Les Constitutionnels, quant à eux, c'étaient des Anglais et les Écossais (marchands, propriétaires fonciers, etc.) qui s'étaient regroupés après les élections de 1834 et qui partageaient l'idée que le Canada devait devenir anglais et être mené par eux.

⁶⁰ D.H. Creighton, « Les fondements économiques des rébellions de 1837 », sous la direction de Jean-Paul Bernard, *Les Rébellions de 1837-1838 : Les patriotes du Bas-Canada dans la mémoire collective et chez les historiens*, Montréal, Boréal Express, 1983, p. 140.

⁶¹ Qu'on peut illustrer en trois courants : commerce du bois, naissances d'usines et d'ateliers et émergence de petits industriels canadiens français (embryon d'une bourgeoisie).

britanniques, de même que les commerçants et les propriétaires terriens canadiens-anglais, se préoccupent avant tout des intérêts de l'empire et du commerce impérial⁶².

Cet état de fait apparaît intolérable pour l'opposition canadienne-française, qui aspire à jeter les bases d'une industrie capitaliste indigène, mais qui, pour se faire, doit renverser un système politique dominé par une minorité non-élue⁶³.

La division de l'ancienne province du Québec en Haut-Canada et en Bas-Canada en 1791 s'est avérée une structure impossible pour l'État commerçant dont la prospérité dépendait de l'axe du St-Laurent, porte d'entrée de l'Amérique du Nord⁶⁴. Londres ne pouvait naturellement pas tolérer que tout le développement de la colonie soit subordonné au bon vouloir d'un peuple étranger, conquis en 1760 :

Non seulement la canalisation du St-Laurent, mais tout le développement économique du Haut-Canada est entravé par la lutte séparatiste du Canada français et le serait davantage si les Canadiens-français triomphaient et obtenaient le self-government dans un Bas-Canada qui demeurerait un état complètement séparé (...)

La grande bourgeoisie anglaise de Montréal et de Québec fera remarquer que tout le British North America souffrirait de la naissance d'une république canadienne-française. Elle insiste sur le fait que des deux nationalités en lutte pour la suprématie, seule la nationalité britannique, appuyée par l'empire britannique, est vraiment en mesure de résister aux États-Unis. Seuls les Britanniques peuvent équiper, industrialiser la vallée du St-Laurent et faire l'unité des territoires qui s'étendent de l'Atlantique au Pacifique. Ils savent depuis longtemps que ce serait pour la Grande-Bretagne (...) plus ridicule de ruiner par là-même ses propres colonies et d'affaiblir en définitive l'empire⁶⁵.

Alors que l'économie marchande gagne du terrain, le corps social connaît évidemment une mutation notable :

⁶² Stanley Bréhault-Ryerson, « Luites de classes et conflits nationaux », sous la direction de Jean-Paul Bernard, *Les rébellions de 1837-1838 : Les patriotes du Bas-Canada dans la mémoire collective et chez les historiens*, op. cit., p. 236.

⁶³ Par les « 92 résolutions » de 1834, la majorité canadienne de l'Assemblée réclame « l'égalité de tous les citoyens; point de distinctions d'origine, de langue ou de religion, un Conseil législatif électif; un Exécutif responsable au peuple; le contrôle de la branche élective de la Législature sur tous les deniers publics en ce pays, de quelque source qu'ils proviennent; point de monopole, et celui sur les terres moins que tout autre; liberté pleine et entière du commerce (...). C'est exiger la quasi-indépendance! » Félix Leclerc, « 1837-1838 : Dates et événements », sous la direction de Jean-Paul Bernard, *Les rébellions de 1837-1838 : Les patriotes du Bas-Canada dans la mémoire collective et chez les historiens*, op. cit., p. 98.

⁶⁴ L'importation et l'exportation des produits dépend de l'axe du St-Laurent à une époque où les droits de douane constitue une part importante des revenus de l'État.

⁶⁵ Maurice Séguin, « Le double-soulèvement de 1837 », sous la direction de Jean-Paul Bernard, *Les rébellions de 1837-1838 : Les patriotes du Bas-Canada dans la mémoire collective et chez les historiens*, op. cit., p. 181.

(...) là où, jadis, le paysage n'offrait au regard que de petits lopins de terres occupés par une masse indifférenciée de paysans-pionniers pratiquant une agriculture de subsistance, on trouvait désormais des peuplements urbains, des entreprises non agricoles, des ouvriers sans terre et, parmi les habitants, un écart de plus en plus large entre les riches et les pauvres (...) ⁶⁶.

Au XIXe siècle, les seigneurs deviennent plus exigeants en raison de la raréfaction des terres. Les exactions seigneuriales se font de plus en plus lourdes (particulièrement à Montréal) et il devient bientôt impossible d'y joindre les deux bouts⁶⁷. Moment fondamental dans l'histoire du capitalisme, le XIXe siècle doit être examiné comme le passage à un nouvel ordre économique dont les principaux ingrédients sont le capital et la main-d'œuvre salariée (passage du capitalisme commercial au capitalisme industriel). Ce qui ressort à la mutation du corps social, c'est la prolétarianisation des paysans. La précarisation croissante de la paysannerie libère une main-d'œuvre pour l'industrie naissante. C'est le début des grandes vagues d'exportation de la main-d'œuvre⁶⁸.

Le XIXe siècle est marqué par ce que Marx appelait « l'accumulation primitive du capital ». Ce nouvel ordre économique repose sur deux fondements. D'abord, sur l'exploitation et le vol fait aux populations indigènes, premier stade de l'acquisition de l'argent, et ensuite, sur la dépossession des masses de paysans et des petits producteurs pour en faire des prolétaires. La colonisation est un problème des premières heures pour quiconque s'intéresse à jeter les bases de ce capitalisme :

Pour que la colonisation systématique favorise vraiment l'essor des colonies, il y avait cependant un problème à régler : celui de la disponibilité des terres gratuites, qui empêchait de transformer les colons pauvres en employés salariés. En effet, pourquoi travailler pour le compte d'autrui alors qu'on peut se faire fermier ou artisan à son propre compte ?

⁶⁶ Allan Greer, *Habitants et patriotes*, op. cit., p. 46.

⁶⁷ Bien entendu, l'explosion démographique sans précédent se traduit par l'augmentation de la valeur des terrains (la demande étant soudainement supérieure à l'offre). Il faut conjuguer à ce contexte une vague de famine qui touche la région montréalaise, frappée par la crise du blé et par le choléra, qui fait son entrée à la faveur de l'immigration massive des Anglais et Irlandais. Il faut souligner que l'immigration fait alors parti d'un programme manifeste d'assimilation de la nation canadienne-française.

⁶⁸ Stanley Bréhaut-Ryerson remarque : « L'exportation massive de la main-d'œuvre excédentaire vers les colonies d'Amérique de Nord devint l'un des éléments essentiels de l'industrialisation. Par ailleurs, le fait que cette immigration coïncide avec une crise dans les campagnes du Bas-Canada et avec une surpopulation agricole dans les seigneuries eut de graves conséquences : L'émigration aux États-Unis d'un grand nombre de canadiens-français (20,000 entre 1830 et 1837) qui n'avaient plus de terre, ainsi que l'accentuation du mécontentement national ». Stanley Bréhaut-Ryerson, « Lutte de classes et conflits nationaux », sous la direction de Jean-Paul Bernard, *Les rébellions de 1837-1838: Les patriotes du Bas-Canada dans la mémoire collective et chez les historiens*, op. cit., p. 237.

Ce problème préoccupait particulièrement le grand théoricien anglais de la colonisation, E.C. Wakefield, auteur de *A View of the Art of Colonization* et de *England and America* : Wakefield constatait que dans les établissements coloniaux d'Amérique du Nord 'la passion pour la propriété foncière empêche l'existence d'une classe de salariés' (...) 'le faible prix des terres est la cause de la pénurie de main-d'œuvre à louer' (...) Et Wakefield rapporte ses conversations avec des 'capitalistes du Canada et de New York' qui avaient le capital voulu pour lancer des entreprises mais se plaignaient de ne pas pouvoir le faire avec une main-d'œuvre qui, ils en étaient sûrs, ne tarderait pas à les quitter. Même dans le cas où les capitalistes importaient leurs ouvriers, ceux-ci, selon Wakefield, 'cessent vite d'être salariés pour devenir des paysans indépendants ou même pour faire concurrence à leurs anciens patrons sur le marché du travail'. Ce qui faisait écrire à Marx : 'Quelle horreur, pensez-y ! Le brave capitaliste a importé d'Europe, au prix de son cher argent, ses propres concurrents en chair et en os ! C'est donc la fin du monde !'⁶⁹.

Une seule solution apparaissait efficace pour obtenir un travail moins cher et plus soumis, il fallait briser les noyaux de résistance, les espaces d'une liberté encore relative; « (...) il suffisait (...) de constituer des compagnies terriennes auxquelles seraient toujours octroyées les terres non cultivées, à des fins de spéculation »⁷⁰.

Les gouverneurs anglais, suite à la Conquête de 1760 n'avaient jamais cessé de distribuer des terres au grand mépris d'une tradition seigneuriale séculaire :

Les concessions de terres à des absents, à des personnages officiels ou à des favoris du régime se continuèrent jusque vers 1829-1831 où l'on instaura enfin un régime de vente ou d'enchères (...) On continua à distribuer des terres gratuitement jusqu'en 1837 (...).

En 1837 trois millions d'acres et demi, soit environ la moitié du territoire arpenté de la province incluant la presque totalité des bonnes terres, avaient fait l'objet de dons⁷¹.

Tout ce contexte a contribué à projeter les patriotes à l'avant-scène politique : « (...) les Canadiens français ont prêté une oreille attentive aux agitateurs et (...) ils ont envoyé à l'Assemblée moins de modérés et plus de radicaux. Les membres de cette Assemblée se recrutaient un peu chez les seigneurs, mais beaucoup plus parmi les

⁶⁹ *Ibid.*, p. 238.

⁷⁰ Pensons à la Canada Company et à la British American Land Company qui se partagent environ 300 000 acres de terrain. « Ces institutions considérées comme des formes d'aide à l'immigration, gonflèrent le portefeuille des spéculateurs et maintinrent le prix des terres à un niveau élevé, de sorte qu'une partie des immigrants, incapables d'acquérir des terres, constituèrent une main-d'œuvre disponible ». *Ibid.*, p. 239.

⁷¹ W.H. Parker, « Nouveau regard sur les troubles au bas-Canada dans les années 1830 », sous la direction de Jean-Paul Bernard, *Les Rébellions de 1837-1838: Les patriotes du Bas-Canada dans la mémoire collective et chez les historiens*, op. cit., p. 165.

membres des professions libérales (...) »⁷². Ses membres ont profité de la montée du mécontentement populaire pour diffuser l'idéologie nationaliste et dénoncer une oligarchie coloniale⁷³.

Le tribun qui enflammera les foules et qui diffusera l'idéologie nationaliste est un homme cultivé qui appartient à l'élite, un homme politique du XIXe siècle qui a reçu une très bonne éducation. Il s'est familiarisé avec le système de droit anglais, condition de sa propre reproduction dans le système colonial. Il maîtrise donc l'art rhétorique parlementaire⁷⁴ et jouit d'un certain pouvoir grâce à la Proclamation Royale, à l'Acte Constitutionnel, qui se traduit, notamment, par l'octroi d'une Chambre d'Assemblée par Londres en 1791.

Selon le schéma révolutionnaire classique, les rébellions sont caractérisées par l'irruption soudaine des couches populaires dans la politique⁷⁵, chose réservée d'ordinaire aux élites et aux classes dirigeantes (dont le clergé). C'est l'assimilation au XIXe siècle, par le parti Patriote, des « règles » et du « langage » propres aux parlementaires

⁷² *Ibid.*, p. 168.

⁷³ « En fait, la masse absorbe alors une idéologie, le nationalisme qui lui avait été proposé par les éléments les plus influents du parti Patriote (...) Ces élites avaient appris aux classes populaires à reconnaître leurs ennemis : le gouvernement colonial et celui de la métropole, le capitaliste, l'émigré et, en un mot, l'Anglais. Ces derniers, aux dires de ces dirigeants, étaient responsables de tous les maux dont souffraient les 'pauvres Canadiens' ». Fernand Ouellet, « Les insurrections de 1837-1838 », Sous la direction de Jean-Paul Bernard, *Les rébellions de 1837-1838 : Les patriotes du Bas-Canada dans la mémoire collective et chez les historiens*, *op. cit.*, p. 216.

⁷⁴ Citons à cet effet Daniel Vaillancourt : « Laboratoire de formes discursives, espace de représentations où les notables se prennent au jeu, le parlement et ses autres scènes sont utilisées, pour un temps, comme un instrument d'émancipation culturelle, voire d'alphabétisation, un des territoires de la *litteracy*, l'apprentissage de la lettre et de son esprit, devient essentielle tant à la progression politique qu'à la consolidation d'une identité. C'est dans un temps relativement court, entre 1792 et 1806, puis entre 1806 et 1827, que les dignitaires du Bas-Canada assimileront l'art rhétorique parlementaire et seront en mesure de s'assurer les appuis du Parlement britannique. Un Club constitutionnel, dont l'objectif est d' 'acquérir et (d')étendre une connaissance de la Constitution britannique', est fondé en 1792. Bien plus qu'une conduite issue de l'oisiveté, le parlementarisme représente, jusqu'à un certain point, une aire où le sujet peut se placer en position de maîtrise. Il s'approprie par l'oralité la tribune, le texte qui fera loi ». Daniel Vaillancourt, « Les têtes à Patriote : une figure retorse au XIXe siècle », *op. cit.*, p. 461.

⁷⁵ « (...)politique, au sens noble de *Polis* qui vient du Grec pour décrire l'organisation de la 'Cité' ». Kimon Valaskakis, « Libre-échange et mondialisation. Le défi de la gouvernance », *La Presse*, jeudi 19 avril 2001, p. A-19. Il faut noter ici que toute période révolutionnaire est caractérisée par cette irruption soudaine des masses dans la politique, ce qui trace, dans le cas d'une société à majorité paysanne, un itinéraire allant de la campagne à la ville. La ville étant depuis longtemps le lieu du pouvoir, des instances décisionnelles. Il faut noter que le Parti Patriote a déployé tout un système de propagande dans les campagnes environnant les grandes villes du Québec (surtout Montréal) afin de gagner la sympathie de la majorité paysanne.

britanniques qui autorisent la germination d'un espace public. Dans l'histoire discursive du Québec, c'est un formidable moment de prise de parole, d'engagement populaire dans le politique. Tout un bouillonnement marque cette irruption du commun des mortels dans les choses de l'État. Se référant à la *Genèse de la société québécoise* de Fernand Dumont, Daniel Vaillancourt cite : « la sphère idéologique (des discours) (...) comporte sa densité propre, et cela grâce à plusieurs supports : institutions politiques, partis, journaux, assemblées publiques, (...) » et Vaillancourt d'ajouter :

Cette nouvelle langue, cette nécessaire diffusion par le biais des adresses aux électeurs et par les gazettes, sont le ferment d'une germination langagière qui aura des retours sur la fabrication d'un imaginaire. La parole politique, s'implantant dans la sphère publique prend une place qui était alors réservée soit à la chaire des curés, soit au conteur ⁷⁶.

La presse patriote⁷⁷ constituait un puissant instrument d'agitation et d'orientation. Par l'intermédiaire de ces comités de liaison, dirigés par le comité central de Montréal, le mouvement s'amplifie dans le reste des régions du Bas-Canada. Sentant le danger révolutionnaire imminent, les autorités coloniales révoquent plusieurs juges canadiens-français, des officiers et d'autres sympathisants du mouvement radical. Les Patriotes réagissent en constituant au niveau local leur propres appareils judiciaire, militaire et administratif. Non seulement on rétablit ce que le gouverneur a dissout, mais on crée les structures d'une administration locale et municipale qui avaient jusqu'alors été absentes dans le Bas-Canada.

En réponse au programme politique de l'opposition démocratique (les 92 résolutions), les autorités impériales déclenchent une épreuve de force : les résolutions Russel, qui rejettent les réformes demandées et augmentent les pouvoirs du gouverneur⁷⁸. Le 7 mai 1837, à l'assemblée de St-Ours, on lance une campagne d'agitation qui durera tout l'été. Le comité central des Patriotes y rédige 12 résolutions en réponse aux résolutions Russel. Pour la première fois, l'indépendance nationale s'inscrit en première place du programme des Patriotes. On déclare nulles les lois qui avaient accordé à la

⁷⁶ Daniel Vaillancourt, « Les Têtes à Patriote : une figure retorse au XIXe siècle », *op. cit.*, p. 461.

⁷⁷ *La Minerve, Vindicator, Le Canadien, L'Écho du pays, Township Reformer.*

⁷⁸ Ces résolutions autorisent, entre autre, le gouverneur à puiser dans le trésor public sans le consentement de la législature coloniale.

British American Land Company des centaines de milliers d'acres de terrain et on invite la population à boycotter les produits importés d'Angleterre⁷⁹.

En 1837, Gosford fait proclamer l'interdiction de toute assemblée populaire. On assiste plutôt à un renouveau d'enthousiasme populaire et à la multiplication des assemblées. L'esprit révolutionnaire culmine avec l'assemblée de St-Charles⁸⁰. Dans les jours qui suivent, des mandats d'arrestations sont émis à l'endroit des chefs patriotes qui se réfugient dans la région du Richelieu. On se réunit alors dans les villages pour y défendre les dirigeants, mais sans grand succès, les mouvements de résistance sont brutalement écrasés.

Le deuxième soulèvement de 1838, contrairement au premier qui s'était développé au grand jour, prendra la forme d'une conjuration. C'est la naissance des Frères Chasseurs, une organisation paramilitaire qui avait des ramifications dans le Haut-Canada, dans les États du Nord (Michigan, New-York, Vermont, New-Hampshire, Maine) et même en France. Quelques 800 personnes au total seront accusées de trahison suite aux escarmouches de cette deuxième vague insurrectionnelle. Cent huit d'entre eux furent traduits en Cour martiale, parmi lesquels cinquante-huit furent déportés en Australie et douze exécutés, pendus à Montréal au Pied-du-Courant⁸¹, en bordure du St-Laurent, en face de l'île Sainte-Hélène.

⁷⁹ Louis-Joseph Papineau s'est inspirée des Bostonniens (le Boston tea party), qui avaient boycotté les produits anglais à la Révolution américaine. L'idée avait été proposée juste avant les troubles de 1837, à la librairie Fabre, rue St-Vincent, où une dizaine de patriotes s'étaient réunis, dont Louis-Joseph Papineau, George-Étienne Cartier, Charles-Ovide Perrault et Jacques Viger. Cette bourgeoisie canadienne-française désirait secouer le joug des Britanniques, leur contrôle sur le commerce local, grâce au secteur clé de l'importation, composé de denrées des États-Unis, de l'Angleterre, du Haut-Canada et des Antilles.

⁸⁰ Félix Leclerc décrit l'assemblée en question : « 23-24 octobre 1837. À St-Charles. Assemblée de la Confédération des Six-Comtés De cette assemblée, solennelle entre toutes, on a retenu en particulier l'importance de l'assistance : de quatre à cinq mille; la distinction des principaux figurants : douze membres de la Chambre d'Assemblée et un conseiller législatif; la qualité et le caractère des orateurs : L.-J. Papineau, Wolfred Nelson, L.M. Viger, L. Lacoste, E.-E. Rodier, T.S. Brown, A. Girod et le Dr Côté; les salves de mousqueterie et d'artillerie qui marquaient chaque discours et l'adoption de chaque résolution; le cortège théâtral qui conduisit Papineau auprès d'une colonne de la Liberté surmontée d'une inscription : 'À Papineau ses compatriotes reconnaissants' ; le serment solennel des jeunes gens qui, s'avancant processionnellement, juraient, la main sur la colonne, d'être fidèles à la patrie, et de vaincre et de mourir (...) ». Félix Leclerc, « 1837-1838, dates et événements », sous la direction de Jean-Paul Bernard, *Les Rébellions de 1837-38 : Les patriotes du Bas-Canada dans la mémoire collective et chez les historiens*, op. cit., p. 102.

⁸¹ « Cardinal, Joseph-Narcisse, de Châteauguay, notaire.
Daunais, Amable, de Saint-Cyprien, cultivateur.
Decoigne, Pierre-Téophile, de Napierville, notaire.

Du politique au culturel

La chute des Patriotes commande une interprétation de l'horizon historique qui a suivi cette époque de notre histoire ; soit la « grande noirceur ». Nous verrons que *Le Retour à la terre* est fort symptomatique de l'énorme pouvoir dévolu au clergé durant cette « grande noirceur », dont on dit aujourd'hui qu'elle est venue consolider la mise en tutelle politique du Canada-français. C'est à cette époque, nous dit Fernand Dumont, que se dessine un nationalisme du retrait, de la survivance, une époque où les Canadiens-français sont évacués de la « nation politique ». Choisir une conception culturelle de la nation, c'était se condamner à la marginalité, à la marge de l'histoire. Je disais, en début de mémoire, que cette question de la périphérie, de la marge, participe de l'économie de ma figure du Patriote, véritable figure de la résistance. Pour l'instant, retenons simplement quels ont été les ressorts de cette époque brumeuse dont nous aurons le loisir, plus loin, d'esquisser la nouvelle configuration des alliances de classes.

L'échec de la conception politique d'une nation englobant les Français et les Anglais, nous dit Dumont, remonte à la Constitution de 1791 et s'explique, pour une bonne part, par « l'antagonisme des deux bourgeoisies qui ambitionnaient la conduite de la collectivité. La nouvelle bourgeoisie francophone était placée devant une autre bourgeoisie qui détenait la maîtrise de l'économie et qui prétendait étendre cette suprématie à d'autres domaines, dont le politique »⁸². L'incapacité de la nouvelle bourgeoisie francophone à s'approprier les rennes du pouvoir politique dans les années 1830 se solde par l'échec du raccord entre la nation et le peuple, un raccord qui avait failli se « produire par la médiation de l'idée de république »⁸³. L'allégeance populaire retournera définitivement au clergé durant la période de cent ans qui suivra les Rébellions

DeLorimier, Chevalier, de Montréal, notaire.

Duquette, Joseph, de Châteauguay, étudiant.

Hamelin, François-Xavier, de Saint-Phillipe, cultivateur.

Hindenlang, Charles, de Paris, militaire.

Narbonne, Pierre-Rémi, de St-Rémi, huissier.

Nicolas, François, de Saint-Anathase, instituteur.

Robert, Joseph, de St-Phillipe, cultivateur.

Sanguinet, Ambroise, de St-Philippe, cultivateur.

Sanguinet, Charles, de Saint-Philippe, cultivateur ». *Ibid.*, p. 131. Consultez cet auteur (F. Leclerc) pour une description détaillée des combats qui ont marqué les rébellions de 1837-1838.

⁸² Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, Boréal, Québec, 1996, p. 329.

⁸³ *Ibid.*, p. 327.

et qui précédera la Révolution tranquille. Cette époque consolidera l'alliance entre le clergé et les politiciens conservateurs. Nous verrons que cette alliance n'est pas sans participer à la prolétarianisation et à la soumission des masses au Bas-Canada, au « devenir-ouvrier » du paysan ; trait important de notre topique qui dessine le visage révolutionnaire du patriote.

Sur les cendres des Rébellions, matés par le pouvoir colonial, on redéfinit le Canada :

Les Pères de la Confédération veulent fonder une « nation nouvelle », c'est-à-dire une entité politique. L'autre nation, la canadienne-française, devient une entité culturelle. En plus d'être modestes, les pouvoirs dévolus à la province de Québec ressortissent d'abord à la culture. Tout concourt à concentrer la référence autour de la communauté. Comment se surprendre que la langue et la foi représenteront pour un siècle les marques de la collectivité et que l'église prendra le relais d'une organisation politique déficiente ? ⁸⁴

Repoussés à la marge de l'économie et de la politique, les Canadiens français et les élites qui lui servent d'intermédiaire, trouvent refuge dans une culture condamnée à l'anémie, décrochée du « monde ». Nous examinerons, plus loin, comment cet état de fait se traduit par une « fuite » dans l'imaginaire et pave la voie à l'élaboration d'utopies, dont la conquête du Nord, dans le cycle abitibien, est une expression.

L'imaginaire est alors en proie à de profonds bouleversements, il est investi en quelque sorte d'un réflexe défensif, il devint alors autre chose :

(...) un prétexte pour fuir l'histoire plutôt qu'une provocation pour l'affronter. Pendant que les utopies se détachaient des grandes ambitions politiques pour s'abandonner à l'idéalisation du monde rural et à une mission spirituelle évanescence, la mémoire historique reconduisait la collectivité le plus loin possible en arrière, vers une origine mythique sans danger pour les puissants et sans risque pour leurs subordonnés ⁸⁵.

Nous touchons ici à la fibre de l'idéologie de conservation, qui condamne la collectivité à souffrir un rapport stérile à l'histoire, en plus de la placer dans une sorte d'état de sursis chronique. On lui accorde alors, à nouveau, après les velléités d'indépendances des années 1830, le privilège de survivre. C'est la consécration de ce

⁸⁴ *Ibid.*, p. 276.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 329

que Dumont nomme la « réserve française », reléguant ainsi les conquis de 1760 au rang de citoyens de second ordre.

La figure du Patriote (description générale)

Figure exemplaire du paysan révolutionnaire⁸⁶, le Patriote de Perrault se limite à une économie de traits dont je propose de restituer les plus marquants en regard de mon expérience figurale. Investi par un certain romantisme inhérent au genre épique, Hauris s'inscrit dans une filiation qui s'établit dans mon imaginaire entre les rébellions de 1837-38 et un courant littéraire qui va du XIXe au XXe siècle : le roman du territoire⁸⁷, dont *Menaud, maître-draveur* est une expression. Notre figure du Patriote est chevillée au paradigme nationaliste qui se fortifie à la faveur de l'émergence de notre littérature nationale. Il sera plus aisé, à la lumière de ce détour vers la littérature, de saisir combien l'imaginaire, « les différentes constellations sémiotiques – croyances, idéologies, pratiques, coutumes, habitudes, fantasmes, etc. – règlent la vie, ou mieux l'âme d'un individu ou d'un groupe »⁸⁸. Disons que ces « constellations sémiotiques », constituées lors de notre rencontre avec la littérature et le cinéma, participent d'un imaginaire culturel dont je propose d'examiner certains aspects à la lumière de mon expérience figurale. Il s'agit, en somme, d'une sorte de « voyage » dans la mémoire – dans l'imaginaire collectif du Québec, grâce à la résonance singulière, en moi, de la figure du Patriote.

Avant de procéder à la description de notre Patriote, il faut se pencher sur la notion même de figure, avec Daniel Vaillancourt :

La figure appartient (...) à des ordres complexes qui sont situés entre une imagerie collective et la singularité de son apparition dans un acte de lecture intime (...). Contrairement à un thème, à une image focalisée et cristallisée, voire à un événement historique, la figure est l'objet d'une reconstruction, un lieu constitué à la fois par la mémoire et l'imagination, brève d'un imaginaire qui s'incarne. Elle vient sédimenter un certain nombre de postures, de modes de

⁸⁶ Toute une histoire de la paysannerie, histoire de la « résistance », a commencée à s'élaborer à la faveur d'une transformation profonde de l'historiographie canadienne contemporaine, dont *Patriotes et habitants* de Allan Greer est sans doute la forme la plus achevée. L'imposante bibliographie qu'on y retrouve trace les contours du visage paysan (révolutionnaire) du patriote.

⁸⁷ Bernard Proulx, *Le roman du territoire*, Montréal, UQAM (Les Cahiers du département d'études littéraires, no.8), 1987.

⁸⁸ Martin Lefebvre, *Psycho : De la figure au musée imaginaire. Théorie et pratique de l'acte de spectature*, op. cit., p. 112.

structurations imaginaires qui l'éloignent des faits historiques et la rapprochent de cette opacité discursive qui forme l'enjeu de ce sur quoi les littéraires s'exercent ⁸⁹.

Je propose d'examiner l'œuvre de Pierre Perrault sous l'angle de la relecture, donc de la (ré)écriture du passé. Il va sans dire que mon expérience figurale navigue les horizons d'un passé national qui a aussi fait l'objet de ce travail de réévaluation. Quand « commence » le Québec ? Les réponses sont des plus mouvantes, comme le mentionne Heinz Weinmann dans sa *Généalogie du Canada*, c'est un problème difficile à résoudre dans des contextes de ruptures traumatiques. Néanmoins, c'est une question qui se traduit par une multiplication des passés, un déplacement des « points de fuite identitaire » :

Dans ces passés, il y a des moments marquants – des lieux ou des « nœuds » de mémoires (...) – qui se voient plus facilement capturés que d'autres par un espace légendaire et figural, emblématique, étant de même matière que ce qui aurait été autrefois celui de l'épopée. Or dans la mémoire du Québec, les Rébellions de 1837-38 figurent un tel moment dont l'importance comme point de fuite identitaire n'a aucune commune mesure avec celle que peuvent y attribuer les « historiens » – c'est-à-dire victoire politique ou défaite militaire, défaite symbolique ou victoire effective, car quel que soit l'angle que l'on choisit pour regarder les Rébellions, elles ont été (elles sont) essentielles à la formation de l'imaginaire national québécois, lui donnant un personnage, une figure fondamentale pour son Grand récit national ⁹⁰.

Mon expérience figurale est marquée par le rapport « difficile » du Canada-français à son histoire, une histoire marquée, je disais, par le paradigme nationaliste, où la réalité est bien souvent sublimée par une poétique collective dont les contours ont été légèrement esquissés⁹¹. Il est tout à fait symptomatique qu'au chapitre de notre représentation de l'histoire la confusion des genres règne déjà sur le terrain littéraire. La frontière embrouillée entre notre premier ouvrage d'histoire nationaliste (Cf. F.-X. Garneau, *Histoire du Canada*) et nos romans fondateurs⁹² révèle l'existence d'un travail

⁸⁹ Daniel Vaillancourt et Marilyn Randall, « Généalogie de la figure du Patriote 1837-1838 », *op. cit.*, p. 451.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 452.

⁹¹ Le peuple canadien français comme figure romantique de la résistance, qui vit dans le retrait, en marge du pouvoir économique et politique dominant.

⁹² *L'influence d'un livre* de Phillipe Aubert de Gaspé fils (1837), *La Terre paternelle* de Patrice Lacombe (1846), *Charles Guérin* de Chauveau (1846), *Les Anciens Canadiens* de Phillipe Aubert de Gaspé (1864)...

de compensation symbolique à l'œuvre, qui cherche à masquer la brèche ouverte⁹³ par le choc de l'écrasement des insurrections de 1837-38 et par la chute des chefs patriotes. Ces considérations sur la littérature nous autorisent évidemment à conclure « que la figure du patriote est issue du trauma de la Rébellion, de ce que H. Weinmann a appelé, avec raison, 'la vraie défaite' »⁹⁴, celle qui consacre la mise en tutelle politique et économique des Québécois.

Lors de ma « rencontre » avec le cycle abitibien, mon imaginaire appelle⁹⁵, à la faveur de ma spectature, un certain imaginaire de la « décapitation », de l'écrasement, qui, suivant la généalogie de Heinz Weinmann⁹⁶, nous branche sur la mise à mort de Louis XVI (exécuté en 1793) à l'époque de la Révolution française. Une décapitation qui

⁹³ Voir également Fernand Dumont : « Au milieu du XIXe siècle québécois, le roman historique jouit d'une vogue semblable à celle de la science historique, dont il est le prolongement d'une certaine manière ». Et plus loin d'ajouter : « Les romanciers préfèrent situer leurs récits sous le Régime français. Eux aussi sont obsédés par les origines, comme les historiens, les amateurs de légendes et de chansons. À l'instar de Garneau, en décrivant la bravoure des Canadiens dans les guerres contre l'Anglais ou l'Iroquois, ils pensent compenser la Conquête et riposter au mépris de leurs contemporains britanniques ». Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, *op. cit.*, p. 307-308.

L'élaboration d'utopies grâce au concours d'une littérature nationale émergente, est donc une manière de masquer la brèche ouverte par notre expulsion de la nation « politique ». Plus loin, Dumont dit de l'utopie : « À la limite, la construction d'un monde parallèle, tout en empruntant ses matériaux au réel, applique sur la société existante une société imaginée. Au terme l'utopie confine à l'évasion. L'utopie est une action, comme Freud l'a montré pour les rêves qui hantent nos nuits. Autant elle tente de dénouer les embâcles qui obstruent l'histoire, autant elle en révèle le poids inéluctable. Elle peut mener à des aventures heureuses ou catastrophiques; elle peut servir de substitut au courage d'entreprendre, consoler de l'impuissance historique. Dans tout les cas, l'imaginaire laisse voir ce qu'il paraît dissimuler, les aspérités du réel qu'il veut déborder ». *Ibid.*, pp. 238-239.

⁹⁴ Daniel Vaillancourt, « Les Têtes à Patriote : une figure retorse au XIXe siècle », *op. cit.*, p. 456.

⁹⁵ En raison, notamment, de cette caractéristique du genre épique : la lutte du héros dans des conditions défavorables (que nous rencontrons à travers le trait de la résistance). Dans le cas qui nous intéresse, disons que la lutte menée dans le présent (1973) pour la survivance est d'emblée placée sous le signe d'un avenir impossible; la fermeture irrémédiable de l'agriculture en Abitibi (et des cantons qui en dépendaient). C'est toute l'histoire de la « filiation avortée » que mon imagination appelle. Cette filiation, cette généalogie, au sens où l'entend Heinz Weinmann, a des conséquences identitaires qui se répercutent jusqu'à nous et qui se traduit par l'ambivalence constitutive du Canada français. La décapitation des patriotes consacre notre enfermement dans la nation « culturelle » et notre expulsion de la nation « politique ». L'importance de l'impact de la décapitation de ces figures d'autorité, de ces avatars (Roi de France, Patriote) de la nation canadienne-française, sur l'imaginaire collectif, est très bien évalué par Heinz Weinmann. Ce qui intéresse mon expérience figurale, c'est la complexité de la formation de notre mémoire collective, notre « acte identitaire ». Notre seul véritable révolution politique se solda par un échec. Écoutons Fernand Dumont : « À l'heure où notre société parvenait à des projets et à une mémoire qui lui fussent propres, à une référence qui lui conférerait une identité pour l'avenir, cette société consacrait du même coup sa mise en marge de l'histoire. Il est des peuples qui peuvent se reporter dans leur passé à quelque grande action fondatrice : une révolution, une déclaration d'indépendance, un virage éclatant qui entretient la certitude de leur grandeur. Dans la genèse de la société québécoise, rien de pareil. Seulement une longue résistance ». Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, *op. cit.*, p. 331.

favorise un changement d'allégeance au Bas-Canada en faveur du roi d'Angleterre. Les avatars successifs du Québec (France-Angleterre-clergé, etc.) balisent une généalogie de notre histoire marquée par la double-allégeance⁹⁷ (« double-contrainte ») qui détermine, dans une large mesure, nous dit Weinmann, l'indécidabilité chronique qui traverse notre histoire, dont une manifestation concrète pourrait être ces antagonismes que nous érigeons en alternatives politiques ou en mouvement de société : souveraineté-association et Révolution-tranquille par exemple. Ce qui s'inscrit dans l'économie de mon expérience figurale, c'est cette notion de « passage difficile », de changement brusque qui se fait au prix d'une certaine violence, d'une rupture traumatique qui masque un moment fondateur non-résolu, la persistance de l'ancien dans le nouveau. Dans sa *Genèse*, Fernand Dumont exprime l'importance, sur le plan historique, de cette présence active « sous le flot des nouveaux événements » :

Au cours des premières phases du développement d'une collectivité sont mis en forme des tendances et des empêchements qui, sans déclencher la suite selon les mécanismes d'une évolution fatale, demeurent les impératifs sous-jacents au flot toujours nouveau des événements. Comme si l'histoire se situait à deux niveaux, les sédiments de la phase de formation restant actifs sous les événements des périodes ultérieures. De sorte qu'en accédant à cette couche profonde de l'histoire on aurait la faculté de mieux appréhender la signification du présent⁹⁸.

Ce rapport difficile et paradoxal à l'histoire, qui resurgit dans mon expérience figurale, au contact du trait de la résistance, me conduit à la reconnaissance de l'importance qu'occupe l'enjeu généalogique dans l'identité québécoise⁹⁹.

⁹⁶ Heinz Weinmann, *Du Canada au Québec : Généalogie d'une histoire*, Montréal, l'Hexagone, 1987.

⁹⁷ Notre rupture avec ces avatars (qui sont dans la mère-patrie, la métropole) est toujours « trouble », difficile à résoudre, ce qui traduit l'ambivalence constitutive des Québécois aujourd'hui dans le rapport Québec/Canada. Ceci est le propre de la plupart des nations colonisées, déchirées entre l'appartenance à la colonie et à la métropole.

⁹⁸ Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, *op. cit.*, p. 331.

⁹⁹ Heinz Weinmann, dit à ce sujet, « Comment rendre la complexité de l'expérience canadienne-française? (...) notre enquête généalogique (...) se met sous le signe de la globalité et de la complexité. Entreprise complexe qui cherche à rendre la complexité de l'Amérique française. Rappelons que *complexe* dérive de *complectere*, *tresser*, *enlacer*. Complexité temporelle d'abord qui tresse ensemble passé et présent. En effet, dans l'histoire des mentalités des Français d'Amérique, le passé le plus lointain enlace le présent le plus proche. Les gestes de la découverte vibrent encore dans les comportements et les attitudes des Québécois d'aujourd'hui ». Heinz Weinmann, *Du Canada au Québec : Généalogie d'une histoire*, *op. cit.*, p. 13.

J'examinerai donc la complexité et l'évolution de la figure du Patriote à l'aide des réflexions de Daniel Vaillancourt. Bien entendu, comme il le souligne, la chute du tribun (exemplifiée par Louis-Joseph Papineau) fut traumatisante :

La position du régénérateur qui lui était allouée est aussi celle du générateur, celle de la génération, d'une génération qui a su se transformer en machine à discourir, en figure de père, dans ce pôle obscur qui fait de l'orateur le support du pays à venir. C'est comme si les Rébellions de 1837, plus qu'une défaite militaire, avait été, sur le plan symbolique, le lieu d'un sacrifice, d'un rituel où la passation ne s'est pas produite, n'a pas pu se produire, coupant du même coup les futurs possibles d'un espace républicain (...). Le legs a été détourné, aboli. Celui qui est dans le rôle du Père n'a pas pu léguer sa loi qui aurait pu être le lieu d'une jouissance. Inutile de dire que, après les événements de 1837, la figure du patriote va se réactiver en passant sous silence le tribun, l'effaçant des représentations, le tenant en respect, c'est-à-dire à distance¹⁰⁰.

C'est bien cette mise à l'écart que l'on remarque dans le cycle abitibien, dans la mesure où le visage populaire du Patriote est beaucoup plus central à l'élaboration du récit. Paradoxalement, le cycle abitibien nous présente un paysan paré de certains traits qui appartiennent par définition au tribun. Je pense aux traits de l'habileté à faire des discours et de l'orateur flamboyant, qui ressortent, dans les films, à la topique de l'agriculteur, à Hauris Lalancette. Il y subsiste donc une sorte de confusion, qui est le propre en fait de la figure, sorte de « patentage monstrueux » (c.f. Daniel Vaillancourt) qui s'élabore sur le terreau des idéologies et des représentations populaires. En dépit de ce voyage dans les « eaux troubles » des imaginaires collectifs, le propre du cycle abitibien est qu'il ne passe pas sous silence la dimension élitiste du nationalisme émergent. Le projet du film se résume plutôt à une sorte de procès orchestré à l'endroit de l'élite québécoise de l'avant et de l'après Révolution tranquille, procès mené par la médiation de la topique du paysan.

Ce que Vaillancourt écrit, à la suite de Bernard Proulx, à l'égard de notre littérature nationale, révèle une dimension fondamentale de ce procès mené contre l'idéologie agriculturiste de l'élite québécoise :

Selon Proulx, l'appropriation ratée de l'appareil d'état par le parti patriote, la république manquée des frères-chasseurs vont donner le coup d'envoi à une série de romans qui constituent

¹⁰⁰ Daniel Vaillancourt, « Les têtes à Patriotes : une figure retorse au XIXe siècle », *op. cit.*, p. 465.

une réappropriation symbolique du territoire. Plutôt que d'être lus comme un repli sur soi agriculturiste, un rejet de la ville et un témoignage de l'idéologie de conservation, ils mettent en scène l'érection de nouvelles entités territoriales qui ont en leur sein un devenir-ville ¹⁰¹.

Ces cités fantasmées qui traversent les romans du territoire (de la terre) trahissent un rapport spécifique de l'élite canadienne-française à la chose économique et politique. Il y a donc un esprit d'entrepreneur capitaliste bien vivant chez les nationalistes qui se résout, ultimement, par l'asservissement du paysan au capital, le « devenir-ouvrier » du paysan. Je crois que le cycle abitibien de Perrault nous révèle cette faille dans le grand mouvement de libération national (grâce à un montage articulé autour de l'opposition élite / populaire, politique / social), une sorte de long parcours de désillusionnement à l'endroit du nationalisme qui germe au sein du XIXe siècle et qui perdure, avec certaines nuances, au-delà de la Révolution tranquille. Figure paradoxale, le Patriote apparaît comme porteur de deux fonctions historiques contradictoires, selon que l'on se rapporte au visage élitiste ou populaire, tribun ou paysan. Le tribun demande à être examiné sur plan politique, sa fonction est de récupérer les revendications sociales, il est une figure réactionnaire, intéressé à jeter les bases du capitalisme industriel. Le paysan, quant à lui, demande à être examiné sur le plan social, il a une fonction révolutionnaire. Le sujet occupe ici l'espace de la résistance (à l'aliénation).

La généalogie du patriote pose donc un problème d'interprétation, dans l'exacte mesure où s'y dessine l'espace d'une dualité, le double-visage du Patriote. La substitution des traits de l'un des visages par ceux de l'autre, révèle la fantastique machination entraînée par le désir du pouvoir. L'utilisation du Patriote, son actualisation dans la littérature et les autres formes de représentations populaires, n'est pas une chose simple, elle demande à être contextualisée¹⁰². Notre expérience figurale, dans sa singularité, retient vivement la topique du paysan, une face du patriote, nous dit Vaillancourt, qui a une double genèse, celle d'Henri Julien bien entendu et celle des années 1970 :

La postérité de la gravure tient à la relecture qu'en fait l'ethnologue nationaliste Robert-Lionel Séguin en plaçant le dessin sur la page couverture de son ouvrage, *L'esprit révolutionnaire dans l'art québécois*, insérant alors le personnage dans un récit révolutionnaire,

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 469.

¹⁰² Éclairée par le contexte social, économique et politique.

ainsi qu'à sa diffusion médiatique par les membres du FLQ qui l'impriment sur leur communiqué. Mais comme le rappelle Nicole Guilbault, Henri Julien 'n'avait rien d'un polémiste révolutionnaire' s'inscrivant 'plutôt dans la lignée des illustrateurs des scènes de la vie quotidienne dans ce qu'elle a de plus traditionnelle (...) et de plus calme' ¹⁰³.

Le mouvement de libération nationale des années 1970 au Québec, auquel Perrault participe, active le visage populaire du Patriote, redonne ses lettres de noblesse au patriote de la terre. En l'inscrivant dans un récit révolutionnaire, on réveille cette dimension de la résistance paysanne au pouvoir capitaliste triomphant. Ce pouvoir, qui n'a d'autre choix que d'être anglo-saxon, dans le cadre colonial du Bas-Canada, appelle le mécontentement national et la question des conflits ethniques. L'enjeu ethnique nous intéresse ici dans la mesure où il révèle le travail de masque de l'idéologie nationaliste bourgeoise, qui donne comme seul responsable du sort du peuple un pouvoir étranger. L'idéologie en question occulte le problème de la lutte des classes par celui de l'origine ethnique. Le spectre de l'assimilation linguistique – brandi par l'élite –, véritable épée de Damoclès, marque d'un sceau presque indélébile l'imaginaire québécois. On répond à ce « programme ethnique » en activant la dimension guerrière du paysan, on suppose une participation massive des couches populaires au renversement de l'État colonial. On se représente ainsi la révolution comme le produit de la volonté populaire, moyen efficace d'accélérer la prise du pouvoir.

L'épouvantail de la disparition qui pèse sur l'imaginaire de la francophonie a certainement comme foyer originaire la Déportation des Acadiens en 1755¹⁰⁴ et la Conquête britannique de 1760¹⁰⁵. Toutefois, l'épisode des Rébellions, à la faveur d'un

¹⁰³ Daniel Vaillancourt, « Les Têtes à Patriote : une figure retorse au XIXe siècle », *op. cit.*, p. 466.

¹⁰⁴ Il faut noter que cette mésaventure (la déportation des Acadiens) occupe le premier chapitre du bouquin de l'ethnologue nationaliste qui a inséré le patriote de Henri Julien dans un récit révolutionnaire : Robert-Lionel Séguin.

¹⁰⁵ Il importe toutefois de noter que la première interprétation « scientifique » de la Conquête de 1760 nous parvient par Garneau dans son *Histoire du Canada*. Nous sommes en accord avec Heinz Weinmann et Daniel Vaillancourt quant au fait que la reconstitution historique de la Défaite de 1760 et de l'avènement du régime anglais sert à masquer la « vraie Défaite » de 1837. Écoutons Daniel Vaillancourt : « L'objectif de Garneau (...) est double. Il s'agit de mettre sur un même plan la défaite de 1760 et celle de 1837 qui constituent l'arrière-plan historique à partir duquel se sont mis en place les fondements culturels de l'Amérique francophone. C'est, bien sûr, une façon de répondre au rapport Durham (...). Mais il s'agit

aussi de faire apparaître « la grande figure du peuple » par l'histoire devenue « science analytique et rigoureuse ». Le peuple est conçu chez Garneau comme des « masses », des « mers immenses », qui, en Amérique, équivalent à « une seule classe d'hommes...la canaille ». Dans ces deux objectifs se profile la

ensemble de facteurs appartenant au début du XIXe siècle, est particulièrement marqué par la mise à jour d'un programme manifeste d'assimilation du fait français en Amérique du Nord¹⁰⁶. Ce programme bien réel, brandi par l'élite canadienne-française pour obtenir le pouvoir, masque le fait maintenant incontournable de l'exploitation de la paysannerie et des classes ouvrières par la nouvelle bourgeoisie du XIXe siècle.

Avant de les définir, établissons les traits¹⁰⁷ que nous avons retenus de la topique du paysan, topique d'une figure en proie à des « déterritorialisations » multiples : l'exil, la dépossession, l'ancien régime, la résistance, l'anticléricisme, l'insubordination et le « devenir-ouvrier ». L'écho de la mémoire populaire du Patriote évoque dans notre imaginaire la longue et patiente résistance du peuple canadien-français, résistance aux attaques répétées de la modernisation de l'économie et à sa soumission comme force immanente.

Le dessein assimilateur du pouvoir britannique marque certainement l'imaginaire collectif du Bas-Canada par le biais du trauma de la Déportation acadienne. Disons plutôt que la francophonie nationaliste de la Révolution tranquille, à laquelle Perrault participe (il serait impossible ici de passer sous silence *L'Acadie L'Acadie !?!*), (ré)inscrit le Grand Déangement dans l'« album », à telle enseigne qu'on l'assimile désormais à un mouvement répréhensible et séculaire d'oppression de la francophonie nord-américaine, sorte d'allégorie de la résistance. Ce qui retentit dans mon expérience figurale, c'est cette idée de déportation, de « délocalisation » de la population, de « déterritorialisation » donc, qui est centrale aux événements de la première moitié du XIXe siècle, auxquels ressortent les patriotes. L'émigration massive des Canadiens-français vers les États-Unis, en raison de la raréfaction des terres à cette époque, participe de ce mouvement général de dépossession. Cette main-d'œuvre que l'on commence à exporter au XIXe siècle, à la

même stratégie inconsciente : faire écran, voiler, substituer. Notables ou paysans, 1760 ou 1837, jeune ou vieux, rural ou urbain : afin de suturer l'affect, de supprimer ces dualités qui divisent et disloquent, le sujet procède par amalgame et condensation. Il habille du costume de l'habitant le notable, efface le nom propre dans l'article indéfini, s'invente une généalogie guerrière qui ne demande aucun legs ». Daniel Vaillancourt, « Les têtes à Patriote : une figure retorse au XIXe siècle », *op. cit.*, pp. 468-469.

¹⁰⁶ Un programme politique visant à encourager l'immigration britannique au Bas-Canada, à l'époque des guerres napoléoniennes, naît en réaction à la montée d'un esprit francophobe dans les cercles du pouvoir en Angleterre. Cette province, disait-on, était beaucoup trop française pour une colonie anglaise. Cf. Allan Greer, *Patriotes et habitants*, *op. cit.*

faveur de la révolution industrielle, correspond aux vagues d'émigration des Canadiens-français. Le XIXe siècle qui donne naissance aux usines à propriété privée, utilisant des machines à vapeur et de la main-d'œuvre salariée, est le résultat ultime d'une époque historique, dont Marx a examiné les fondements. Ce qui intéresse ma figure ici, c'est que la main-d'œuvre y devient soudainement une marchandise, ce qui implique le déplacement, le déménagement des populations¹⁰⁸.

Le mouvement de colonisation qui se joue dans le Québec des années 1930 (autour de quoi le cycle abitibien est articulé) trouve des racines dans le mouvement de colonisation du XIXe siècle (marquée par le repli sur soi agriculturiste et son corollaire, la colonisation), ce premier sédiment est toujours actif sous les phases subséquentes. Ainsi, nous sommes autorisés à revenir en arrière ;

au mouvement de colonisation des terres neuves qui est la préoccupation unanime au mitan du XIXe siècle. Cette préoccupation procède d'abord de deux sources. Je me suis déjà attardé à la première : la prise de conscience, présente dans les années 1830, lancinante après 1850, de la dépendance économique des francophones. La seconde remonte à l'inquiétude, sinon à la colère, suscitée par l'occupation anglophone des Cantons que les Canadiens-français considèrent comme faisant partie de droit de leur patrimoine. « Emparons-nous du sol » : cet impératif, devenu un mot d'ordre largement partagé, n'est pas nécessairement un plaidoyer pour l'agriculture ; il est avant tout la revendication d'occupation du territoire sous la menace d'une désappropriation. Pour un grand nombre de propagandistes de la colonisation, l'agriculture n'est pas l'unique intérêt ; elle doit déboucher sur l'exploitation des ressources naturelles, sur l'industrie, sur des villes nouvelles¹⁰⁹.

Nous savons que le projet d'immigration britannique, appelé ici par la question des Cantons de l'Est, participe de cette volonté d'assimiler les francophones du Bas-Canada¹¹⁰. Figure de résistance, le Patriote-paysan appartient à la marge, il redoute le

¹⁰⁷ Parce que ces traits ressortent largement au « programme assimilateur » du capitalisme sous domination britannique, dans le Bas-Canada.

¹⁰⁸ J'y retiens le trait de l'exil.

¹⁰⁹ Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, op. cit., p.262.

¹¹⁰ Dumont remarque, « En attendant que l'objectif soit atteint, on tolère une communauté et ses institutions. La société canadienne est en sursis. Cette suspension du dessein ultime postule la survie d'une *réserve* canadienne-française, d'une société destinée à la marginalité. La conception est consacrée dans la réalité : si la Chambre d'assemblée du Bas-Canada est composée en majorité de francophones, on lui opposera un Conseil législatif qui l'empêchera de détenir vraiment la gouverne de la société francophone. Et puis, le Bas-Canada n'est pas homogène; la minorité anglophone, petite en taille mais puissante par ses ressources

spectre de la prolétarianisation – menace de dépossession – dirigé par le « centre » étranger, un centre convoité par ses élites francophones.

Ce qui se dégage de mon expérience figurale comporte aussi cette sortie spectaculaire du paysan de la marge, à la faveur de son branchement avec la politique, grâce à l'Assemblée. L'économie de ma figure du Patriote dessine l'espace du grouillement anarchique et insubordonné¹¹¹ de la masse paysanne au XIXe siècle, l'intrusion soudaine, suivant la remarque de Greer, de la masse dans l'arène politique. Au XIXe siècle, cette intrusion comporte un exercice de contestation du pouvoir clérical (anticléricisme) par la dénonciation d'une opulence que l'habitant estime être le miroir même d'une exploitation intolérable¹¹². De plus, le clergé fait figure de loyaliste, ardent défenseur du « providentiel » pouvoir britannique qui nous a de surcroît protégé des abus du républicanisme français et américain et de leur sanglante révolution « parricide ». Les idéaux démocratiques, hérités des Lumières, renversent le garant de l'autorité légitime : Dieu. L'homme est désormais le socle sur lequel repose la légitimité des pouvoirs politiques. Il y a eu, entre 1804 et 1810, une conjonction entre la bourgeoisie libérale et la masse canadienne¹¹³ ce qui aurait pu aboutir à une révolution victorieuse.

Avec le cycle abitibien, Perrault tente de « secouer », de mettre à mal notre roman des origines, afin de promouvoir « (...) l'amorce d'un destin. Le début d'une colère. Une sorte de refus à l'ordre des choses inscrit dans une histoire falsifiée par les seigneurs et les monseigneurs »¹¹⁴. Le refus donc d'endosser une autre défaite sans y voir clair, sans y regarder deux fois (le cycle qui nous intéresse est bien un retour sur l'histoire de la

économiques, par ses appuis dans la métropole et dans l'administration, rétablira dans la société distincte qu'est censément le Bas-Canada une dualité semblable à celle qu'on a voulu écarter par la Constitution de 1791 ». *Ibid.*, p. 131.

¹¹¹ Le trait de l'insubordination se définit comme relevant de celui qui refuse d'obéir aux ordres reçus. Ultimement, la désobéissance civile contre le pouvoir Impérial et colonial commande le renversement de l'ordre établi.

¹¹² Jean-Pierre Wallot remarque à propos de l'Europe des Lumières, « La révolution et en particulier la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen ravivent les charges des démocrates contre la religion. Ces derniers qualifient les clercs d' 'ânes', d'êtres 'boursofflés, gros et gras', amants du bon vin et de la bonne chaire. À l'ère de l'Inquisition succède celle de la 'tolérance universelle', de la 'bienveillance universelle' et du rejet de toute superstition. On prône l'abolition des 'taxes honteuses' payées à Rome et celle de la censure des livres ». Jean-Pierre Wallot, *Un Québec qui bougeait : trame socio-économique du Québec au tournant du XIXe siècle*, Sillery, Québec, Boréal Express, p. 262.

¹¹³ Cf. Jean-Pierre Wallot, *Un Québec qui bougeait. Trame socio-politique du Québec au tournant du XIXe siècle*, *op. cit.*

colonisation abitibienne des années 1930). En ce sens, la figure du Patriote chez Perrault a comme fonction de « renverser » l'histoire et l'idéologie officielle (cléricale) qui y est inhérente, afin de démasquer un nationalisme bourgeois qui a comme fonction de légitimer l'ordre capitaliste dominant. Le Patriote-paysan est un profanateur, dans la mesure où il viole le caractère sacré du clergé, en le dénonçant comme pouvoir collaborateur¹¹⁵. L'anticléricisme est un trait qui ressort au profanateur, un trait de la topique du paysan¹¹⁶. Le régime filmique du cycle abitibien est articulé à un procès de l'élite canadienne-française, il sert de révélateur à l'impensable¹¹⁷, sous la tutelle de toutes les classes dirigeantes confondues. Le procès qui y est orchestré est donc presque entièrement soutenue par le trait de la résistance, par le visage « populaire » de la résistance. Je note, pour l'instant, que la contestation du pouvoir cléricale est mise à profit par le Patriote du cycle abitibien afin d'affronter l'histoire de notre dépendance économique et politique. Cet affrontement comporte également un exercice de contestation de l'« ordre établi » ; une remise en question de la sujétion économique des Canadiens-français.

Le paysan n'est tout simplement pas conforme aux aspirations des marchands britanniques du XIXe siècle, qui entreprennent de rencontrer et d'établir la force de l'empire sous la pression d'une concurrence internationale et continentale montante. Ici encore, il faut y lire un élément qui menace l'intégrité du paysan bas-canadien, une « mondialisation » qui ne profite pas à la paysannerie. Au sujet de la concurrence continentale, le Bas-Canada a de la misère à se tailler une industrie « viable » :

Il faut tenir compte de la concurrence de l'Ouest si l'on veut se faire une idée juste de l'économie agricole du Bas-Canada (...) le destin de la province était lié à des événements plus vastes touchant l'Amérique du Nord. Tout comme le Bas-Canada ne pouvait faire concurrence au Haut-Canada, l'agriculture céréalière de la Nouvelle-Angleterre fut, elle aussi, vaincu au

¹¹⁴ Pierre Perrault, « Le Royaume des pères à l'encontre des fils », *op. cit.*, p. 1.

¹¹⁵ Collaboration avec le pouvoir colonial anglais et une économie capitaliste articulée autour de la dépossession des Canadien-français.

¹¹⁶ L'anticléricisme va de pair avec tout un mouvement révolutionnaire républicain qui prône la séparation de l'église et de l'état. Il est bien connu toutefois que l'aile modérée des patriotes, dont le leader Papineau, était pour la conservation des institutions qu'était l'église et le régime seigneurial, ce qui n'est pas le moindre des paradoxes. Toutefois, une certaine portion des patriotes était pour l'abolition de ces institutions (dont certains paysans) et pour l'établissement d'un système démocratique, purgé des privilèges de classes, ce qui n'est pas non plus le moindre des utopies dans le cadre d'un système colonial.

¹¹⁷ L'histoire des classes laborieuses et de la paysannerie.

début du XIXe siècle par les terres vierges et naturellement plus fertiles du bassin des Grands Lacs ¹¹⁸.

Plus loin, Greer ajoute : « Au XIXe siècle, l'agriculture « améliorée », est celle que sanctionne les experts (...), une agriculture capitaliste, pratiquée avec de la main-d'œuvre salariée » ¹¹⁹. Évidemment, c'est que la classe montante d'entrepreneurs agricoles était susceptible d'en tirer un plus grand profit, de transformer l'agriculture en opération rentable. Plus important encore, nous dit Greer :

L'agenda des marchands implique la liquidation des paysans en tant que classe et leur avilissement au statut de « serviteurs », un changement qui a d'énormes répercussions pour quiconque se préoccupe de questions d' 'indépendances' et de 'citoyenneté' à une époque où les droits politiques sont étroitement liés à la propriété ¹²⁰.

Les deux visages du Patriote : tribun/paysan

Le paysan qui s'engage dans la lutte armée lors des Rébellions le fait en raison d'une conjoncture qui le dépossède du bien dont il était tributaire pour sa reproduction sociale : la terre, le territoire. L'important pour eux, c'est de redresser des torts sur le plan économique afin de conserver un legs, une terre qui, sous le régime féodal, leur était « acquise », sorte de bien inaliénable de père en fils. Les paysans étaient intéressés à la chose politique dans la mesure où elle pouvait servir à arrêter cette hémorragie (perte des terres, émigration massive, etc...), alors que les chefs patriotes la chérissaient presque comme une fin en soi. L'indépendance que cette bourgeoisie libérale voulait conquérir contre la Grande-Bretagne mérite d'être examinée à la lumière d'une lutte pour le leadership social. Foncièrement conservateur, tant sur le plan économique que social, le premier nationalisme qui se dessine au Bas-Canada est « le fruit d'une réaction de peur contre certaines transformations économiques et sociales en cours » ¹²¹. Cette bourgeoisie-canadienne française, nous l'avons dit, désirait secouer le joug des Britanniques, leur contrôle sur le commerce local, grâce au secteur clé de l'importation,

¹¹⁸ Allan Greer, *Habitants et patriotes*, *op. cit.*, p. 41. Il est impossible évidemment d'examiner l'économie du Québec en vase clos.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 41.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 42. Me frappe ici les traits de la dépossession et du « devenir-ouvrier » du Patriote-paysan.

¹²¹ Fernand Ouellet, « Les insurrections de 1837-38 », *op. cit.*, p. 220.

composé de denrées agricoles des États-Unis, de l'Angleterre, du Haut-Canada et des Antilles. Au niveau politique cependant, ces nouvelles élites s'inspirèrent largement des idéologies libérales et démocratiques. Cependant, il faut porter une attention particulière à la lecture de Fernand Ouellet :

Ce libéralisme et cet idéal démocratique demeurèrent au premier chef un instrument servant à justifier la conquête du pouvoir politique au seul profit des professions libérales. Ils furent dans la réalité un tremplin pour parvenir à des fins ultra-conservatrices. Le mépris affiché par ces élites pour les réalités économiques n'avait d'égal que leur survalorisation des solutions politiques¹²².

Il est bien vrai donc que la résistance – au changement – pourrait être un trait du tribun bourgeois et du paysan, mais elle s'inscrit dans une économie figurale différente. Il en résulte donc des zones d'incompatibilités, des contradictions d'intérêts insurmontables¹²³.

Quel est donc l'impact de cette distinction que nous avons établi entre les paysans et les chefs patriotes quant à leur rapport à la chose politique ? Nous remarquons que cette distinction se traduit par un ensemble de traits spécifiques, selon que l'on se rapporte au visage élitiste ou populaire du patriote. Dans cette étourdissante danse où l'on observe une reconfiguration toujours mouvante des traits du Patriote, c'est la fonction historique du patriote-tribun qui émerge au contact de cette distinction, sa fonction réactionnaire¹²⁴ : la « conservation » de l'ordre capitaliste dominant.

Par opposition aux intérêts du tribun, qui se traduisent par une lutte pour le leadership social, nous disons que le paysan s'intéresse à la chose politique dans la mesure où elle sert à freiner cette hémorragie de l'émigration massive, de la perte des

¹²² *Ibid.*, p. 222

¹²³ Les traits spécifiques à notre topique du tribun sont les suivants : urbanité, habileté à faire des discours, bourgeoisie (de profession libérale), républicain, conservateur, éducation, politique, résistance. Il faut bien revenir sur le fait que ces traits dessinent l'espace d'une collaboration avec le pouvoir économique dominant, dont nous avons vu qu'il implique la liquidation de la paysannerie ou, du moins, la transformation de l'agriculture en activité rentable. Faute d'espace, nous laissons ces traits du tribun en suspens. Bien entendu, ils devraient faire l'objet d'une étude plus approfondie (il faudrait définir ces traits).

¹²⁴ Nous reviendrons sur cette distinction entre le social et le politique à l'aide de la définition que Dorval Brunelle donne de la Révolution tranquille. Le social ouvre sur l'espace de la révolution et le politique sur l'espace de la récupération de la révolution. Nous remarquerons que cette distinction s'inscrit dans un montage articulé autour de la collision des mondes : l'expérience du peuple et son interprétation par les organes du pouvoir « officiel » (dont le clergé).

terres et de la prolétarianisation, phénomènes que nous rencontrons à travers les traits de la topique du paysan : l'exil, la résistance, la dépossession et le « devenir-ouvrier », etc.

La sublimation politique de la société par l'élite patriote est le signe manifeste de sa volonté de remplacer la bourgeoisie anglaise et de dominer la société canadienne-française. Ceci intéresse tout particulièrement ma figure dans la mesure où j'y reconnais la stratégie inconsciente de l'élite : faire écran, voiler, substituer. Il s'agit ici de supprimer une des dualités qui divisent et disloquent le Patriote : tribun ou paysan ? En se faisant, la bourgeoisie canadienne-française efface la réalité de l'asservissement du paysan et de l'ouvrier au capitalisme monopoliste triomphant. À ce sujet, écoutons Fernand Dumont :

(...) en se représentant le peuple sous une figure strictement politique, n'effectue-t-elle (la bourgeoisie canadienne-française) pas une projection de sa propre situation ? Certes, il arrive que l'on parle de 'masse laborieuse et industrielle' et même de 'population ouvrière' (...) mais on plaide surtout pour l'extension de l'éducation : n'est-ce pas naturel pour une élite dont l'instruction est le principal, parfois l'unique capital ?

De même, en contestant l'oligarchie du gouverneur, des 'étrangers' qui dominent l'économie, la nouvelle bourgeoisie francophone confesse ses ambitions en même temps qu'elle décrit une société canadienne idéale (...)

En somme, une société normale devrait maîtriser l'ensemble de ses ressources, disposer d'une grande bourgeoisie qui fasse bénéficier de sa fortune l'essor de la culture. Nostalgie d'une société qui serait autre que ce qu'elle est et d'une bourgeoisie qui serait elle aussi différente : de temps en temps se profile cette double utopie d'un accomplissement conjoint de la collectivité et de l'élite ¹²⁵.

On pourrait dire, à cet égard, qu'il s'agit de l'utopie de 1837-1838, dans la mesure où elle est un fait de discours, une expression de l'idéologie nationaliste bourgeoise (des chefs) patriote.

La description de notre figure doit tenir compte de cette dualité qu'exprime le double-visage du Patriote : tribun et paysan, élitiste et populaire. Chez Perrault, Hauris apparaît plutôt sous les traits du paysan – du populaire –, il n'en demeure pas moins un remarquable tribun. Il retient d'un Louis-Joseph Papineau, par exemple, l'image d'un orateur flamboyant, élevé dans *Gens d'Abitibi* sur la plate forme politique, la gestuelle

¹²⁵ Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, op. cit., pp. 147-148.

enflammée, « le geste imprécatore, l'humeur passionnée »¹²⁶. Il n'en demeure pas moins que le travail de conscientisation qui est « conduit » par Hauris s'exerce depuis la périphérie, il y a donc un déplacement de la région montréalaise vers la périphérie (l'Abitibi). L'activité de contestation n'a pas comme point d'origine la ville mais, plutôt, la campagne. Les traits qui composent Papineau participent, au dire de Vaillancourt, d'une « urbanité qu'il faut entendre ici comme façon de dire, de se comporter et d'habiter »¹²⁷. L'horizon appelé par la ruralité est, dans une large mesure, diamétralement opposé, puisque nos intervenants ont les deux pieds dans le sol argileux de l'Abitibi. Bien entendu, il y a ici un déplacement de certains traits du patriote urbain, déplacement qui appelle un horizon où la controverse est balayée¹²⁸.

Il est possible d'interpréter ce « déplacement » – de la ville vers la campagne – comme étant le signe du caractère irrésolu de l'état d'infériorité économique et politique du Canada français, bien qu'une bourgeoisie francophone ait investi l'appareil d'état à la Révolution tranquille. Nous en reconnaissons l'existence de fait, notamment, par la sujétion économique aux pouvoirs corporatifs « étrangers », dont les États-Unis¹²⁹, avant,

¹²⁶ Daniel Vaillancourt, « Les têtes à Papineau : une figure retorse du XIXe siècle », *op. cit.*, p. 462. Au sujet de cette image de l'orateur flamboyant et de sa gestuelle enflammée voir, par ex., dans *Gens d'Abitibi*, le segment suivant : 0 :13 :52 à 0 :16 :16. Le découpage qui ressort au montage est très révélateur quant à l'efficacité de la production de sens au cinéma. Il n'y a pas de synchronisation entre la voix et les images. Le montage impose une correspondance « artificielle » du geste et de la voix grâce au contrechamp qui masque le travail d'articulation des mots sur les lèvres : ex. : 0 :14 :14, où il y a même un raccord sur le doigt qui pointe, ainsi que 0 :14 :42 et 0 :14 :54. Puisque Perrault est le maître d'un cinéma de la parole, il n'est pas étonnant que ce trait du tribun soit « accolé » au paysan. C'est le populaire qui prend la parole. Hauris est tout à fait exceptionnel, un agriculteur qui fait de la politique, une de ces rares exceptions en période potentiellement révolutionnaire (Révolution tranquille) qui se traduit par l'irruption soudaine des couches populaires dans la politique. Hauris c'est le visage paysan du Patriote. Hauris est un terrien (le pays pour lui, c'est le paysan libre !), il n'appartient pas à la bourgeoisie.

¹²⁷ *Ibid.*

¹²⁸ Nous savons que plusieurs leaders urbains (dont Papineau), farouches tribuns, ont été accusés de désertier les lieux des affrontements, d'abandonner les troupes au combat. Figures controversées, ces derniers sont d'ailleurs porteurs d'intérêts qui s'inscrivent en porte-à-faux par rapport aux intérêts des patriotes-paysans. Le Patriote de Perrault se meut dans l'espace de la campagne, l'espace de la ville n'y est pas représenté. L'« horizon » de cette dernière donc – manière de faire, de dire, de se comporter, d'habiter, etc. – est, dans une large mesure, balayé. Il (l'« horizon » de la ville) y demeure toutefois – pensons à ses figures de la modernité québécoise : agronomes, politiciens de la Révolution tranquille, etc. Ces figures servent de contrepoint au monde rural (à l'« agrandissement » épique du monde rural). Le point de vue adopté par Perrault est celui de la résistance à la centralisation du pouvoir – résistance à une rationalisation débridée des ressources naturelles en Abitibi (et dans les régions du Québec) et à ses conséquences (pensons, par exemple, à la prolétarianisation des gens d'Abitibi) sur la communauté des hommes.

¹²⁹ Cf. Dorval Brunelle, *La désillusion tranquille*, *op. cit.* Une citation de Fernand Dumont résume bien ce propos : « Le gouvernement provincial est dépourvu de moyens. Pour promouvoir l'industrie, l'exploitation

pendant et après la Révolution tranquille. Disons pour l'instant que ce « déplacement », qui remplace (substitution) la ville par la campagne, suggère ni plus ni moins que le Patriote-paysan n'appartient pas à cet espace de collaboration avec le pouvoir économique dominant, bien que son autre visage, le tribun, y participe, ne serait-ce qu'en raison de sa volonté de réinvestir le centre décisionnel de la ville, cet espace de domination depuis le XIXe siècle. La figure du Patriote est donc beaucoup plus complexe qu'on ne l'imagine à première vue, puisqu'elle est prise entre les feux croisés de son expression populaire et élitiste, pris en charge par les cadres d'actions typiques que sont les espaces distinctifs de la campagne et de la ville¹³⁰.

Le nouveau statut du tribun

Au nombre des conséquences de l'aventure révolutionnaire des Patriotes de 1837-1838, il importe tout de même de saluer un des acquis les plus importants pour l'émancipation de la collectivité canadienne : l'obtention du gouvernement responsable en 1848. La bataille pour le gouvernement responsable, qui s'amorce bien avant l'Union, est conduite par le principe suivant : les ministres doivent rendre compte de leur administration aux députés et démissionner s'ils perdent l'appui de la Chambre. Le gouvernement responsable est donc une étape très importante, comme le souligne Fernand Dumont, en ce qui a trait à l'autonomie des colonies pour leurs affaires internes.

des ressources naturelles, où trouver les capitaux ? La suite de l'histoire répondra à ces questions. Les capitaux viendront des États-Unis, sollicités avec empressement par les gouvernements successifs. Au début, du XXe siècle, Errol Bouchette prédira que les ressources naturelles du Québec seront exploitées à grande échelle, mais sous domination étrangère. Avec la même clairvoyance, il plaidera pour que l'intervention des pouvoirs publics, au lieu de se limiter à ouvrir les portes au capitalisme américain, oriente le développement de concert avec les entrepreneurs du pays. Il ne sera pas entendu. Des ministres se contenteront de siéger aux conseils d'administration des entreprises américaines établies au Québec. Jusqu'à la Révolution tranquille, on reprendra périodiquement le bilan de la dépendance économique de la société canadienne-française ». Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, *op. cit.*, p. 259.

¹³⁰ Il est particulièrement éclairant ici de se référer à Fernand Dumont lorsqu'il examine la fonction des utopies et comment elles s'inscrivent dans l'imaginaire collectif des Canadiens-français au XIXe siècle : « Nous ne connaissons guère les réflexions ou les ruminations des jeunes ouvriers en quête de gagne-pain, partant pour les États-Unis ou une terre à défricher. D'ordinaire, ce sont les jeunes hommes instruits qui confessent leur angoisse et leurs réflexions ». Il donne comme représentatif de la mentalité de l'époque et de son caractère « défensif », les réflexions de Louis-Octave Létourneau, futur avocat, alors âgé de 22 ans : « (...) dans une conférence, il veut étudier l'état de la société canadienne. Il se réjouit du maintien des solidarités, particulièrement dans les campagnes ; il croit constater cependant que, par l'immigration britannique et sa mainmise sur le commerce, le milieu anglophone introduit dans les villes des mœurs

Cependant, il faut tenir compte de la nouvelle configuration que cela induira au niveau des relations sociales afin de bien saisir comment s'exprime dorénavant le pouvoir. Au niveau des affaires internes, de nouvelles alliances se dessinent :

Il y a une collaboration de l'État avec les hommes d'argent, les contrats de toutes sortes, les emplois publics : le patronage pour tout dire. La question est à deux dimensions : l'établissement de liens étroits avec les pouvoirs économiques implique un nouveau statut du politicien ; les partis et le patronage s'immiscent dans tous les réseaux de la vie collective.

Les changements dans les rapports entre la politique et les affaires s'harmonisent avec les nouvelles orientations de l'économie. Le capitalisme commercial se combine avec le capitalisme industriel, le boom des chemins de fer avec la création d'industrie. Le besoin de capitaux exige le concours de l'État. Pour les chemins de fer, le Grand Tronc en particulier, il faut des subventions, des dons de terrain, des garanties d'emprunts, des législations favorables. Les politiciens en retirent toutes espèces d'avantages : dons personnels, etc.¹³¹

C'est dans cet espace – de collaboration – que s'inscrit l'élite des rébellions après l'Union (1840) et la Confédération (1867). Cela exprime avec quintessence le rapport qui se dessine entre la bourgeoisie et les nouvelles orientations de l'économie¹³². Les espaces sociaux de l'élite et des classes populaires ne sont pas articulés suivant une sorte d'heureux synchronisme.

différentes. En conséquences, la collectivité francophone hésite, selon lui, entre deux avenues contraires : s'engager dans la voie du progrès ou conserver son caractère national ». *Ibid.*, p. 242.

¹³¹ *Ibid.*, p. 213. Il est important de noter qu'une certaine forme de patronage existait avant l'Union, mais que le phénomène s'est alors amplifié dans le Bas-Canada francophone. Le Parti patriote pourfendait déjà dans les années 1830 les privilèges de l'oligarchie anglaise de Montréal et de la « clique du Château » de Québec, qui entourait le gouverneur. En 1834, les 92 Résolutions sont adoptées par l'Assemblée du Bas-Canada, dont la majorité des membres sont du Parti patriote. Les deux principales revendications sont le contrôle des revenus et l'élection du Conseil législatif. Ce Conseil est évidemment le refuge des marchands, des fonctionnaires britanniques et des francophones vendus à leur cause.

¹³² Pensons ici à George-Étienne Cartier, patriote bourgeois qui a pris les armes à St-Denis. Recherché par les « habits rouges », il s'exile lui aussi aux États-Unis, avant de revenir en force au Canada (il est un des artisans du Canada-Uni) : « Quelques politiciens francophones se hausseront plus haut dans l'échelle du pouvoir politique et de la collaboration avec les puissances économiques. Un des Pères de la Confédération et le plus éminent des hommes politiques du Québec, George-Étienne Cartier est l'exemple le plus frappant du nouveau statut du politicien parvenu au faite du pouvoir. De 1857 à 1867, il est président du Comité du chemin de fer à la Chambre. Il est membre de trois comités à l'Assemblée législative : ceux des chemins de fer, des canaux et télégraphes ainsi que des usines et corporations industrielles. Il est membre de la Commission du port de Montréal. En 1871, il est un des principaux artisans de la création du Canadien Pacifique. Son rôle d'intermédiaire est bien ancré. Car, par ailleurs, il est membre de conseils d'administration de banques, de mines, de compagnies d'assurances, d'entreprises de transport. Il est actif dans l'immobilier. Il se fait le promoteur de plusieurs lignes ferroviaires. Il est avocat du Grand Tronc durant vingt ans, ce qui l'amène à faire des démarches pour l'obtention de faveurs politiques, à défendre la compagnie dans plusieurs procès ». Cf. Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, op. cit., p. 216.

La notion de figure et les principes méthodologiques

Maintenant que j'ai dessiné le contour des principaux aspects de la figure du Patriote, il convient de présenter le concept de « figure » qui guide le présent mémoire. J'ai choisi d'adopter le parti pris de la spectature, tel que définie par Martin Lefebvre dans son ouvrage intitulé *Psycho, de la figure au musée imaginaire : théorie et pratique de l'acte de spectature*. Les principaux processus qui définissent l'acte de spectature sont au nombre de cinq : le processus perceptif, cognitif, argumentatif, affectif et symbolique¹³³.

¹³³ Citons ces passages de l'ouvrage de Martin Lefebvre, afin de définir les processus qui règlent l'acte de spectature : « Le processus perceptif... permet au spectateur de reconnaître des motifs visuels (configuration de lignes et de couleurs, etc.), et sonores, ainsi que d'éprouver l'illusion du mouvement et de la profondeur ».

« Alors que le processus perceptif assure les mécanismes de perception audio-visuel et met au jour un continuum de stimuli, un processus différent, le processus cognitif, assigne une signification 'en contexte' et une valeur d'information aux images et aux sons perçus. Pour 'comprendre' un film le spectateur doit en effet assimiler, classer, hiérarchiser, segmenter le flux audio-visuel de façon à en extraire des unités d'information jugées pertinentes. Ces unités d'information peuvent apparaître à travers un plan, un bruit, ou une série de bruits. Il faut souligner toutefois que le segment cognitif n'est pas une unité de filmage ou de montage – comme le sont le plan ou la séquence – mais une unité de compréhension susceptible de faire avancer un argument (narratif, scientifique, esthétique, etc.) ...le processus cognitif permet au spectateur de regrouper ce que le montage ou le cadrage ont disjoint et d'assurer la synthèse cohérente des unités d'information. » Il importe d'ajouter que « le spectateur en tant que sujet agissant dans le monde – possède des connaissances qui sont mises à contribution lors du traitement cognitif de la trame filmique. À cet égard, le terme 'cognitif' recouvre ici une acceptation similaire à celle qu'il trouve du côté des sciences cognitives et de l'intelligence artificielle, où l'on conçoit la cognition...comme fondée sur des savoirs préalables. Le processus cognitif, enfin, voit à l'élaboration d'une endo-forme, qui correspond aux segments qui participent, à l'étage du processus argumentatif, à la construction éventuelle d'une forme ».

C'est lors du processus argumentatif « que le spectateur organise les résultats du processus cognitif, l'endo-forme, dans une forme, un argument. Ce dernier correspond à un principe de cohérence supra-segmental qui prend en compte le défilement de l'information filmique et donne aux divers segments cognitifs une fonction par rapport à un tout dont la nature peut être esthétique, scientifique, narrative, etc. Dans le cas de la forme narrative, les informations que le spectateur synthétise lors du processus cognitif, jointes au savoir qu'il possède déjà sur ce genre de forme, l'encouragent à émettre des hypothèses quant au sujet et au déroulement éventuel de ce qu'il regarde. Ces hypothèses sont ensuite confirmées ou infirmées au fur et à mesure que défilent, dans l'ordre, les segments du film...Je dirai pour ma part que cette étape assure l'aboutissement de la compréhension filmique : comprendre un film, en ce sens, c'est pouvoir se le représenter dans une forme.

Le processus affectif ... concerne l'évaluation affective de ce qui a été perçu et/ou organisé par le spectateur à titre d'endo-forme ou de forme. Tout acte de spectature nous engage émotivement selon notre propre histoire et notre profil psychologique. Le processus affectif, en ce sens, implique une participation potentiellement plus individualisée encore que les processus précédents... En fait l'efficacité d'un film joue souvent sur la façon dont le processus affectif s'active dans la construction du texte filmique ».

Finalement, le processus symbolique : « C'est ici que les résultats partiels ou globaux de la spectature prennent un sens plus vaste et qu'ils s'intègrent aux différents savoirs théoriques ou pratiques, aux idéologies, aux imaginaires des spectateurs. Dit autrement, c'est ici que la spectature construit le texte filmique en l'intégrant aux autres systèmes de signes qu'utilise déjà le spectateur et qui forment l'ensemble de ses présupposés de spectature. Ces derniers se voient alors reconduits ou compromis, renforcés ou ébranlés par le texte filmique... Le processus symbolique rend compte du fait que l'acte de spectature n'est

Les processus sont, pourrait-on dire, les cinq dynamiques de l'acte de spectature, toujours présentes, bien qu'à des degrés divers, dès qu'un individu s'engage dans cette activité. Cela dit, aucun processus ne précède l'autre, le spectateur privilégiant l'un ou l'autre d'entre eux selon la façon dont interagissent ses besoins, ses intérêts, et la facture du film ¹³⁴.

C'est dire la richesse de l'acte de spectature qui ouvre à une multiplicité de « biais » (l'expérience « étagée » de l'interprétation) selon l'acte mise à contribution. Bien entendu, chaque processus détermine le contenu, l'objet textuel-filmique; « pour chaque variation au sein de l'acte de spectature, un nouveau contenu, un nouvel objet textuel-filmique risque de se construire » ¹³⁵.

Il s'agit alors bel et bien d'une expérience personnelle, intime, « subjective », dont l'existence demeure tout de même sujette à partage avec les gens de ma communauté, puisque je suis largement tributaire du bagage culturel, des habitudes, des mœurs et des conventions (des « construits sociaux ») qui régissent mon rapport au monde. Prise dans la dynamique des signes et de la sémiotique, mon imagination s'active ¹³⁶, elle transforme et reconfigure les « lieux » de ma mémoire. Le phénomène interprétatif qui est alors mis en branle est possible grâce à la triade peircienne : représentamen, objet et interprétant. Nous sommes ici au cœur d'une dynamique de l'interprétation :

L'interprétation constitue (...) un aspect essentiel de la sémiotique. D'une part, l'interprétant est ce qui permet littéralement d'interpréter le représentamen, c'est-à-dire d'y voir le tenant lieu de l'objet. D'autre part, l'interprétant est lui-même une interprétation de la relation

pas un acte isolé et clos et qu'à travers lui un film ou un fragment filmique est susceptible de trouver un sens plus vaste en s'intégrant à la vie symbolique ou imaginaire du spectateur et d'une culture ... Or, c'est ici également qu'émerge la figure. Cette dernière résulte plus spécifiquement d'une interaction entre le film, la mémoire et l'imagination du spectateur. Elle constitue une dimension de l'appropriation du film par le spectateur ». Martin Lefebvre, *Psycho, de la figure au musée imaginaire : théorie et pratique de l'acte de spectature*, op. cit., pp. 30-35.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 30.

¹³⁵ *Ibid.*

¹³⁶ Il importe d'insister sur le sens que prend la mémoire et l'imagination dans notre « ouvrage-guide », une conception qui remonte aux penseurs de l'Antiquité et du Moyen-Âge et qui tend à disparaître « des conceptions plus modernes de la mémoire, dont le modèle paradigmatique est sans aucun doute l'intelligence artificielle et sa mémoire dépourvue d'imagination ». Voici donc le parti pris de Martin Lefebvre à ce sujet : « Chez l'être humain, au contraire, l'imagination et la mémoire agissent de façon complémentaire au sein du processus symbolique . Ainsi, alors que l'imagination voit à la formation d'images intérieures, la mémoire de son côté, voit à réguler ces images en leur offrant un lieu, un topos, d'où elles émergent et où elle sont entreposées. En ce sens, (...) les topoi de la mémoire servent de cadre à l'exploration de l'imagination. La mémoire n'a donc rien d'un simple reposoir qui se contenterait d'emmagasiner passivement les images de l'imagination. Au contraire, je suis porté à croire que l'imagination existe toujours en vertu des images précédentes qui meublent la mémoire et qui lui servent de présupposés avant qu'elles soient transformées – reconfigurées – en quelque chose de nouveau ». *Ibid.*, p. 216.

qui unit le représentamen à son objet, c'est-à-dire qu'il est également la traduction du signe initial dans un autre système de signes. La sémiologie indéfinie (...) ¹³⁷.

Toutefois, afin de bien saisir le concept de figure qui nous intéresse, il importe d'indiquer, dans l'esprit de Martin Lefebvre, que je prends mes distances d'emblée de l'entreprise et ou du projet de la sémiologie structuraliste. Comme il est clairement fait mention dans *Psycho, de la figure au musée imaginaire, pratique et théorie de l'acte de spectature* :

La perspective adoptée (...) est plutôt celle de la sémiotisation de l'objet filmique à travers l'acte de spectature. Ainsi, tandis que la sémiologie structuraliste (...) examine la littérature sous l'angle de la communication par signes, le parti pris de la spectature examine plutôt comment le spectateur met en signe le film-objet-du-monde pour le comprendre et y voir du sens ¹³⁸.

Maintenant, il importe de reprendre l'itinéraire personnel amorcé lors de l'introduction. Cet itinéraire concerne à la fois ma rencontre avec l'œuvre de Perrault et la certitude d'en avoir été « touché » à travers l'expérience figurale.

Or, c'est un lieu difficile à circonscrire dont il s'agit ici, un lieu constamment en proie à une plus grande « complexification ». C'est à travers l'acte de spectature qu'émerge la figure, alors que les différents processus s'activent suivant une sorte de « prédisposition » de l'esprit à un moment donné, dans des conditions spécifiques. C'est alors que le travail de l'imagination s'active et prolonge le texte filmique, créant ainsi une conjonction entre le film d'une part et l'ensemble des savoirs, des imaginaires et des conceptions du monde d'autre part, « entreposés » au préalable dans notre mémoire. Ainsi, le spectateur « a la curieuse et paradoxale impression de reconnaître – ne serait-ce que partiellement – quelque chose qu'il n'a jamais vu auparavant » ¹³⁹. Cette impression de « déjà vu » s'explique par le fait que le spectateur est en quelque sorte porteur d'un ensemble de possibilités latentes, présentes chez lui à l'état de « purs possibles ». Les composantes éparses de son expérience du monde sont juxtées en quelque sorte au film

¹³⁷ *Ibid.*, p. 52.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 59.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 118.

projeté, et trouvent à se réorganiser grâce au travail de son imagination (= prolongement imaginaire du texte filmique).

Il est bien entendu que l'expérience de l'individu au monde ne se vit pas « en vase clos »¹⁴⁰, il n'empêche que l'acte de spectature et le surgissement de la figure qu'elle autorise s'exerce à « l'intérieur de la perspective sémiotique »¹⁴¹. C'est dire qu'on ne saurait saisir l'« objet » dans sa totalité. Ce dernier s'offre au spectateur, en tant qu'individu, seulement sous quelques aspects ou perspectives¹⁴². Il y a donc un ensemble d'éléments qui servent de « révélateurs » pour l'émergence ou le retentissement de la figure, dont les deux « pôles » sont le sujet-spectateur et le film-objet-du-monde, selon une expression empruntée à Gilles Thérien¹⁴³. C'est pourquoi il faut rendre compte du « pôle médian » – de l'interface – (l'acte de spectature) avant d'en arriver à l'expérience figurale.

Il importe, sur le plan théorique, de retenir deux aspects fondamentaux en regard de la compréhension de l'expérience figurale. Premièrement, et c'est ici que l'aspect de révélation (dans le sens de prolongement du texte par l'imagination, de « retentissement ») de l'expérience figurale m'apparaît pertinente, la figure est « une représentation (imaginaire) du contenu d'un film »¹⁴⁴, le travail donc de l'esprit, « une sorte d'amplification imaginaire »¹⁴⁵. Secundo, l'expérience figurale n'est pas la découverte d'une quelconque vérité de la part du spectateur, « quelle soit 'dans' ou 'derrière' le texte, immanente ou transcendante, laquelle serait transmise indirectement »¹⁴⁶. C'est pourquoi, plutôt qu'une utilisation symbolique du texte, il faut y voir une utilisation pure et simple du texte et comprendre ce dernier comme « un stimulus de l'imagination »¹⁴⁷. Il est, par conséquent, des films « qui nous touchent – et

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 118.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 26.

¹⁴² Cette distinction se retrouve dans la sémiotique peircienne dans l'opposition entre « objet dynamique » et « objet immédiat ».

¹⁴³ Cf. Gilles Thérien, « Pour une sémiotique de la lecture », *Protée*, vol.18, no.2, 1990.

¹⁴⁴ Martin Lefebvre, *Psycho : De la figure au musée imaginaire. Théorie et pratique de l'acte de spectature*, *op. cit.*, p. 60.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 121.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 61.

¹⁴⁷ *Ibid.*

nous font rêver »¹⁴⁸ alors que d'autres nous laissent plus ou moins indifférents. « La figure est à la fois la mémoire (la *mémoria*) et la poursuite de ce rêve, alors que le film trouve son sens en nous »¹⁴⁹. La figure se fonde donc, d'une part, sur un contenu formel et nécessite, d'autre part, l'activation (ou le travail) d'une subjectivité et, donc, la collaboration sous-jacente d'une expérience du monde.

Avant de vérifier l'émergence de la figure du patriote dans le cycle abitibien, je propose cette dernière réflexion de Martin Lefebvre qui ramasse et synthétise bien les grandes lignes de l'expérience figurale dans l'optique d'une sémiotique peircienne :

(...)la figure (...) doit être « soutenue » par des éléments du film, que j'appellerai ici des traits. Ces traits (segmentaux ou formels) servent de representamen pour la sémosis figurale. Ils sont interprétés par une suite ouverte et indéfinie d'interprétants qui définissent extensionnellement la figure et qui sont fournis par une imagination dont l'empan est déterminé par la mémoire. Ces interprétants se présentent sous forme de lieux mémoriaux ou topiques, lesquels sont évoqués par l'imagination pour interpréter les différents traits qui représentent la version imaginaire du texte filmique (= objet dynamique)¹⁵⁰.

¹⁴⁸ *Ibid.*

¹⁴⁹ *Ibid.*

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 62.

Chapitre II : Le Cycle abitibien

Le retour à la terre

Avant d'aller plus loin, il importe d'indiquer en quoi *Le Retour à la terre* est central au cycle abitibien et, par conséquent, comment il a aiguillé mon expérience figurale. C'est que ce film, bien qu'il soit le deuxième du cycle, est le plus révélateur des différents rapports à l'histoire qui ont traversé la société québécoise, puisqu'il est articulé aux deux films de l'abbé Maurice Proulx. Aussi, puisque tout le cycle est articulé autour de la promesse du royaume (et de son échec, la dépossession du territoire), *Le retour à la terre* s'impose comme le véritable fondement argumentatif de la série des quatre films, dans la mesure où, encore une fois, il met en scène les principaux promoteurs de la colonisation (dont le clergé), en nous jetant en plein cœur des années 1930. Il nous sert donc de révélateur en ce qui concerne les rapports à l'histoire, grâce la confrontation de deux régimes filmiques, dont un, celui de Perrault, nous révèle le visage potentiellement révolutionnaire du patriote : le paysan. Le retentissement de ce visage du Patriote, cette dimension incontournable de la figure, participe à une saisie plus « générale » de notre histoire, puisque le paysan se définit en porte-à-faux par rapport aux intérêts du tribun (au visage réactionnaire du Patriote¹⁵¹), et qu'il ajoute ainsi une certaine « profondeur » à

¹⁵¹ Dans le chapitre précédent, je me suis efforcé de dessiner (en dégageant deux ensembles de traits) les deux visages – tribun et paysan – du Patriote. J'en suis venu à la conclusion qu'ils (les deux visages) partageaient certains traits (i.e. résistance, insubordination, anticléricalisme, etc.). Je serais tenté de relier ce recoupement, entre autre, au fait qu'en période révolutionnaire il y a eu une conjonction entre la bourgeoisie (le tribun, l'élite) et la masse canadienne (à majorité paysanne), un branchement marqué par la diffusion de l'idéologie nationaliste. Toutefois, cette conjonction ne doit pas masquer le fait des différents rapports qu'entretient le Patriote avec la politique, selon que l'on se rapporte à son visage populaire – paysan – ou élitiste – tribun –, car c'est précisément ici qu'apparaît la fonction révolutionnaire du premier et la fonction réactionnaire du second. La résistance au changement dans les deux cas n'est pas transportée par un même désir, par les mêmes intérêts et par les mêmes motivations. Chez le paysan, il y a un intérêt pour la chose politique dans la mesure où elle sert à redresser des torts engendrés par la modernisation de l'économie capitaliste (la perte des terres : l'aliénation du territoire au profit des monopoles, la division du corps social, émigration massive, etc.). Ce que l'on remarque alors, c'est un refus d'endosser un nouvel ordre économique mondial (c'est ici que retentit le visage révolutionnaire du paysan), dont l'origine est la révolution industrielle d'Angleterre (dont un ingrédient est la main-d'œuvre salariée ; la prolétarianisation des masses).

À ce moment de notre histoire, il se dessine un nouveau rapport entre la bourgeoisie et les nouvelles orientations de l'économie; le politicien établi des liens étroits avec les pouvoirs économiques (ce qu'illustre le patronage). La lutte pour le leadership social demeure la principale motivation du politicien, à quoi il faudra désormais ajouter la collaboration avec le milieu financier (cette collaboration est illustrée à merveille par George-Étienne Cartier à la p. 52 du premier chapitre). C'est cet espace que me révèle un

l'espace social. Cet espace « complexifié » pave la voie à un véritable voyage dans la mémoire collective du Canada moderne.

Fonctionnement et présentation du film

Le Retour à la terre est caractérisé par un montage parallèle étoffé, articulé autour de deux films de l'abbé Maurice Proulx : *En Pays neuf* (1934-35-37) et *Roquemaure* (1939-40). Nous avons, d'une part, les images de l'abbé Proulx présentant l'aventure de la colonisation sous son meilleur jour et, d'une autre part, les images de Perrault, filmés en 1973, alors que les paroisses fermaient. Les images de Perrault sont chevillées à la parole des colons, qui expriment la colère et le sentiment de trahison qui ressort à 40 années de colonisation et d'agriculture en vain.

Après une ouverture sur la terre de la famille Lalancette au travail, un double regard sur les Amérindiens de l'Abitibi et de la Baie James lance le film ; celui de Hauris qui reconnaît aux Amérindiens le droit ancestral au territoire et celui, bucolique, de l'abbé Proulx qui parle de l'Abitibi, vaste espace sauvage que les autochtones fréquentaient avant l'arrivée des blancs. Le montage entraîne dans sa dynamique d'opposition deux conceptions de l'histoire et deux représentations de (deux rapports à) l'« Indien », qui trahissent l'idéologie coloniale de la première moitié du XXe siècle. Les séquences de l'abbé Proulx, tiré de *En Pays neuf*, montrent des « Indiens » sédentarisés, qui sortent de l'église et qui, complaisant, profitent des technologies modernes de l'homme blanc (bateau à moteur, machine à coudre, etc.). Dans ce film, la dimension « rédemptrice » du contact colonial est exprimée avec quintessence ; notre mode de vie est imposé pour le bienfait de ses populations. Une voix « off » complète le discours en soulignant les effets bénéfiques de la modernisation du « sauvage ».

Ce que le montage parallèle de Perrault suggère d'entrée de jeu, c'est la notion de dépossession du territoire, la transformation inexorable du rapport au territoire et à la nature. Le rapprochement que le montage induit entre l'histoire des amérindiens et celle

examen plus attentif de l'homme politique (une connexion entre le tribun, le citoyen, l'urbain et les intérêts marchands), c'est ici qu'est trahie la fonction réactionnaire du tribun – l'espace d'une collaboration avec un pouvoir économique dont l'émergence est liée à la dépossession des masses.

des colons et des agriculteurs abitibiens, m'apparaît pertinent dans l'exacte mesure où le trait de la dépossession – du territoire – ressort aux deux « expériences » de la modernisation¹⁵².

Le reste du film oriente la réflexion sur l'aventure de la colonisation abitibienne des années 1930. Les images de Perrault et le branchement « allocutoire » qu'elles autorisent, sont judicieusement arrimés aux images et aux réflexions de l'abbé Maurice Proulx. Je propose, dans les pages suivantes, d'entrer dans le détail de la dynamique du montage qui caractérise *Le retour à la terre*. Pour l'instant, je suggère une présentation de l'abbé Maurice Proulx, dont les films représentent une sorte de préhistoire du cinéma québécois. Cela aidera à la compréhension de l'univers filmique de l'abbé Proulx. Ceci nous permettra également de mieux saisir la pertinence du *Retour à la terre* dans le contexte de la Révolution tranquille.

L'abbé Maurice Proulx a d'abord été professeur d'agronomie à la faculté d'agriculture de St-Anne-de-la-Pocatière. Ceci donne une impulsion décisive à sa carrière cinématographique, dès lors placé sous le signe de l'agriculture et de son pré-requis : la colonisation. Ses films sont conçus comme des instruments d'éducation agricole pour ses étudiants et les agriculteurs du Québec. À cet égard, voici quelques-uns de ses films les plus révélateurs de l'idéologie du Québec communautaire et agricole : *En pays neuf*, *En pays pittoresque*, *St-Anne-de-Roquemaure*, *Défrichement motorisé*, *Le Percheron*, *Le Lin du Canada*, *Les ennemis de la pomme de terre*, *Le tabac jaune*, *Vers la compétence*, *Jeunesse rurale*.

Sur une œuvre cinématographique de trente-sept films, ses plus réussis (dix-neuf) sont d'intérêt agricole :

(...) ses films ont souvent été « commandés » par le ministère de l'Agriculture et de la Colonisation. Le Premier ministre Adélard Godbout, qui met sur pied le Service de cinéphotographie en 1940, est lui-même l'ancien professeur d'agronomie de l'abbé Proulx à la faculté de St-Anne-de-la-Pocatière, son ami intime et de plus gagné à la cause de l'éducation agricole par le cinéma¹⁵³.

¹⁵² Nous avons remarqué précédemment que la dépossession de ces deux groupes distincts est liée de fait à l'accumulation primitive du capital.

¹⁵³ Pierre Demers, « La leçon du cinéma 'nature' » *Cinéma Québec*, vol.4, no.6, pp. 18-19.

L'abbé Maurice Proulx conservera avec le gouvernement suivant, celui de Maurice Duplessis, des liens privilégiés. Il n'a aucune difficulté à le convaincre de la nécessité et de la pertinence de son entreprise qui exalte les valeurs de la campagne. « Ses films reflètent l'esprit triomphaliste de l'Église catholique de l'époque et la mystique duplessiste de la grandeur paysanne. »¹⁵⁴

Il qualifie lui-même son œuvre de « cinéma nature », un genre caractérisé par le tournage à l'extérieur des studios. Il est de nos premiers cinéastes à parcourir les régions du Québec :

Il compte parmi les premiers cinéastes explorateurs du cinéma québécois. Le premier sans doute, avec Mgr Albert Tessier, il a parcouru le Québec dans tous les sens, dans toutes les directions pour montrer ce que des cinéastes comme Perrault, Brault, Carrière, Dansereau, Bulbulian, Lamothe, Gauthier, montrent encore aujourd'hui : l'album de famille¹⁵⁵.

En effet, les films de l'abbé Proulx, particulièrement *En pays neuf*, évoquent des photos de famille. Il filme des colons, des agronomes, des prêtres, des familles et des enfants, pour faire plaisir et conserver des beaux souvenirs. Cependant, le rapprochement avec Perrault est discutable, et mérite d'être approfondi. Je montrerai combien « l'album de famille » de l'abbé Proulx – et des Québécois –, enchâssé dans le régime filmique de Perrault, fait l'objet d'une remise en question et « renverse » l'esthétique du pittoresque qui caractérise les films de l'abbé Proulx. Chez Perrault, la libération de la parole est inscrite dans un régime de représentation qui dialectise l'histoire, une expression à la limite du révolutionnaire – le patrimoine a une conscience. L'homme s'y découvre dans un rapport de classe.

S'il est vrai que le cinéma de l'abbé Proulx, un peu naïf, « est d'abord un cinéma de reconnaissance, un cinéma familial – examinant l'espace privé – où tout le monde se retrouve facilement, simplement, comme dans un « album de famille »¹⁵⁶, le cinéma de Perrault, surtout avec le cycle abitibien, en est un de reconnaissance sociale et nationale, qui ouvre sur l'espace public et dessine l'espace d'un branchement avec la politique.

¹⁵⁴ Yves Lever, *Histoire générale du cinéma au Québec*, Montréal, Boréal express, 1988, p. 60.

¹⁵⁵ Pierre Demers, « La leçon du cinéma 'nature' », *op. cit.*, pp. 18-19.

¹⁵⁶ *Ibid.*

*En pays neuf*¹⁵⁷ est un de ses films les plus réussis, de facture documentaire très classique. Dans un style de montage chronologique, c'est un film éminemment didactique, avec une voix « off » qui prend l'image en charge. Cartes géographiques, titres et dates, sont autant de repères qui ponctuent le film afin d'assurer une meilleure compréhension du film et de la région abitibienne, presque inconnue dans les années 1930. On y affirme et survalorise les valeurs de la campagne, aussi bien dans la manière de filmer (plans d'ensembles, larges panoramiques sur des horizons dégagés, contre-plongée de l'église et de son clocher) que dans la composition des personnages¹⁵⁸.

Voici, pour terminer cette brève description, ce que raconte l'abbé Maurice Proulx à propos de *En Pays neuf* :

L'automne 1934, j'ai fait un voyage en Abitibi à la demande de l'abbé F.X. Jean alors secrétaire de la Société de colonisation et mon directeur à la faculté d'agriculture de Laval à St-Anne-de-la-Pocatière (...). Nous avons été témoin de l'entrée d'un groupe de colons à Roquemaure fondé un an auparavant. Nous sommes arrivés là en novembre. J'ai commencé à faire le film avec la ciné K à 16 images/secondes. L'abbé Jean voulait faire connaître les problèmes de colonisation par tout le Québec. Mgr Bourget, alors président de la Société, voulait utiliser ces films pour convaincre les familles dans la misère pendant la crise d'aller s'établir sur une terre¹⁵⁹.

L'abbé Proulx est le premier cinéaste québécois à avoir réalisé des films de propagande politique, le premier cinéaste « gouvernemental », bien avant les cinéastes de l'ONF. Entre ses films et ceux de la vague 1960-70, il y a cependant deux mondes, toute une transformation de la société, sous l'impulsion d'une modernisation spectaculaire de l'État québécois.

¹⁵⁷ L'abbé Proulx est un des premiers en 1934 à utiliser une caméra plus légère, plus « voyageuse ». En 1937, il réalise le défi important de sonoriser son documentaire *En Pays neuf. Roquemaure*, pour sa part, est en 16 mm couleur, là aussi il fait figure de pionnier.

¹⁵⁸ Yves Lever en traduit bien l'esthétique : « (...) il porte une assez grande attention à une utilisation du langage cinématographique qui favorise la clarté de l'exposé : l'enchaînement classique du plan d'ensemble au plan moyen puis au gros plan s'y retrouve systématiquement, de même que les fondus marquant les changements de séquences. Il affectionne les plans séquences et les panoramiques qui rassemblent toutes les personnes liées à un événement. On y sent souvent (parfois trop) le travail de composition; contrairement à Tessier, Proulx semble connaître toujours d'avance ses « scénarios » et les choix qu'ils impliquent; il n'y existe pas la même fraîcheur et spontanéité. Comme si, le commentaire étant déjà écrit, le choix des images pour l'illustrer avait aussi été préalablement décidé ». Yves Lever, *Histoire générale du cinéma québécois*, op. cit., p. 58.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 22.

Enjeux généraux du montage

Ce qui heurte de plein fouet, je crois, au contact des films de Pierre Perrault, c'est l'intensité des sujets, des personnages que le cinéaste s'intercède. Les personnages des films de Perrault sont, en effet, plus grands que nature. Cela tient essentiellement au caractère épique de son œuvre. Dans le cycle abitibien, tourné en 1973, il m'apparaît important d'examiner la fonction historique de la figure du patriote, dans le contexte de la Révolution tranquille, afin de bien saisir l'importance de son actualisation dans l'œuvre de Pierre Perrault. Le « gonflement » épique qui caractérise le cycle, que j'examine à la lumière de mon expérience figurale, est central à un mode d'appropriation de l'histoire que Nietzsche appelait dans ces *Intempestives* l'histoire « monumentale ». Michèle Garneau en résume bien l'essentiel :

(...) l'histoire appartient à l'homme sous trois rapports : elle lui appartient parce qu'il est actif et qu'il aspire (valeur épique) ; parce qu'il est passif et qu'il vénère (valeur conservatrice) ; parce qu'il souffre et qu'il a besoin d'une délivrance (valeur émancipatrice). À cette trinité de rapports correspondent trois espèces d'histoires : une histoire « monumentale », une histoire « conservatrice », et une histoire « critique »¹⁶⁰.

Ces différents rapports que peut entretenir le peuple avec son histoire, dans la perspective nietzschéenne, gagnent à être intégrés à notre interprétation d'un cycle dont l'argument filmique repose sur la colonisation abitibienne des années 1930, époque communément qualifiée de « grande noirceur ».

La référence à cette époque dans *Le Retour à la terre* est particulièrement révélatrice de cette rigidité et de cette lourdeur qui caractérisent le rapport conservateur à l'histoire. De prime abord, disons que ce n'est pas uniquement deux conceptions et deux interprétations de l'histoire qui s'affrontent, mais aussi deux conceptions du cinéma, deux esthétiques. « Il s'agit aussi de confronter deux réalités : une réalité idéologique, à savoir le discours de propagande de l'abbé Proulx, et la réalité vécue par ceux qui y étaient (la mémoire des fils). La confrontation est magnifiquement mise en scène. Le colon du

¹⁶⁰ Michèle Garneau, *Pour une esthétique du cinéma québécois*, op. cit., p.42.

présent est appelé à rétablir le focus (sic) sur une réalité historique tombée dans l'oubli (...) »¹⁶¹.

Il faut également noter que « les films de l'abbé Proulx (...) sont des portraits de groupe – colons souriants, prêts et parés pour la prise de vue historique sur le parvis de l'église – agrémentés d'un commentaire déclamatoire, exalté, et surtout, omniprésent (...) »¹⁶². C'est le contraste entre les deux esthétiques qui s'avère ici des plus efficace. Le commentaire en voix « off », omniscient, ne résiste pas à la parole libérée du colon abitibien qui fait littéralement exploser en éclats la version proulxienne de l'Abitibi. Les films de l'abbé Proulx, bien qu'ils « monumentalisent » l'histoire abitibienne, dessinent néanmoins le portrait d'une masse soumise, heureuse et encline à vénérer l'ordre établi. En ce sens, le peuple y est présenté comme ayant un rapport conservateur à l'histoire. Si un tel rapport du peuple avec son histoire trouve ici tellement d'éclat, c'est bien davantage en vertu d'une vision du monde, d'une « épaisseur » idéologique qui ressort au clérical-nationalisme, plutôt qu'en vertu de la conception populaire du vécu. Ce qui est occulté ici reviendra en force dans le cycle abitibien, véritable retour du refoulé qui s'est libéré du joug clérical à la faveur de la Révolution tranquille.

L'histoire critique, en investissant le passé d'un coefficient de négativité, liquide par le fait même ses représentants (ses figures; dont le curé, le paysan et l'agriculteur, etc.). C'est ce dernier cependant, l'agriculteur (le paysan), « monumentalisé » par le filmique de Perrault¹⁶³, qui nous parvient grâce à la désacralisation de l'espace filmique de l'abbé Proulx ; c'est là une esthétique dont je propose un examen plus minutieux, à la lumière de mon expérience figurale. Il faut voir que Perrault libère une parole populaire occultée par l'histoire « officielle » de l'abbé Proulx. Dès lors, c'est l'homme qui se

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 45.

¹⁶² *Ibid.*

¹⁶³ Perrault monumentalise aussi le paysan, mais débarrassé de la mystique chrétienne et duplessiste. La parole populaire demande des comptes à l'histoire (aux gouvernement et au clergé), ce qui est évidemment très critique. Cependant, le projet de Perrault n'est pas articulé autour d'un rejet du passé, mais plutôt d'un retour sur le passé pour comprendre le présent et penser l'avenir. Le passé est une source d'inspiration pour Perrault. À cet égard, citons F. Nietzsche à propos de l'histoire monumentale : « Quand les grands moments dans la lutte des individus forment une chaîne, que les sommets de l'humanité s'unissent dans les hauteurs à travers des milliers d'années, que pour moi ce qu'il y a de plus élevé dans un de ces moments passés depuis longtemps soit encore vivant, clair et grand – C'est là l'idée fondamentale cachée dans la foi en l'humanité,

retrouve au centre de l'écran, c'est sa parole qui tient lieu de la mémoire abitibienne. Cette libération a l'effet d'une bombe, elle réinstalle un flux entre le passé et le présent (lequel flux est stoppé par le rejet du passé à la Révolution tranquille¹⁶⁴), elle réinstalle une continuité entre deux époques représentées par la technocratie¹⁶⁵ émergente comme incompatibles. Les « expériences » du passé qui intéressent Perrault – véritable voyage dans une mémoire de la résistance populaire – sont (ré)actualisées pour provoquer l'avenir. Cette libération de la mémoire et de la parole populaire participe d'une tentative de réappropriation symbolique du passé ; une source d'inspiration que le cinéaste veut mettre au service des contemporains.

Si « la mémoire qu'on interroge a de lourds rideaux aux fenêtres », ainsi que l'écrivait Saint-Denys Garneau, les films à l'étude nous offrent bien plus qu'une simple « session de dépoussiérage ». En démêlant l'enchevêtrement des rapports à l'histoire qui traversent le cycle abitibien, on s'aperçoit rapidement de la pertinence et de l'actualité du projet filmique de Perrault qui, dans un contexte de rupture brutale avec le passé dans les années 1970, marqué par l'idéologie de « rattrapage », tente d'installer une histoire « monumentale » afin de « récupérer l'histoire », comme le dit très justement Michèle Garneau. Elle ajoute :

(...) l'ancien monde n'est pas l'ancienne idéologie, que la nouvelle viendra amalgamer. C'est ce dénouage que tente Perrault dans son œuvre (...), un des rares cinéastes à assumer pleinement et ouvertement cette altérité qu'était devenu le passé canadien-français (...). L'entreprise cinématographique de Perrault est tout entière portée par le désir de

l'idée qui s'exprime par la revendication d'une histoire monumentale ». F. Nietzsche, *Seconde considérations intempestives, De l'utilité et de l'inconvénient des études historiques pour la vie, op. cit.*, p. 87.

¹⁶⁴ Un nouveau rapport à l'histoire qui se dessine durant la Révolution tranquille – la modernité québécoise – qui se représente le présent comme se construisant à l'encontre du passé.

¹⁶⁵ Je définis la technocratie selon les critères de Jocelyn Létourneau : « En fait, et nous nous inspirons des travaux de Jürgen Habermas, nous définissons la technocratie en tant qu'un ensemble de personnes qui participent, par l'activité communicationnelle, à une interaction et qui coordonnent leurs projets en s'entendant les unes les autres sur quelque chose qui existe dans le monde. Dans le Québec des années 1950-1980, ce 'quelque chose' est, d'une part, une certaine idée de rupture avec le passé (...), et, d'autre part, l'adhésion à un langage, véritable code sémantique de communication (et médium de reconnaissance mutuelle des participants à la communication), dont les notions maîtresses sont la démocratie, la modernité, le libéralisme, la participation, la planification, le développement, l'aménagement, l'affirmation du citoyen, le droit au bien-être, la promotion collective, etc. ». Jocelyn Létourneau, « La mise en intrigue : Configuration historico-linguistique d'une grève célébrée : Asbestos, P.Q., 1949 », *RSSI*, vol.12, nos.1-2, 1992 p. 54.

« monumentaliser » un passé qui, aux yeux de ses contemporains, est perçu comme un « atavisme pernicieux »¹⁶⁶.

Cette colossale entreprise de récupération de l'histoire fait évidemment grand cas de « l'enjeu généalogique », puisqu'il s'agit de réinvestir le passé d'un coefficient de positivité (« élever la misère à une étrange positivité »¹⁶⁷), afin d'élever « l'exploit miséreux », l'histoire du peuple, au nombre des considérations contemporaines. « Si les faits d'armes ressortissent à l'histoire officielle, à la visibilité commode et superficielle des grands événements et des grands personnages, les faits de résistances ressortissent à l'histoire du peuple. La mémoire de tels faits reste à découvrir »¹⁶⁸. C'est cette mémoire refoulée des Québécois, une « mémoire de la résistance », qui est au centre du cycle abitibien et qui participe à une entreprise de procès (voir de relecture) de la Révolution tranquille¹⁶⁹.

Ceci dit, examinons, dans *Le Retour à la terre*, ce que nous entendons par l'affrontement entre deux conceptions de l'histoire et très littéralement, entre deux esthétiques. Dans le segment II, en annexe de notre travail, que nous avons intitulé « Le portrait; un genre au service de l'histoire conservatrice », il est absolument capital de se référer au plan 23. C'est à ce plan, entre autre, que se réfère Michèle Garneau lorsqu'elle mentionne le « portrait de groupe »¹⁷⁰. Ce genre pictural, qui commande à lui seul une étude sérieuse¹⁷¹, revêt, dans *En Pays neuf*, des allures d'allégorie, du fait qu'il est

¹⁶⁶ Michèle Garneau, *Pour une esthétique du cinéma québécois*, op. cit., p.42.

¹⁶⁷ Gilles Deleuze, *L'image-temps*, Cinéma 2, Paris, Les Éditions de Minuit, 1985, p.289. Il ajoute, à la même page, « (...) il s'agissait d'arracher à l'invivable un acte de parole qu'on ne pourrait pas faire taire, un acte de fabulation qui ne serait pas un retour au mythe mais une production d'énoncés collectifs capables d'élever la misère à une étrange positivité, l'invention d'un peuple ».

¹⁶⁸ Michèle Garneau, *Pour une esthétique du cinéma québécois*, op. cit., p. 46.

¹⁶⁹ N'oublions pas que les films en question sont « montés » au sortir de la Révolution tranquille, ce qui rend d'autant plus possible l'examen de ses aboutissements.

¹⁷⁰ Yves Lever utilise également (quant au genre des films de l'abbé Groulx et de l'abbé Tessier) la notion « d'album de famille »: « Ils font de 'l'album de famille' avec l'envie de conserver des images de personnes et d'événements, comme ils l'auraient fait avec un appareil photos s'ils n'avaient disposé d'une caméra, ou comme ils auraient simplement écrit un journal personnel. Pierre Demers et Constance Frigon, en parlant des pionniers (...) soulignent cet aspect: 'En ce temps-là quand on sortait les caméras, c'était pour filmer les grandes fêtes populaires et religieuses, la grande visite (le lieutenant-gouverneur, le patron de l'Alcan, l'archevêque ou le chanoine Lionel Groulx), les voyages d'exploration ou les anniversaires d'usage'. Ils n'avaient donc aucunement la prétention, ni même la conscience, de faire une œuvre ethnologique ou historique. Un simple travail de mémorialiste, plutôt ». Yves Lever, *Histoire générale du cinéma québécois*, op. cit., pp. 63-64.

¹⁷¹ Nous savons, par exemple, que le portrait aux États-Unis (et ailleurs) a très souvent été au service de la glorification de la classe dominante ('héroïsation' des personnages importants, des politiciens et des militaires), qu'il a servi à légitimer les têtes pensantes de l'expansion territoriale et du génocide des

enchâssé dans le régime filmique de Perrault. L'image du groupe de « colons souriants, prêts et parés pour la prise de vue historique (...) » traduit avec acuité, chez moi, cette idée de la soumission du peuple à l'autorité – le rapport conservateur à l'histoire. L'image bien ordonnée du portrait (et du pittoresque¹⁷²), enchâssée dans le régime filmique de Perrault qui est articulé par une logique d'opposition ou de « confrontation » pour reprendre Michèle Garneau, acquiert une valeur négative¹⁷³. Examinons de plus près le montage du film¹⁷⁴, le fonctionnement de cette logique d'opposition et les traits qui retiennent mon attention.

Analyse des segments en fonction des traits

Remarquons le passage, dans le segment II, du plan 1 au plan 2 (et le régime filmique que ce plan introduit). Hauris, en campagne électorale, demande aux citoyens qui donc les a « fait mourir » ? Qui les a empêchés « d'aller vers le grand idéal ; le

Autochtones. Voir « La peinture américaine (1900-1970) », *Time Life*, p.8 : « L'art pour le puritain est un luxe frivole. À l'époque coloniale et dans les débuts de la République, le portrait est pratiquement le seul genre cultivé – et le seul toléré... ». Par sa récupération du portrait dans ses films, l'abbé Maurice Proulx renforce cette idée selon laquelle seulement un art utilitaire était toléré au Québec avant la Révolution tranquille, un art de propagande au service des classes dirigeantes. Nous savons pertinemment que le portrait chez l'abbé Proulx est également au service de l'expansion territoriale.

¹⁷² Il faut examiner le montage parallèle du *Retour à la terre* lorsque les femmes ramassent le blé à la main : 39.47.00 à 40.38.00. Il s'agit d'une illustration des scènes de la vie quotidienne dans ce qu'elle a de plus traditionnelle et de plus calme. Le montage oppose une image de grange délabrée (l'Abitibi des années 1970) avec les images de l'abbé Proulx, pendant les bonnes années de la ceuillette du blé. *Le Retour à la terre* alterne des séquences de l'abbé Proulx, où les gens travaillent à la faux sur une terre nourricière et généreuse, avec les scènes où les intervenants de Perrault disent avoir été abandonné par les gouvernements en dépit du bon rendement de leurs terres. La « collision » de ces deux époques révèle une faille dans le développement de l'Abitibi agricole : que s'est-il passé entre la promesse du royaume et son échec? Camille Morin, pour sa part, fait état de la centralisation de l'agriculture – transfert du blé dans l'Ouest et transfert de la pomme de terre à l'Île-du-Prince-Édouard.

La prise de parole des intervenants de Perrault et les images d'une Abitibi à l'abandon sortent le spectateur de sa torpeur – immergé qu'il est dans l'univers idyllique de l'abbé Proulx. À chaque image et commentaire de l'abbé Proulx, les intervenants de Perrault répondent par une réflexion sur leur condition de vie réelle. La représentation pittoresque s'attache à ce qui frappe la vue, à la beauté des choses – regard en surface. Voici, à cet effet, le dialogue des deux abbés, en voix « off », sur les images de gens au travail dans *En pays neuf* :

-« Savez-vous que c'est la 1^{ère} fois que je vois couper le blé à la petite faux! ? »

-« Vous allez voir ici bien d'autres méthodes d'un charme quasi-éternel! »

et plus loin d'ajouter : « Ces scènes campagnardes sont reposantes n'est-ce pas? »

À tout cela, Perrault répond en mettant en scène le combat des abitibiens pour leur survie, un regard en profondeur sur l'histoire de l'Abitibi.

¹⁷³ Ce que nous entendons ici par valeur négative, c'est très littéralement toute force en faveur du maintien de l'ordre social et politique établi.

système coopératif» ? Dans le plan 2 (le film de l'abbé Proulx), on voit une terre défrichée avec l'habitation du premier missionnaire, jusqu'à l'établissement des colons en terre vierge ; l'amorce en quelque sorte du grand rêve. Sans imaginer une corrélation simpliste entre le clergé et l'ordre économique et politique dominant, disons que nous sommes confrontés, en raison de la collision des plans, à une sorte de « court-circuitage » du programme clérical-nationaliste qui promettait le royaume. Hauris, du haut de sa contemporanéité, condamne « ceux » qui nous ont trahis, qui ont ensommeillé la collectivité avec des utopies de royaume pour mieux conserver leurs privilèges de classe. Entre les deux régimes filmiques ainsi confrontés, le doute et la suspicion – envers la classe dirigeante – prennent racine en nous.

Le régime coopératif, qui devait assurer la survie des agriculteurs abitibiens, souffre maintenant des conséquences spectaculaires de la modernisation de l'État¹⁷⁵ à partir de la Révolution tranquille. De la contestation au plan 1, on passe à la conservation (les plans descriptifs de l'abbé dirigés par une voix « off » omniprésente), dont le plan 23 est l'ultime traduction picturale. Le récit du *Retour à la terre* est articulé suivant ces deux pôles de la conservation et de la contestation et, du fait même, il ouvre sur un espace intermédiaire, complexe et brumeux, carrefour des idéologies, des mentalités, des moeurs et des imaginaires collectifs. Cet espace médian (espace discursif et figural) n'est donc pas sans appeler, dans mon imaginaire, la fonction de « masque » des idéologies¹⁷⁶, inhérentes aux classes sociales, et de m'aiguiller ainsi sur la collaboration au pouvoir, phénomène exemplifié par le patronage. Mais, avant d'en venir à ce phénomène et de

¹⁷⁴ Pour faciliter cet examen, j'ai placé – en annexe – le découpage plan par plan des segments qui intéressent ma figure du Patriote.

¹⁷⁵ Il est question de l'appropriation de l'État par une bourgeoisie canadienne-française et des nouvelles alliances de classes qui en ressortent. Cf. Dorval Brunelle, *La Désillusion tranquille*, op. cit.

¹⁷⁶ C'est dans les intervalles qu'est produit le sens, disait Dziga Vertov, en parlant du montage. Le montage du *Retour à la terre* est articulé autour de la collision des discours (discours clérical de l'abbé Proulx / discours des colons). Les images de Perrault, articulées autour de la dépossession des colons (dénoncé par Hauris au plan 1), « charge » les images de l'abbé Proulx d'une nouvelle signification – d'une nouvelle fonction ; le discours du clergé avait comme fonction de masquer la réalité (la population abitibienne est appelée à travailler pour l'industrie – le « devenir-ouvrier » – qui se fait concéder le territoire par le gouvernement, pour l'exploitation des ressources naturelles). C'est entre les deux « images » (celle de l'abbé Proulx et celles de Perrault) que le drame de l'Abitibi se joue, c'est dans la collision des deux régimes filmiques que nous est révélé la fonction réactionnaire du clergé (collaboration avec l'ordre capitaliste).

détailler mon parcours figural, continuons, au corps du film, notre examen des oppositions qui en scandent l'avancée.

Au plan 23, en voix off, l'abbé dit : « Les colons sont contents de leur sort, toutes les figures sont épanouies ». Immédiatement après, au plan 24, François Mantha donne l'heure juste sur cette réalité historique : « On a été lâché comme ça dans l'Abitibi, ça été défriché à la sueur des fronts... on mangeait cinq, six fois semaine ! Quand tu ne tiens pas debout, tu te couches ! On a fait ça quinze ans ! ». C'est la parole libérée des colons qui confère au film de l'abbé Maurice Proulx une nouvelle fonction sociale. C'est la naissance de failles dans le discours du royaume, dans l'idéalisation du Nord, dont l'aventure de la Baie James, centrale à *Gens d'Abitibi*, viendra prendre le relais, récupérée cette fois par les figures montantes du Québec moderne, dont la technocratie. Pour s'en convaincre, il suffit de remarquer l'efficacité du procès orchestré contre les cléricalo-nationalistes.

Nous verrons que le segment I, que nous avons intitulé « Retour à la colonisation abitibienne des années 1930 », est très révélateur à l'égard de cette confrontation, de ce montage des oppositions¹⁷⁷, dont nous examinons le fonctionnement afin de mieux cerner la fonction historique de notre figure du Patriote dans le cycle abitibien : récupérer l'histoire afin de la monumentaliser, pour penser l'avenir en dehors du discours « officiel » du clergé (rapport conservateur à l'histoire) et de la technocratie émergente (en dehors de l'histoire critique)¹⁷⁸.

Le film de l'abbé Proulx, une fois confronté au film de Perrault, nous révèle sans détour sa fonction de conservation de l'ordre social et politique en faisant allusion, notamment, aux réseaux d'alliances entre le politique, l'économique et le religieux. Examinons, très simplement, le très efficace montage des plans 25 à 29, dans le segment II. Le formidable pouvoir suggestif de ce montage renvoi à un phénomène central à la réalité politique du Canada, un phénomène qui participe à un mouvement d'usurpation de

¹⁷⁷ Techniquement c'est un montage parallèle.

¹⁷⁸ Le projet de la modernité québécoise est articulé autour de la transformation de l'univers symbolique des Québécois. La notion de progrès (le développement de la société) est dorénavant liée à une certaine idée de rupture avec le passé. Sous l'impulsion d'une modernité mise en marche par la technocratie, le rapport à l'histoire est irrémédiablement changé : l'histoire critique est le nouveau rapport qui se dessine entre les citoyens québécois et leur histoire.

la richesse collective. Il se manifeste à moi à travers le trait de la dépossession (plan 1, segment II)¹⁷⁹ et, avant cela, dans les 18 premières minutes du film, à travers le trait de l'exil (plan 23 et 24 du segment I)¹⁸⁰. Ces traits trouvent en moi un « prolongement imaginaire » et s'inscrivent dans une constellation qui participe de l'économie de ma figure du Patriote. Ces traits autorisent un certain branchement avec les origines du Canada moderne (XIXe siècle) en raison d'un phénomène qui participe de la dépossession du peuple bas-canadien : le patronage. Il est littéralement évoqué par Hauris au plan 11 du segment I, lorsqu'il accuse les « patroneux » d'avoir spolié les colons de leurs biens.

Dès le plan 25¹⁸¹, Hauris renchérit sur les conditions pénibles de pauvreté à l'époque de la colonisation. Il évoque alors le pouvoir économique par l'entremise des mines Noranda et invite l'auditoire à refuser l'argent de ces monopolistes qui profitent de l'ouverture des terres par les colons pour implanter leur empire. Au plan 26, le film de l'abbé indique « 1937 » sur une feuille d'érable superposée à un fond d'écorce. Ensuite, au plan 27, l'abbé fait référence « aux primes nombreuses et très opportunes accordées par le gouvernement provincial en 1937 » en insistant au plan 28 sur le fait que le curé « est logé convenablement, n'est-ce pas ? ». Immédiatement après, le ton est à la contestation, lorsque Hauris dit au plan 29 : « Le clergé a joué contre ces gens-là ! On a logé ces gars-là dans des presbytères extraordinaires, mieux que nos familles ! ». Nous reviendrons au trait de l'anticléricisme qui ressort à la réaction des intervenants du film contre le clergé, mais restons-en pour l'instant au fait des « primes nombreuses » qui ne semblent pas avoir bénéficié grandement aux colons, qui ont été toute leur vie durant

¹⁷⁹ Ce plan est composé de Hauris en pleine campagne électorale. Le trait de la dépossession ressort de son discours : « Moi je veux savoir qui vous a fait mourir? Vous aviez du talent, du cœur énorme! Des idées, une richesse à vous autres! Ça peut pas mourir de même, il y a eu quelqu'un qui vous a empêché d'aller vers le grand idéal; le système coopératif! (...) ». La dépossession dont il est question ici menace l'intégrité de l'agriculteur, elle concerne essentiellement la question de l'indépendance, de l'autosuffisance.

¹⁸⁰ C'est encore dans le discours (cette fois celui de François Mantha) que se trouve le trait de l'exil :
-plan 23 : « (...) nous autres ont est sorti de Thurso (...), de la ville! Ils ont dit : l'assistance sociale, les conseils municipaux vous coupent les vivres (...) j'y étais, je parle en connaissance de cause! Les familles pauvres de toutes les villes n'avaient pas le choix! Vous partez en colonie (...)

-plan 24 : « On est monté là-bas comme des chevaux qui viennent de l'ouest (...), en wagon, pis à pied! »
Ces déclarations définissent l'exil, elles dépeignent une foule déracinée, errante et relocalisée – arrachée à son milieu d'origine.

¹⁸¹ Suite au plan 24, toujours dans le segment II.

pauvres et dépossédés du fruit de leur labeur. Ici, nous rencontrons le phénomène du patronage, de l'argent tombé dans les « poches » de certains privilégiés du système¹⁸², phénomène qui autorise un branchement entre le politique, l'économique et le social. Rappelons seulement que cet espace médian entre la contestation et la conservation aura l'avantage d'esquisser des repères fondamentaux en regard de la configuration du pouvoir dans le Canada moderne et, ainsi, nous servir à mieux baliser l'espace social et politique qui conditionne, dans une certaine mesure, l'émergence de notre Patriote imaginaire.

Il faut se pencher encore sur les plans 25 à 29 du segment II. J'y retiens ces « primes nombreuses » dont le montage suggère très littéralement qu'elles ne sont pas tombées dans les mains des colons¹⁸³. Il faut se rappeler que dans le segment I, au plan 11, Hauris évoque la présence des patroneux. Dès le plan 1 de notre segment II, Hauris se demande qui a fait mourir les colons, en invoquant ce système quelque peu abstrait qui les a dépossédés et en induisant que ce système est nourri par une distribution inégale des richesses. Quoi qu'il en soit, disons que le patronage traduit, pour une bonne part, l'opportunisme sous-jacent à la quête du gain et du pouvoir, dans un système régi par une dynamique d'influences, où la richesse collective est détournée au profit (des classes dirigeantes) du pouvoir économique et politique¹⁸⁴, donc fondée sur l'exploitation des travailleurs. Nous ne souhaitons pas dessiner une sorte de galerie des hommes qui ont

¹⁸² Je crois qu'il est juste de dire que c'est cette vision des choses que Perrault présente lorsqu'il donne la parole à Hauris. Il faut regarder le segment 1 en annexe : le plan 11. Hauris y mentionne très littéralement la présence de patroneux qui gravitent autour de l'aventure de la colonisation : il raconte essentiellement comment les gens ont été envoyés en Abitibi tassés dans les chars à bœuf de la CNR. Leurs maigres biens ont tombé dans les mains d'une poignée de patroneux qui ont tout pris, sauf les enfants. Il faut remarquer que le patronage est lié de fait à la dépossession et à l'exil de cette population.

¹⁸³ Le montage n'est pas gratuit, la juxtaposition du discours de l'abbé et de Hauris est très révélatrice à cet égard. Au plan 25, Hauris donne pour raison du développement extraordinaire des paroisses l'acharnement des colons, la persévérance dans le travail de la terre. Au plan 27, l'abbé Proulx donne pour autre raison du développement « les primes nombreuses et très opportunes accordées par le gouvernement » en insistant au plan 28 sur la dermeure cossue du curé. Au plan 29 Hauris dénonce le clergé comme ayant profité des « largesses » des paroissiens. Tout cela, qui s'ajoute au plan 11 du segment 1, où Hauris dénonce les patroneux, suggère très littéralement que l'argent en circulation pour l'entreprise de la colonisation n'a pas bénéficié directement aux colons dans le besoin.

¹⁸⁴ Citons encore Fernand Dumont : « Selon l'image idéalisée que suggèrent la Constitution et les idéologies, le politicien est le représentant du peuple au sein du gouvernement. Sans doute. Mais avec le gouvernement responsable, la mainmise du politicien sur les ressources de l'État, sur sa faculté de légiférer, de réglementer et de subventionner lui permet de s'entremettre entre les instances politiques et les autres pouvoirs. Son statut, son prestige et son revenu en sont considérablement modifiés, si on compare avec son homologue d'avant 1840 ; celui-ci étant écarté de l'exécutif, son autorité auprès du peuple avait pour

incarné cette pratique du patronage, mais seulement souligner que le phénomène en question traverse les films qui nous intéressent. Cette pratique se manifeste par la bouche des contestataires que Perrault met en scène et s'inscrit dans l'intervalle révélateur où se déploie ma sémosis, mon activité d'interprétation. Et c'est précisément là qu'émerge la figure du Patriote, dont je retiens la topique du paysan, et dont les traits ne recouvrent pas entièrement ceux du tribun, lequel est porteur d'un idéal de conservation réactionnaire, désirant récupérer la révolution à son avantage, à des fins économiques.

On sait donc inhérent au tissu social l'activité du patronage et on est, par conséquent, partout appelé par ce phénomène de la collaboration entre les élites de la finance et de la politique. En fait, mon imagination appelle, au contact du trait de la dépossession (des colons-paysans), ce phénomène de tractations suspectes qui prend de l'ampleur vers la moitié du XIX siècle au Bas-Canada et qui se traduit par une nouvelle fonction de la politique :

Au sommet, la politique est étroitement complice de la grande bourgeoisie des affaires. Souvent le politicien est lui-même mêlé à la finance. Par son intermédiaire, et de bien des façons, l'État se met au service des grands intérêts qui président aux activités économiques, ce qui lui fournit les moyens de conquérir l'électorat, par le patronage et grâce à la caisse du parti alimentée par les milieux des affaires ¹⁸⁵.

C'est un tournant décisif dans la grande marche mondiale du capitalisme, un mariage inespéré ; les capitalistes se mêlent de la politique et vice-versa ; les politiciens de finances et d'affaires, en siégeant, notamment, aux conseils d'administration des grosses entreprises. Il est à noter, d'entrée de jeu, avant de revenir sur *Le Retour à la terre*, que le segment retenu dans *Un Royaume vous attend* (en annexe) est entièrement articulé autour de deux forces qui participent de l'économie de notre figure du Patriote et que nous comprendrons être contraires : la colonisation et l'industrie du bois. L'éventail du patronage est vaste, il s'étend des subventions accordées ici et là, aux contrats pour la construction des chemins (de colonisation), en plus de se faire littéralement une agence de placement et de création d'emplois. Ce qui intéresse particulièrement ma lecture du cycle

principal atout un siège à l'Assemblée législative et le maigre patronage dont celle-ci disposait ». Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, op. cit., p. 213.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 219.

abitibien, c'est que le bois est le domaine de prédilection pour le patronage dans la plupart des régions du Québec (l'Abitibi, chasse gardée de Domtar et Donohue) :

Au Québec, l'exploitation forestière offre de larges possibilités à la collaboration des entrepreneurs et des politiciens. Le Gouvernement vend des concessions; les entrepreneurs s'attirent ces faveurs en souscrivant à la caisse électorale, en appuyant des députés, en mobilisant leurs employés pour la cause. De très gros monopoles se consolident, en particulier avec Price au Saguenay et Hart en Mauricie ¹⁸⁶.

C'est donc la juxtaposition, grâce au montage, de l'activité forestière (bois) – espace par excellence du monopole – et de l'agriculture – espace par excellence du peuple canadien français – qui aiguille mon parcours imaginaire qui mènera au retentissement de la figure du patriote. Les traits que je retiens ici sont les suivants : la *dépossession*, la *résistance*, l'*insubordination* le *devenir-ouvrier* et l'*exil*. Ces traits trouvent en moi un prolongement imaginaire qui dessine le vaste réseau de la lutte pour le pouvoir¹⁸⁷ grâce, notamment, au phénomène du patronage. Dans ce réseau qui se dessine, sorte de constellation du pouvoir, le visage populaire du Patriote fait « figure » de résistance et d'insubordination et, par conséquent, la fonction historique activée est de l'ordre du révolutionnaire.

Regardons de plus près le segment III, intitulé « Le royaume inachevé ». Les plans 8 et 9, ainsi que 14-15-16 sont très révélateurs de l'activité du patronage qui participe de la dépossession des abitibiens. Hauris, en automobile, nous transporte dans un canton abandonné, il pointe une maison dont il dit être l'exemple de ces maisons de 400 dollars, dont le matériel était donné par le gouvernement. Le matériel en question, nous apprend Hauris, est composé de vieilles planches données par la compagnie Richard. Ces très généreux « dons » du gouvernement, il ne semble pas exagérer d'en imaginer les « conditions d'échange ». Chaque moulin à scie au Québec se voit octroyer des concessions de bois, communément appelé des « C.A.F. »¹⁸⁸. À la lumière de ce que Dumont explique, on peut aisément conjecturer que les services rendus par la compagnie Richard (dons de bois à prix dérisoire) s'inscrivent dans un système de service rendu,

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 213.

¹⁸⁷ Nous avons vu que la genèse de la lutte des classes, telles que décrites par Marx, est très littéralement appelée par notre imaginaire au contact des traits de la dépossession, de l'exil et du « devenir-ouvrier ».

donnant-donnant (patronage). La survie d'une compagnie d'exploitation forestière dépend des territoires qui lui seront concédés par le gouvernement. Par conséquent, faire « végéter » les colons à la colonisation, pendant que l'on consolide la suprématie des industries du bois, ne semble pas être le fait d'un gros sacrifice financier pour le gouvernement. Les « dons » s'avèrent en fait être un moyen d'amortir les coûts de l'entreprise de colonisation, puisqu'il s'agit seulement d'octroyer un droit de coupe plus étendu à la compagnie en échange du service en question. Nous pourrions aisément imaginer l'allégeance politique de la même compagnie et, à la limite, sa souscription à la caisse électorale. Mais là n'est pas exactement le champ de notre expérience figurale, nous sommes en terrain un peu glissant, revenons donc immédiatement à un autre exemple plus probant quant au phénomène qui nous intéresse.

Les plans 14-15-16 sont des plus révélateurs quant à l'activité du patronage qui gangrène le corps social, puisque s'y dessine les phénomènes de la manipulation de l'opinion publique et l'encouragement de la loyauté partisane. À la fin du plan 14, sur le film de l'abbé (*En Pays neuf*), en voix off, Hauris articule le début de sa phrase (5 mots) : « Les maisons étaient en série », et ensuite aux plans 15 et 16 : « Quand le gouvernement était rouge, le papier était rouge, quand il était bleu, le papier était bleu... Tu savais ça par rang de quel bord ils avaient voté!... ». Le phénomène du patronage pourrait-il être plus clairement évoqué ?

N'oublions pas que la question des partis politiques, évoquée dans ces plans, est à mettre en corrélation avec la question des ressources naturelles, de l'appropriation des ressources naturelles par la collaboration avec le pouvoir économique¹⁸⁹. Si bien que l'agriculture en Abitibi dans les années 1970 n'échappera pas au dessein rationalisant de la modernisation¹⁹⁰, qui implique la liquidation des paysans et des petits comme des moyens propriétaires. L'aventure abitibienne est belle et bien « sublimée » par l'utopie du Nord, du royaume, que j'examinerai plus loin. Cet état de fait semble « faire écran », masquer cette aire de collaboration entre le politique et l'économique, ce que traduit, dans

¹⁸⁸ Contrat d'aménagement forestier.

¹⁸⁹ Nous savons que la colonisation sera la première étape d'un processus d'appropriation du territoire qui se soldera par la mise en place d'une industrie minière et forestière toute puissante.

¹⁹⁰ On industrialise en fait l'Abitibi.

une certaine mesure, la participation de certains profiteurs (« patroneux ») qui cherchent à tirer profit de cette aventure misérable. Rappelons que c'est le trait de la dépossession qui autorise dans notre expérience figurale ce détour vers le patronage, exemplification de la collaboration entre le politique et l'économique. C'est à partir de l'opposition entre les deux forces de la conservation et de la contestation que nous est apparu ce flottement, cette aire de collaboration, où se rencontrent et s'amalgament différents rapports à l'histoire, les idéologies, les mœurs, la politique, etc.

Partout dans le cycle abitibien règne un régime de suspicion, que nous disons articulé par un principe d'opposition, et qui trouve dans notre imaginaire une amplification qui l'inscrit dans notre circuit figural. N'oublions pas que sous le régime de Maurice le « Noblet » Duplessis, le patronage acquiert des proportions inégalées. Il apparaît difficile par conséquent d'en ignorer la force à l'œuvre :

En définitive, partis et patronage exercent une véritable domination sur la société tout entière. Les petits contrats et les petits emplois sont sous leur coupe, parfois par pouvoirs interposés ; des entreprises, qui profitent des avantages de la politique, engagent des hommes, accordent des contrats en tenant compte des allégeances partisanses ; leurs employés sont souvent des agents électoraux convenablement instruits des directives des patrons ¹⁹¹.

Maintenant la question du patronage cerné, terminons sur d'autres exemples de cette magnifique confrontation de deux esthétiques et de deux conceptions de l'histoire.

Tout le segment I, véritable mise en récit de la colonisation de l'Abitibi, nous est raconté aux antipodes. La version de l'abbé Proulx, *En Pays neuf*, qui place l'aventure sous le signe du plaisir, de la détente et de l'abondance, est traversée de bord en bord par une musique classique, qui cède la place aux airs populaires de violon (plan 9, 10 et de 17 à 21), dans une volonté on ne peut plus « folklorisante ». L'itinéraire qui articule le récit va du voyage en train des colons, bien assis dans les wagons, jusqu'à leur installation en terre vierge, en passant par la colonisation, le défrichage et la construction de camps.

En revanche, ce que nous révèle les intervenants choisis par Perrault, c'est l'envers du décor. Alors que l'abbé Proulx offre une véritable mise en scène montrant les colons faisant un trajet confortable en train (voir ci-haut, les plans accompagnés d'une

¹⁹¹ Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, op. cit., p. 219.

musique de violon), équipés de haches et pourvus d'équipements divers (voir plans 27-28-29-34-35 pour les bagages et l'équipement et les plans 55-58-58-60-62-64 pour les haches), et nourris de « bonnes grillades » et autres vivres (voir plan 48-49), Perrault revient au « réel ». Déjà, dans le segment II, François Mantha (plan 24) rappelait la rareté de la nourriture et voilà qu'ici, dans le segment I, il revient à la charge avec le prix exorbitant des vivres qui se vendaient plus cher que 40 ans plus tard ! (Voir plan 57). Lorsque ce dernier raconte comment les gens de la ville ont quitté pour l'Abitibi, nous avons vu qu'il s'agissait d'une population forcée à l'exil (plan 23 : « On est sorti de Thurso...de la ville...ils ont dit : 'l'assistance sociale...les conseils municipaux vous coupent les vivres !'... Vous partez en colonie où vous perdez votre soupe! ... pas le choix...avec l'épée dans le dos...on est monté là-bas en wagons pis à pieds! », etc.).

À l'agréable voyage en train accompagné de musique pour passer le temps, Hauris oppose le voyage « tassé comme des bœufs » dans des wagons et des colons dépossédés, par « les mêmes maudits patroneux », de leurs biens (voir plan 11). Aux haches « grosplanisées » de l'abbé (plan 58-59-60) avec l'imposant godendart, on oppose le fait brutal et pathétique des gens qui n'avaient souvent même pas d'argent pour acheter une hache (plan 57). À la famille heureuse de l'abbé (plan 14), la famille misérable de François Mantha, de Hauris Lalancette (voir plan 32-56), de Cyrille Labrecque et des autres habitants de ces paroisses maintenant « marginales ».

Le bien-être que l'on fait miroiter aux colons, par le biais d'une propagande fantasmagorique, complètement déconnectée des enjeux réels du XXe siècle, est l'envers d'une réalité marquée par la dépossession des masses populaires, par leur soumission au capitalisme tout-puissant, dominé par le Canada anglais et les Américains. Il faut bien saisir ici que l'entreprise de colonisation de l'Abitibi (l'expansion territoriale), dans les années 1930, en est une commandée par un désir d'appropriation des ressources naturelles (dont les minerais : l'or, etc.)¹⁹² par une bourgeoisie libérale francophone¹⁹³.

¹⁹² On sait que la voie ferrée qui s'est étendue en Abitibi suivait la faille de Cadillac (C.f. Bernard Proulx, *Le Roman du territoire*). Des intérêts corporatistes américains ont participé à la construction de cette voie ferrée en vue d'en exploiter l'or et, plus tard les ressources naturelles. Le royaume qui attendait les colons abitibiens des années 1930 en était un d'exploitation industrielle.

¹⁹³ Appropriation des ressources qui n'est pas sans rappeler une collaboration entre la bourgeoisie libérale canadienne-française et les capitaux étrangers, américains surtout. Écoutons Dorval Brunnelle :

À la lumière de cette fantasmagorie du royaume qui traverse le cycle abitibien, que nous disons relever de l'idéologie agriculturiste, je propose un examen plus minutieux de cette collision des « mondes » qui structure l'argument des films. Cette collision invite à une reconnaissance de la propagande gouvernementale et cléricale en aiguillant le spectateur sur le fossé qui sépare la réalité des classes populaires des idéologies officielles. Et Dieu seul sait combien l'on aura claironné haut et fort aux travailleurs de la terre que le travail c'est la liberté ! L'Abitibi des années 1930 incarne à elle seule la promesse de l'indépendance du Québec, dans la mesure de la libération des classes populaires. Le cycle abitibien nous convie aussi à un imaginaire de la résistance, résistance au « devenir-ouvrier » du paysan, à l'aliénation des classes populaires. L'activité de résistance se métamorphose rapidement en procès des pouvoirs financier, politique et religieux.

Le Patriote : carrefour du social et du politique

Tout le cycle est, en effet, placé sous le signe du procès et de la résistance. Cela s'inscrit dans l'économie de notre figure du patriote. Disons, avant de revenir à l'expérience figurale, que la première « version » du nationalisme québécois, hérité des radicaux « rouges » (Parti patriote), prend un tournant décisif à l'époque de l'écrasement des Rébellions de 1837-38. Le « texte fondateur » de cet imaginaire de la « décapitation » (Cf. Weinmann, *Du Canada au Québec*) est l'ouvrage d'histoire de François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada, Tome I* (1845). Je propose d'examiner cette oeuvre comme étant le véritable épiceutre d'un nationalisme qui a profondément « impressionné » l'imaginaire collectif des Canadiens-français. Nous sommes donc ici en présence du « texte fondateur » de la série qui participe de ma figure du patriote.

« Si le projet de l'élément francophone de la classe dominante consistait, pour sa survie, à investir le pouvoir politique provincial, la création du Conseil d'orientation économique marque le succès de la stratégie retenue. Néanmoins, ce serait tomber dans le piège d'une vision étriquée que de penser que les choses s'arrêtent là; une fois aux rênes du pouvoir politique, cette classe ou ses représentants ne sont nullement libre d'agir à leur guise – l'échec du C.O.E.Q en est une confirmation *ex post facto* – mais ils doivent plutôt composer avec cette réalité : la domination de fait et de droit qu'exerce le capital étranger sur l'économie (...) La domination qu'est venu exercer progressivement le capital américain sur l'économie québécoise et canadienne n'a jamais été remise en cause par les pouvoirs établis ni à Québec, ni à Ottawa, ni sous Duplessis, ni après lui ». Dorval Brunelle, *La désillusion tranquille*, *op. cit.*, p. 116.

Cet ouvrage-clef donne le ton et la configuration particulière de notre récit de l'histoire et donc de notre mémoire du passé collectif. Cette représentation de l'histoire et de la destinée trouve un écho dans les films de l'abbé Proulx¹⁹⁴. Le rapport conservateur à l'histoire dont il est empreint ne passera pas intact le cap de la Révolution tranquille à cause, notamment, d'une génération montante aux élans modernisateurs, qui prend le pouvoir au prix d'un renversement des idéaux de l'« ancien monde », dont la rupture entre l'état et le clergé est une expression. Le nationalisme qui persiste jusqu'à la Révolution tranquille prend une nouvelle tangente¹⁹⁵, il donne le coup d'envoi à la modernisation de l'État québécois¹⁹⁶ qui s'exécute suivant le dessein de la technocratie émergente¹⁹⁷. Cette « communauté de communication » comme le dit Jocelyn Létourneau, « entreprend de recomposer les référents fondamentaux de la vie collective et de modifier significativement notre univers symbolique »¹⁹⁸ afin d'embrasser, comme

¹⁹⁴ Un des penseurs-phares du clérico-nationalisme s'exprime ici : le chanoine Lionel Groulx. Le rapport entre le texte fondateur de ma série et le film de Proulx réside dans cette « représentation de la condition québécoise sur le mode de la tragédie, de l'hibernation, de l'infléchissement du parcours, de la survivance dans le repli et le retrait ». Cf. Jocelyn Létourneau, « Pour une révolution de la mémoire collective. Histoire et conscience historique chez les Québécois francophones », *op. cit.*, p. 42.

¹⁹⁵ Ne serait-ce qu'en raison du nouveau rapport à l'histoire qui s'y dessine : « l'histoire critique », dont l'idéologie de « rattrapage » est l'ultime symptôme.

¹⁹⁶ Dorval Brunelle examine l'idée d'un passage, après la Deuxième Guerre, d'un stade de capitalisme monopoliste simple à un stade de capitalisme monopoliste d'État. Passage donc à l'intervention de l'État dans l'économie parallèlement à une investissement de l'appareil d'État par une bourgeoisie monopoliste : « Enfin, ce passage d'un stade à un autre de développement, lié aux nécessités de l'extension et de l'intensification des rapports de production à l'intérieur du système capitaliste mondial, serait le résultat d'une alliance de classes spécifique qui permettrait d'initier et de maintenir ce processus. En effet, la poursuite du processus de concentration industrielle n'est possible que dans la mesure où l'on parvient à briser la résistance des petits propriétaires individuels, soit en intégrant leur unité de production dans les rapports dominants c'est-à-dire dans des monopoles, soit en les acculant à la faillite (...) l'intervention de l'État s'avérerait indispensable pendant les phases de stagnation économique, ou même de simple ralentissement (...) ». Dorval Brunelle, *La désillusion tranquille*, *op. cit.*, p. 18.

¹⁹⁷ Voir Jocelyn Létourneau au sujet de la l'émergence de la technocratie, dans le contexte de la grève d'Asbestos : « (...) expérience-prétexte à la mise en scène d'acteurs porte-normes et à la mise en intrigue de situations cadre-d'actions typique de l'avant Révolution tranquille, période qui désigne, dans le grand récit collectif des Québécois (...) un moment de dysfonctionnalité sociétale et de 'grande noirceure' au cours duquel – heureux temps néanmoins! – le peuple québécois prit conscience des rouages de son aliénation et, guidé en cela par une intelligentsia moderniste, entreprit de modifier la trajectoire de sa destinée en vue de se doter des figures, des formes existentielles et de la conscience de la nation moderne 'stato-centrée' ». Jocelyn

Létourneau, « La mise en intrigue : Configuration historico-linguistique d'une grève célébrée : Asbestos, P.Q., 1949 », *RSSI*, vol.12, nos.1-2, pp. 53-54.

¹⁹⁸ Jocelyn Létourneau, « Québec d'après-guerre et mémoire collective de la technocratie », *Cahiers internationaux de Sociologie*, Vol. XC, 1991, pp. 68-69.

société, les exigences de cette modernisation (on peut lire : mondialisation de l'économie), dont l'intensification de l'accumulation du capital, grâce à un phénomène de concentration industrielle sans précédent.

Ce qui intéresse particulièrement ma figure du Patriote, c'est un certain héritage du paradigme nationaliste, qui se cristallise sous la plume de F.-X. Garneau et qui se répercute bien au-delà de la Révolution tranquille : le grand récit collectif que l'on a retenu de l'« expérience » canadienne-française au cours de son histoire. C'est cette représentation de l'histoire¹⁹⁹ qui ne semble pas sortir intact du cycle abitibien, cette vision, ce « discours axiomatique dans l'espace historial et mémoriel québécois »²⁰⁰, dans la mesure où nous ne sommes pas en présence d'une lecture « totalisante » du passé, marquée par une certaine téléologie. Le nationalisme québécois de la Révolution tranquille nous est présenté sous un jour nouveau, grâce à un cycle qui renonce à une représentation totalisante de l'histoire du Québec, une « histoire globale » qui resserre les phénomènes historiques autour d'un centre unique, qui cherche une cohérence globale. En renonçant à cette histoire, nous sommes plutôt projetés dans une « histoire générale », en plein dans l'espace d'une dispersion où la cohérence globale cède le pas à l'hétérogénéité du procès socio-économique.

En pénétrant - à travers notre regard - les « figures impensables » (le paysan et son imaginaire de la résistance) de la condition québécoise à l'époque de la Révolution tranquille, le cycle abitibien tend à nous révéler, bien au-delà d'un portrait totalisant de l'histoire, la « réalité historique dans ses confusions, ses équivoques et ses tâtonnements, dans ses aventures et ses tensions (...) »²⁰¹. La simple opposition des termes « révolution » et « tranquille » devait pourtant suffire à nous aiguiller sur l'ambivalence constitutive du Québec, un espace hétérogène complexe où se dessine des oppositions de forces contradictoires entre, notamment, le social et le politique. Dorval Brunelle donne une définition de la Révolution tranquille qui est fort intéressante dans cette optique :

Est-ce que cette opposition ne trouverait pas alors sa solution dans ce fait simple que la société québécoise était secouée de soubresauts révolutionnaires, c'est-à-dire enferrée dans des

¹⁹⁹ Voir note 193 pour la description de cette représentation de la condition québécoise.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 42.

²⁰¹ *Ibid.*, p.46.

contradictions sociales explosives, mais que ces remous ont été récupérés, c'est-à-dire « tranquilisés » par le gouvernement en place ?

Si tel était le cas, la Révolution tranquille apparaîtrait sous un double aspect : à la fois comme période potentiellement révolutionnaire sur le plan social, – parce que c'est toujours à ce niveau qu'une révolution se joue, – à la fois comme période véritablement contre-révolutionnaire ou réactionnaire sur le plan politique – parce que c'est toujours à ce niveau là que les revendications sociales sont satisfaites ou récupérées²⁰².

Le régime filmique de Perrault nous semble plutôt témoigner de cette collision des « mondes », grâce à l'élaboration d'un montage qui délimite les espaces distinctifs du social et du politique²⁰³, l'expérience du peuple (contestation et résistance) et l'interprétation de celle-ci par les organes (dont le clergé) du pouvoir « officiel »²⁰⁴. Se faisant, les films à l'étude dialectisent l'histoire, ils posent un regard sur la réalité sociale qui met en évidence les contradictions, les formes de réciprocity ou d'interactions, par le biais, notamment, des luttes de classes. Perrault n'est pas « passéiste », il nous semble plutôt mettre en place les éléments intrinsèques à toute historicité (il pose les conditions même de toute historicité). L'histoire est possible dans la mesure où elle autorise une transcendance, la construction d'une « société imaginaire » parallèle à la « société empirique », ce qui permet de se représenter le monde, d'en faire sens²⁰⁵. Je propose de démontrer en quoi les films à l'étude ont élaboré un récit et une esthétique favorisant la transcendance de la collectivité québécoise en insistant sur le caractère accidentel de

²⁰² Dorval Brunelle, *La Désillusion tranquille*, op. cit., p. 4.

²⁰³ Le politique dessine l'espace d'une collaboration avec les intérêts corporatifs 'étrangers' et, dans ce sens, participe de la division du corps social pour l'exploitation capitaliste.

²⁰⁴ Dans le cycle abitibien, c'est la non-concordance entre le visage « officiel » de la société et son visage « populaire » qui ouvre notre imaginaire sur un espace hétérogène. Fernand Dumont remarque à ce sujet : « Nation et organisation politique se rejoignent plus étroitement encore dans un type de pouvoir trop souvent méconnu : celui de définir. La nation est d'abord un complexe de symboles partagés spontanément; dès lors qu'on s'élève vers une référence explicitée par les idéologies, l'historiographie et la littérature interviennent les spécialistes du discours, les détenteurs du pouvoir culturel. Tout en communiant à une même symbolique, les individus participent très inégalement à la nation en tant que référence construite; de même, plus ils s'éloignent des lieux de décisions, plus ils s'écartent du visage officiel que l'organisation politique confère à la société (...). Là est sans doute la raison première des classes sociales ». Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, op. cit., p. 18.

²⁰⁵ « L'idéologie n'est pas un miroir des situations sociales puisque ce sont ces dernières qui obligent à leur donner une cohérence dans un discours qui n'est ni vrai ni faux mais pertinent pour l'action. La science historique ne raconte pas les événements tels qu'ils se sont passés; elle en relie quelques-uns dans des séquences d'où se dégage un sens; elle procède d'une manière semblable à la mémoire individuelle qui n'est pas, elle non plus, une boîte de souvenirs. Le romancier et le dramaturge ne transcrivent pas des comportements, pas plus que le poète n'enregistre des paroles, l'œuvre littéraire est un fragment du réel ». *Ibid.*, p. 349.

l'histoire passé et du présent, mettant ainsi en crise l'idée du déterminisme historique entretenu par une certaine élite religieuse et les classes dirigeantes²⁰⁶. La référence au passé (la promesse du royaume) sert l'entreprise de procès du présent (devenir-ouvrier) de la Révolution tranquille, un présent marqué par le démantèlement de l'agriculture abitibienne et des entreprises para-capitalistes. Dès lors, en instituant un régime général de procès à l'endroit du dessein rationalisant des figures de la modernité²⁰⁷, un « climat » de suspicion pèse à rebours sur l'ensemble des figures nationalistes dominantes de l'« ancien monde », dont, évidemment, l'abbé Proulx.

Une esthétique au service du caractère accidentel de l'histoire

Commençons par relever les preuves discursives afin d'illustrer comment le récit et l'esthétique du cycle favorisent la transcendance des Québécois en insistant, notamment, sur le caractère accidentel de l'histoire. Déjà, nous avons examiné le passage du plan 1 au plan 2 (dans le segment II du *Retour à la terre*). Nous y passons de la prise de conscience aux images et aux commentaires qui appartiennent au « régime » fantasmé du discours clérical (de l'abbé Proulx). Cette conception fantasmagorique de l'histoire et de la réalité abitibienne appartient à un régime de montage « totalisant », hermétique, dans la mesure où il ne renvoie à aucun « extérieur ». Après avoir prélevé quelques exemples révélateurs, quelques traits dans nos segments, revenons au régime filmique, à l'esthétique de *En Pays neuf*.

Le film de l'abbé Proulx, une fois enchâssé dans le régime filmique de Perrault, apparaît comme le véhicule d'un rapport conservateur à l'histoire, d'une représentation totalisante de l'histoire, une histoire « globale » qui resserre les phénomènes historiques autour d'un centre unique, qui cherche une cohérence globale²⁰⁸. L'espace social articulé

²⁰⁶ Jocelyn Létourneau y fait allusion : « Il existe, chez nombre de penseurs québécois cachant mal leur inspiration hégélienne, un millénarisme sous-jacent à leurs thèses qui obscurcit et confond la réflexion collective touchant à l'avenir du groupe bien plus qu'il ne l'éclaire ou ne l'informe. Comme si le groupe était doté d'une mission historique et qu'il devait tendre vers un état d'accomplissement s'accordant avec quelque doctrine touchant à l'émancipation des peuples ». Jocelyn Létourneau, *Pour une révolution de la mémoire collective. Histoire et conscience historique chez les Québécois francophone*, op. cit., p. 49.

²⁰⁷ Les agronomes, par exemple, dans *Un Royaume vous attend* et les fonctionnaires dans *C'était un Québécois en Bretagne, madame!*

par l'esthétique du film de l'abbé Proulx est dessiné comme homogène, déterminé par l'idéologie de conservation et traversé par une curieuse unanimité. L'aventure de la colonisation est représentée comme la première étape d'un long parcours devant mener à la libération du peuple Canadien- français, « comme si le groupe était doté d'une mission historique et qu'il devait tendre vers un état d'accomplissement s'accordant avec quelque doctrine touchant à l'émancipation des peuples »²⁰⁹. Cette structure « fermée » du film de l'abbé Proulx, hermétique et « circulaire », est articulée par un récit qui opère dans les strictes limites d'un développement linéaire. Les colons partent en train vers le royaume, ils défrichent, ils construisent camps et maisons, ils mangent, ils élèvent une famille, ils entrent et sortent de l'église, etc. C'est en court-circuitant cet espace fermé et linéaire que Perrault autorise une certaine transcendance chez le spectateur, en le jetant dans un espace plus complexe, éclaté, dans un monde de tensions, de confusions et de forces contradictoires. En « déchirant » l'image de l'abbé Proulx de l'intérieur, grâce à un montage étoffé, chevillé à la parole libérée des colons, *Le Retour à la terre* invite à une saisie plus englobante de l'histoire, ouvre plus grand le champ à l'interprétation, au travail de l'imagination.

Il est évident que le fait de mettre l'homme ordinaire, le colon, au centre de l'image renverse le régime filmique « totalisant » de l'abbé Proulx. Il est certain, aussi, que l'avènement du son synchrone et de l'équipement plus léger a permis cette révolution, cette nouvelle esthétique. Il reste que les deux esthétiques confrontées ici sont les supports par excellence des visions et des rapports au monde qui y sont véhiculés. Il est intéressant de remarquer combien la caméra descriptive de l'abbé Proulx est emportée par un montage rapide et télescopé²¹⁰. Dans le segment I par exemple, les dix premiers plans d'*En Pays neufs* sont d'une durée moyenne d'environ 5 secondes, tandis que la première intervention du personnage de Perrault (Hauris, plan 11) est de 1.10 minutes, la

²⁰⁸ La présente section du mémoire, intitulé « Une esthétique au service du caractère accidentel de l'histoire », confirmera cette lecture du film de Proulx.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 49.

²¹⁰ Il importe d'indiquer que nous assistons ici à un « remontage » de Perrault, qui conserve cependant l'essentiel du film de l'abbé Proulx. Cela ne change donc rien à notre analyse, puisque l'esprit du montage – l'esthétique – de *En Pays neufs* y est très bien représenté (jusque dans la durée des plans et le rythme rapide du montage).

deuxième intervention (plan 16²¹¹) de 50 secondes, la quatrième de François Mantha (plan 23) de 45 secondes, la cinquième, également de ce dernier (plan 24), de 20 secondes, la sixième d'Hauris (plan 32²¹²) de 33 secondes, la septième (plan 56) de 18 secondes, la huitième (plan 57) de 1.39 minutes, le plan 68, le plus court, de 6 secondes et enfin le plan 69²¹³ où l'on entend la voix « off » de Hauris sur une image du film de Proulx. Tous les autres plans de ce segment sont de l'abbé Proulx et ils sont d'une durée moyenne d'environ 5 secondes.

Ce montage rapide et télescopé s'explique sans doute par des considérations strictement instrumentales, le film de « commande » à une fin bien précise : enseigner les rudiments de la colonisation. Cependant, l'esthétique du pittoresque qui en ressort, est articulée à ce qui frappe la vue ; aux sites qui retiennent l'attention, à la beauté des paysages, aux personnages originaux, etc. Tout ceci a évidemment comme conséquence d'occulter l'expérience des colons vécue de l'intérieur.

Ce court détour vise seulement à indiquer que le rendez-vous avec la réalité du colon, avec son contexte socio-économique, a avorté, dans le film de l'abbé, au profit d'un régime filmique purement descriptif (un « survol » de la réalité qui est propre aux films de commande), transporté par une certaine téléologie, dont la voix omniprésente est au service d'un programme de propagande orchestré par le clergé et l'État (c'est le portrait au service de l'expansion territoriale). Le récit est conduit par la voix « off » de l'abbé et les images du film y sont entièrement soumises, elles en sont le pâle reflet, elles illustrent le discours. C'est ce que nous entendons, notamment, par la « circularité » de la structure du film, le discours y est plein de redondances et il relève, plus souvent

²¹¹ Les paroles de Hauris, dans ce plan, sont révélatrices du lien qui unit, dans l'imaginaire québécois, les patriotes et la terre et, aussi, combien l'Abitibi a incarnée l'idée d'indépendance à travers le rapport au territoire – défricher, c'était se réapproprier le territoire! : « Ces gens-là qui ont colonisé l'Abitibi, dans les années 1930, c'était la crème des patriotes qui restaient dans les travailleurs pour défricher! (...) »

²¹² Le Patriote du cycle abitibien en est bien un de la terre, que l'on définit en porte-à-faux par rapport aux intérêts de la bourgeoisie. Il faut remarquer ici l'importance de la famille dans le travail de la ferme, l'entreprise « para-capitaliste ». Hauris : « Le bonhomme montait ici, puis de la misère il savait qu'il y en avait! Il fallait qu'il défriche, c'était sauvage! Fallait qu'il se bâtisse sur une terre... avec la famille autour, il cultivait... il a accepté sa vocation de terrien, sa vie serait ça! C'était pas de faire un avocat, c'était de faire un terrien! »

²¹³ Retour encore à la « déterritorialisation », à l'exil du Patriote : Hauris : « ...défricheurs...c'était à peu près les hommes qui, dans le fond, ont quitté un grand pays défriché, qui était beau... qui avait des villes et tout ça, pour venir ouvrir un autre grand pays qui était sauvage. » Les hommes sont déracinés de la ville et lancés dans l'entreprise de recommencer le pays!

qu'autrement, de la tautologie²¹⁴. En plus, l'itinéraire qui nous y est décrit, enchâssé dans une forme linéaire, dégage une sorte de suffisance et de complaisance ridicules qui trahissent la fonction réactionnaire du clergé (sa collaboration au pouvoir conservateur). C'est une célébration en somme du pouvoir conservateur dominant, une sorte de spectacle auto-élogieux où règnent l'ordre et l'harmonie absolus. Par opposition, le régime filmique de Perrault est beaucoup moins homogène, il est traversé de contradictions révélatrices.

Disons, très littéralement, que chez Perrault l'aventure abitibienne est représentée comme miséreuse, exigeant une force physique et morale remarquable. L'exercice ordonné et discipliné qui est articulé par le montage de l'abbé Proulx cède le pas au montage de Perrault, où le colon se dit arraché à son milieu d'origine et jeté dans une entreprise désordonnée dont il n'avait, dans bien des cas, aucune expérience (le cheminement fut long et tortueux). Le colon de Perrault est celui qu'on a traité comme du bétail, exilé dans le Nord à la recherche d'un obscur royaume. Toujours dans l'esprit d'une esthétique qui admet la nature humaine au prise avec ses contradictions, il faut se pencher sur les personnages du cycle abitibien.

De manière générale, Hauris Lalancette illustre bien cette « densité » des personnages si cher à Perrault. Il entretient un rapport ambigu avec les autorités, leurs utopies et leurs idéologies. Ce tissu de contradictions est le fait d'un choix de montage, d'une esthétique qui admet la complexité du vivant. Nous savons, par exemple, que le projet filmique de Perrault est articulé autour d'une critique de l'idéologie cléricale. Pourtant, il arrive que Hauris se réfère aux symboles religieux comme une sorte d'entité bienveillante, qui guide la conduite des paroissiens. Au plan 14 du segment II, Hauris dit, avec fierté : « Pis oubli pas mon père, mon beau-père, tous ces vieux-là, défrichaient leur terre dans le but premier de voir le clocher de l'église (...) » et, au plan 15 : « 100 pieds de haut ! ...pour entendre l'angélus...c'était de voir grand! ». Immédiatement après, au plan 17, Hauris continue : « Tu vois-tu ça aujourd'hui un jeune qui décide de faire ça ?

²¹⁴ Pensons simplement à notre portrait du début (segment II, plan 23). Sur une image de colons souriants, pour les besoins du portrait, par convention, la voix « off » de l'abbé souligne en même temps : « Les colons sont contents de leur sort, toutes les figures sont épanouies! » Vous avez là la répétition d'une même idée en termes différents.

Non ! ...L'Américain, une GTO, le bicycle à gaz, tsé ! Comprends-tu là ? Il ne se rend pas compte que la vie c'est autre chose que ça ! ».

Il est très curieux de faire jouer, de la sorte, la religion – l'ancien monde – contre la modernité (québécoise), c'est à la limite du réactionnaire. On comprend toutefois qu'il s'agit plutôt d'une critique de la société de consommation, mais il reste que l'argument n'est pas très solide. Un peu plus loin dans le film, retour du balancier, Hauris s'en prend à la religion cette fois, en la tenant responsable du goût pour le luxe excessif qui, pourtant, ne devait appartenir qu'à cette jeunesse égarée. C'est au plan 29 du même segment, qu'il dit : « Le clergé a joué contre ces gens là, on a logé ces gars là dans des presbytères extraordinaires ! Mieux que nos familles (...) Allez voir dans les paroisses, on a fait ça à la grandeur, à force qu'on avait le dos large ! ».

Il existe plusieurs autres maladresses de cette nature dans le discours de Hauris, que l'on reconnaît à cette nostalgie d'un passé où tout était plus simple et plus sain. Paradoxalement, le cycle abitibien, avec Hauris en tête, est une charge contre la collaboration du clergé avec le pouvoir politique et financier. J'avancerai, pour ma part, que Perrault tolère dans son récit ces contradictions dans la mesure où elles illustrent avec quintessence l'incontournable poids du passé. L'homme, au prise avec son passé, est nécessairement porteur de contradictions ; c'est cette lutte avec l'histoire, avec son histoire, qu'incarne Hauris Lalancette ! Cette histoire que Perrault sait tronquer par « les seigneurs et les monseigneurs ». On sent bien d'ailleurs, chez Perrault comme chez Hauris, que le statut de la religion est ouvert à la contestation, ce qui n'implique nullement sa liquidation simple et brutale²¹⁵. L'homme reste la figure centrale du récit chez Perrault, il est représenté avec tout le poids du « réel », à la fois comme le produit de ses conditionnements sociaux et libre d'en briser les chaînes. Sans amorcer ici une réflexion sur une quelconque ontologie du « réel », disons qu'il y a dans le cinéma de Perrault une volonté de représenter cette densité de l'homme dans tout son intégrité²¹⁶, l'être au carrefour des temps, produit de l'histoire, qui a l'intelligence de sa postérité.

²¹⁵ C'est d'ailleurs là tout l'esprit du projet filmique de Perrault, dans un contexte de rupture brutale avec le passé (et avec ses figures) : ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain ! Il s'agit d'utiliser ce qu'il y a de positif dans le passé pour embrasser l'avenir, plutôt que d'en jeter tout l'édifice.

²¹⁶ Une acceptation tacite de la complexité de l'être humain, aux prises avec ses contradictions.

Au chapitre des preuves discursives qui nous autorisent à faire état d'une esthétique articulée autour du caractère accidentel de l'histoire, nous retrouvons l'univers éclaté des forces politiques, économiques, idéologiques et religieuses qui ont tantôt joué pour et tantôt joué contre l'avènement du royaume, la liberté des masses. Prenons pour exemple ce merveilleux montage du segment III, que nous avons intitulé « Le royaume inachevé », entre le plan 1 à 10. Dès le plan 1, Hauris nous révèle la pauvreté chronique des colons, de toutes les générations ; parents, enfants et petits enfants et invite l'auditoire à refuser cet état de fait. Au plan 2, découragé, Hauris constate la faible valeur des terres après tout le travail investi (la chambre de bain a coûté 1000 \$ et ils seront chanceux de récupérer cette somme avec la vente de leur terre). C'est immédiatement après avoir dénoncé l'escroquerie du grand rêve (royaume) que le film de l'abbé, *En Pays neuf*, revient au plan 3. Alors s'amorce, du plan 3 au plan 7, la course folle du progrès (la logique implacable de l'émancipation), de l'établissement des colons à la promesse d'une paroisse généreuse : « Les camps des colons finiront... tous par être remplacés par de jolies... maisons. Un jour viendra où le temps des souches... sera oublié à jamais ! ». Au plan 7, après nous avoir peint le portrait d'une paroisse en évolution, l'abbé présente une maison qui a fière allure en plan d'ensemble, en déclamant : « Un autre de ces miracles de survivance canadienne-française ! ». C'est le passage du plan 7 au plan 8 qui est des plus révélateur : le raccord de la maison neuve de l'abbé à la maison abandonnée du même canton, dans les années 1970. Au plan 8 nous passons une autre maison, accompagné de Hauris et du « mouveur », mais, cette fois, la maison est délabrée, laissée à l'abandon ; le royaume n'a pas porté fruit. Le montage sert ici une critique de l'idéologie de conservation, dont la « survivance » s'érigea en véritable programme. Le simple fait d'insister sur la dimension « miraculeuse » de cet état de repli conservateur, trahit la fonction réactionnaire du clergé durant la « grande noirceur ».

J'ai examiné, précédemment, les plans 8 et 9 dans l'optique du patronage, sans toutefois le placer dans cette configuration d'ensemble. Voilà que ce phénomène, qui participe de la dépossession, nous apparaît encore plus vivement, en raison du « mouveur », personnage pour le moins controversé, qui profite des retombées de la fermeture. Mais le passage du plan 7 au plan 8 illustre à merveille ce que nous voulons

dire par le caractère accidentel de l'histoire. Qu'est-ce qui s'est passé entre la promesse du royaume et son échec ? Et bien, à notre imagination de naviguer le monde complexe des possibilités. Notre expérience figurale dessine un parcours (marqué par la « déterritorialisation » des classes populaires) qui éclaire l'aventure abitibienne, bien qu'elle en émerge, au contact de certains traits que nous avons tenté de cerner, dont la résistance, l'exil, la dépossession et le devenir-ouvrier, sous l'angle du Patriote.

Un autre exemple des plus révélateurs qui nous tient lieu de preuve discursive quant au caractère accidentel de l'histoire qui ressort aux films de Perrault, c'est le segment III, du plan 30 à 38. Il importe de contextualiser rapidement ce passage (donc d'examiner l'étage du processus argumentatif) dans le segment plus large qui l'englobe. Hauris, au plan 20, toujours en automobile avec le « mouveur », en plein cœur de Despinassy, remarque qu'ils sont en train de fermer les services de la paroisse : l'école, le bureau de poste, la gare, l'église, le presbytère, etc. Les traits de la dépossession et de l'exil se pointent encore au grand plaisir du « mouveur » qui imagine bientôt le déménagement de cet énorme école. Immédiatement, au plan 22, nous revenons à *En Pays neuf*, qui fait état de l'éclat de la réception réservée au cardinal Villeneuve lors de sa visite à Roquemaure en 1940. C'est le décorum de la ville qui impressionne, l'église dominant la ville avec ses drapeaux français et ses quelques drapeaux québécois. Le tout est accompagné par le clocher qui résonne (plan 22), rythmé par une musique classique au ton solennel. Pour marquer l'allégeance du peuple au clergé, l'abbé Proulx nous fait défiler des images de la longue procession, de la foule « rangée » en ligne derrière le « prince » de l'Église (espèce d'allégorie du mouton canadien français !). Au plan 25, les fidèles s'agenouillent au passage du « prince (...) qui admire sans réserve une croissance aussi rapide ». La procession se termine avec les fidèles qui entrent à l'église au plan 29.

Mais, c'est le plan 30 qui nous impressionne particulièrement, le retour à l'intervenant de Perrault. Un homme debout, en plan rapproché, dans la salle où a eu lieu le discours d'Hauris, s'exprime ainsi : « Il faut penser que ça n'appartient pas au Christ ça : « Mon royaume n'est pas de ce monde ». Parce que si mon royaume avait été de ce monde, je serais aujourd'hui riche à craquer ! J'aurais pris les moyens de le devenir, c'est simple ! ». La voix off de l'abbé Proulx chevauche les 2 dernières secondes du plan 30 et

se poursuit au plan 31 : « Quand le Prince de l'Église repartit, la foule, forte de ses conseils et de ses bénédictions, reprit la route plus joyeuse et plus sûre de l'avenir »²¹⁷. Aux plans 33 et 34 l'abbé continue de discourir sur les images du Cardinal qui quitte la paroisse : « Dès 1882, un prêtre colonisateur (...) disait : 'Le Nord, voilà le champ ouvert aux activités des Canadiens-français!' »²¹⁸. Son discours se poursuit, dans le même esprit de consolidation de la nation culturelle (de la « réserve » française) canadienne-française, jusqu'au plan 37 : « Eux seuls aimeront y vivre. Le Nord sera le domaine, la force de notre nationalité ! Après bien d'autres, le fait historique de Roquemaure confirme la prophétie ! Paroissiens de St-Anne-de-Roquemaure vivez heureux ! Vous représentez ce que nous avons de meilleur ! ».

Ensuite, retour au « mouveur » (plan 38) qui légitimise l'exode abitibien en disant que les gens n'étaient plus intéressés à rester sur la terre, que les jeunes, la relève, ont tout laissé tomber²¹⁹. Et Hauris de lui répondre : « C'est faux, de la relève il y en a beaucoup ! Mais qu'on donne aux cultivateurs le pouvoir de fixer ses prix (...) non pas fixés par Packers, Schwartz (...), qui ont le monopole de l'alimentation (...) une société qui se fait endormir c'est toujours dure à réveiller ! ». Ici nous revenons au premier stade de la consolidation du capitalisme; l'établissement des monopoles, dont la première condition est la dépossession des petits et moyens propriétaires. À nouveau donc, j'y rencontre le trait de la dépossession, mais aussi, celui de l'insubordination; le refus d'accepter l'ordre capitaliste.

Mon imaginaire rencontre, à la faveur du passage du plan 30 à 31, la question de la lutte des classes, inhérente à la consolidation du capitalisme; la condition de l'accumulation du capital étant l'exploitation de la masse laborieuse. Bien que l'intervenant de Perrault fasse référence à la figure mythique du Christ, la charge de ses

²¹⁷ À la lumière du montage de Perrault, rien n'apparaît moins sûr que l'avenir !

²¹⁸ Fernand Dumont s'est penché sur la signification socio-économique du Nord : « (...) les villes sont dominés par les Anglais qui ont mainmise sur les affaires. C'est là que la dépendance des Canadiens-français est la plus manifeste, que la dualité des deux sociétés est inscrite sur le sol. Il semble que ce thème englobe tous les autres, que l'utopie en procède dans sa plus grande ambition : échapper à l'étreinte de l'autre collectivité; édifier en parallèle une société différente, par l'occupation exclusive d'un territoire; refonder la nation dans une croisade de reconquête ». Et, plus loin, d'ajouter : « La colonisation s'inscrit dans cette dynamique; elle est une revanche sur le destin, une mutation du peuple conquis en peuple conquérant. Il faut canaliser ce mouvement, l'orienter vers un grand dessein, en vue de la création d'une patrie nouvelle ». Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, op. cit., pp. 264-266.

paroles n'en est pas moins puissamment dénonciatrice, le ton de son discours n'en est pas moins chargé de colère. Imprégnés que nous sommes de cette lucidité, grâce à cette appropriation populaire de l'histoire sainte, la foi béate en l'avenir du plan 31 est littéralement « torpillée ». C'est pour cela que nous disions, en introduction, que l'écho de la mémoire populaire du patriote évoque dans notre imaginaire la longue et patiente résistance du peuple Canadien-français, résistance aux attaques répétées de la modernisation de l'économie et à sa soumission comme force immanente. Ce moment singulier de prise de conscience (plan 30) torpille le dessein téléologique du clergé dans l'exacte mesure où la confrontation des plans révèle le caractère accidentel de l'histoire. L'avenir avorté de l'utopie du royaume et de ses idéologues est un rappel de l'envergure du champ et de la multiplicité des forces à l'œuvre dans le tissu social et, par conséquent, de l'issu toujours indéterminé de l'avenir. Voilà en quoi le récit, l'espace hétérogène – le montage parallèle des deux visions du monde – est une sorte d'invitation à se prendre en main, à ne pas attendre la rédemption du clergé ou des politiciens.

Jusqu'à présent, j'ai eu le loisir de remarquer que ma figure se déploie dans la mesure de certaines analogies entre le XIXe siècle et le XXe siècle. Se sont souvent des phénomènes sociaux ou économiques qui, du fond des temps, se répercutent jusqu'au présent et conditionnent l'avenir. Je remarque, par exemple, qu'il se joue un phénomène de même nature entre la Révolution tranquille et la première moitié du XIXe siècle : l'irruption soudaine des couches populaires dans le politique. C'est bien ce dont rend compte, par exemple, l'adhésion de notre agriculteur, Hauris Lalancette, au PQ en 1973, en pleine campagne électorale. Nous savons que cette activité (la politique) était d'ordinaire réservée aux élites et aux classes dirigeantes avant l'émergence du Parti patriote au XIXe siècle.

Il ne fait nul doute que la figure du patriote «se constitue dans cette première relation à la langue orale, comme machine à faire parler»²²⁰. Le tribun est un homme politique, Hauris l'est également, mais son origine sociale est clairement identifiée comme étant celle de la paysannerie, l'envers en somme d'un Papineau dépeint par des

²¹⁹ Retour du trait de l'exil.

²²⁰ *Ibid.*

traits qui ressortent à l'urbanité. Si nous disions, à la suite de Vaillancourt, que les traits qui composent les images du tribun qu'est Papineau, participent d'une urbanité, il en ressort, au contraire, que les éléments qui participent de l'image de Hauris et des autres intervenants du cycle abitibien expriment plutôt la ruralité²²¹.

Ce basculement n'est pas innocent à une époque où la puissance tentaculaire de l'état étend son emprise jusqu'aux confins du territoire québécois (mise en place d'un état fort, centralisateur). Le keynesianisme qui s'installe au sortir de la deuxième guerre mondiale participe de cette modernisation spectaculaire de l'État québécois et du vent de réformes qui secoue la Révolution tranquille. Nous assistons à la consolidation d'un mouvement de prolétarianisation de masse, amorcé en Amérique du Nord au XIXe siècle, ainsi qu'au transfert de la population vers la ville. Cette dernière (la ville) dessine évidemment, grâce à l'agenda de la technocratie émergente, un horizon d'attentes et de valeurs qui s'inscrivent en porte-à-faux par rapport à la tradition. C'est la reconstruction d'une économie de la « paix », au sortir de la Deuxième Guerre, qui donne le coup d'envoi final à la liquidation des entreprises « para-capitalistes ».

Écoutons, à cet effet, Dorval Brunelle, et nous comprendrons bientôt ce qui autorise, à la lumière mon expérience figurale, un branchement entre l'Abitibi de la Révolution tranquille et le XIXe siècle des rébellions paysannes, ainsi que l'importance que l'on doit accorder à l'État (et à sa nouvelle bourgeoisie) comme régulateur suprême et défenseur d'une mondialisation de l'économie. Ici, il importe d'insister, c'est la liquidation de la paysannerie, comme classe sociale, qui s'inscrit dans l'économie de ma figure, par le biais de ce trait que je nomme le « devenir-ouvrier » (et du « devenir-marchandise » de l'ouvrier). Cette volonté de liquidation des entités para-capitalistes est à l'œuvre chez les tenants de la modernisation de l'économie québécoise, autant chez les francophones que chez les anglophones. Ainsi, la modernisation de l'économie agricole

²²¹ Hauris oscille souvent d'un style vestimentaire à l'autre, selon qu'il travaille la terre ou qu'il est porte-parole. Mais il faut dire qu'on nous le présente plus souvent chez lui, s'occupant des rudes travaux de la terre. Toutefois, les autres intervenants dans *Un Royaume vous attends* tels que madame Dumont (qui a droit à deux zoom-in, à deux gros plans consécutifs) à 0:35:20... par ex. et Cyrille Labrecque à 0:36:05, sont porteurs de traits typiquement ruraux (c'est le vêtement qui est révélateur et la non-maîtrise de la rhétorique nationaliste, il y a également la façon même de parler).

qui est enclenchée au XIXe siècle reçoit un second et décisif souffle à l'époque de la Révolution tranquille :

L'économie québécoise a ainsi connu dans la première moitié du XXe siècle un processus de développement double touchant à la fois les secteurs capitaliste et pré-capitaliste de production, secteurs qui croissent parallèlement bien inégalement jusqu'après la deuxième Guerre. En fait, ce n'est qu'au cours des années soixante que l'on assistera à la liquidation des rapports pré-capitalistes de production dans l'agriculture dont la destruction s'accomplit inexorablement tout au long des années cinquante (...)

Quelques données sur le nombre et la superficie des fermes sont révélatrices à cet égard : de 149 701 qu'il était en 1911, le nombre des fermes au Québec tombait à 135 957 en 1931. À la suite de la politique de colonisation lancée pour faire face à la crise des années trente, ce nombre devait atteindre son maximum de 154 669 fermes en 1941 ; il tombera à 134 336 en 1951 et à 95 777 en 1961 puis à 61 257 fermes en 1971. En d'autres termes, si le nombre de fermes ne baisse que de 13% entre 1941 et 1951, il tombe de 54% entre 1951 et 1971.

Ce sont d'abord les petites parcelles qui perdent de leur importance – (fondées sur la petite exploitation familiale) –, au profit des exploitations de moyenne superficie jusque vers 1951 ; après cette date, ce sont ces dernières qui décroissent en importance au profit des grandes exploitations. Ceci laisse supposer que la pénétration des rapports marchands dans l'agriculture a eu pour effet de déséquilibrer l'ensemble du secteur agricole à l'occasion de son intégration à l'économie nord-américaine²²².

Bien évidemment, c'est la pénétration du rapport marchand dans l'agriculture qui autorise un rapprochement entre le XIXe siècle des rébellions et le XXe siècle de la Révolution tranquille.

²²² Dorval Brunelle, *La désillusion tranquille*, op. cit., pp. 51-54.

Un Royaume vous attend

Prenons un segment de *Un Royaume vous attend* (0 :35 :06 à 0 :45 :40)²²³ et examinons ce qui ressort à mon expérience figurale au contact de certains traits du film. Ce qui frappe particulièrement mon imagination dans ce segment, c'est un des traits de cet homme (28.37.00) absolument superbe, qui cristallise à lui seul, toute la colère des Abitibiens. Ce trait de la topique du paysan, qui ressort à notre intervenant, c'est encore l'insubordination. Cet homme plaide pour une non-exécution des ordres reçus (dans le film, l'ordre de reboiser). Nous n'avons pas retenu dans le segment 4 cet homme, que nous repérons à 28.37.00, pour des raisons d'économie d'espace. Il faut noter que le segment retenu (35.06.00 à 45.40.00) fait partie d'une scène qui s'amorce à 25.06.00 et qui correspond à l'arrivée de Hauris sur les terres en reboisement. C'est ici que nous apparaît dans toute sa quintessence la contradiction entre l'industrie du bois et l'agriculture.

Cette contradiction, véritable force motrice du récit dans le segment que nous avons retenu, à l'avantage de mettre en scène le pouvoir économique du bois, pouvoir monopoliste par excellence (cf. Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*), et son revers, le paysan. Ce dernier est directement menacé par l'instauration du monopole, l'appropriation de l'Abitibi par l'industrie du bois. En plan rapproché, par-dessus l'épaule de Hauris, c'est madame Dumont qui retient particulièrement mon attention. Mon imagination reconfigure les traits qui la caractérisent suivant le flot de mon expérience figurale. Cette femme, qui a droit à deux zoom-in, sert en quelque sorte de « révélateur », elle est le véritable archétype du paysan, ne serait-ce qu'en raison du vêtement, plus particulièrement du bonnet dont elle se coiffe.

Confronté à cette image, je ne peux m'empêcher d'opérer une sorte de déplacement, une sorte de projection dans le temps de la paysannerie; au régime seigneurial. Voilà donc un autre élément qui appartient à l'« horizon » de la paysannerie et qui ressort à la topique du paysan. Il serait possible de reconnaître l'« ancien régime » comme une autre topique de la figure du Patriote, mais mon expérience figurale trace plutôt l'itinéraire suivant : c'est madame Dumont, véritable archétype du paysan, qui

appelle l' « horizon » de l'ancien régime, la genèse, les origines de la paysannerie. C'est donc dire que nous sommes là en présence d'un autre trait du paysan : l'ancien régime. Ce que cette femme, comme Cyrille Labrecque au plan 2, incarne à elle seule, c'est la vocation agricole. Ces deux personnages du cycle trouvent en moi une amplification imaginaire qui s'étend bien au-delà du moyen âge et qui autorise un branchement avec les origines de la civilisation occidentale :

La vocation agricole (...) réanime un vieil archétype. Que l'habitant soit plus libre que le commerçant, Hésiode l'affirmait longuement dans *Les travaux et les jours*, aux lointaines origines de la pensée grecque. Que le vrai peuple se trouve à la campagne, un savant professeur de la Sorbonne en faisait la raison d'être des études folkloriques et même l'incitation à un renouveau de la littérature au tournant de ce siècle. Les campagnes sont plus homogènes que les villes; elles sont donc, par excellence, des lieux de mémoire de la culture. Comment n'y aurait-on pas vu le garant de la survivance d'une nation réduite à ses composantes culturelles ? ²²⁴

Le trait de la résistance intéresse également ma figure du Patriote. C'est justement la résistance au monopole, dont la condition première est la disparition de l'agriculture traditionnelle, que Hauris condamne au plan 1. Cette dénonciation, chevillée aux images de madame Dumont, ponctuées de deux gros plans (grâce au zoom-in), et aux images de Cyrille Labrecque, témoigne d'une intense activité de résistance. Cyrille Labrecque est « monumentalisé » en bourreau de travail, c'est ce qu'exprime l'univers sonore du plan 2, scandé par la respiration saccadée de celui qui est soumis à un effort physique intense. Du plan 2 au plan 7, en passant par le plan 4, c'est de la mort de Cyrille Labrecque dont il est question ou, du moins, de la menace que cette restructuration de l'économie agricole fera peser sur lui.

Au plan 7, c'est le trait de l'exil qu'il nous impressionne vivement. Cyrille dit : « Il y en a un ici, le voisin l'autre bord de la route ...il a abandonné ça lui! Il est parti! ». C'est le « devenir-marchandise » du travailleur que notre imagination appelle ici, cette main-d'œuvre qu'on exporte au gré des développements industriels et des humeurs du marché. À la fin du segment, au plan 26, nous renouons avec le mythe du nord, avec la

²²³ Voir en annexe le découpage détaillé du segment IV (10 minutes) que nous avons intitulé : « L'opposition agriculture/bois »

²²⁴ Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, op. cit., pp. 270-271.

récupération du mythe par l'économique. Le «mouveur» se fait le relais de cette idéologie de la loi naturelle du marché : « (...) l'avenir est dans le Nord, la Baie James, ce n'est pas quelque chose ça ? ».

Il faut noter, dans ce segment, la posture arc-boutée des intervenants, leur réaction à la force oppressante des monopoles, à l'ordre immanent du marché. L'insubordination est le trait qui traduit ce refus de l'ordre établi (ou à établir) et le recours à la violence, l'ultime moyen d'exprimer son désaccord. Au plan 5, Hauris s'exprime : « Ah! C'est révoltant ...on a trop de cœur de ne pas prendre la carabine! » et, plus loin, au plan 21, Arthur Côté de dire : « Un qui va ensemençer ma terre...j'ai une mitrailleuse chez nous...je lui botte les pattes au-ras l'péché ». Ces deux interventions, joutées à l'intervention de notre personnage du début (voir 28.37.00), inscrivent le trait de l'insubordination et de la résistance au coeur de l'économie de ma figure du patriote. Résistance, on l'aura compris, à la restructuration de l'économie, à la mise en place de monopoles (voir plans 11-12-13), toujours par le biais de l'industrie forestière. Plus loin, les plans 18-19-20-21 reviennent à la charge quant au pouvoir de vie ou de mort que détient l'industrie du bois sur les cantons abitibiens (et nous avons souligné le trait de l'insubordination qui ressort au plan 21). C'est la puissance de cette prise de parole populaire, dont Hauris se fait le catalyseur, qui participe à l'irruption soudaine des couches populaires dans le politique et, bien entendu, le rappel lancinant de la collaboration du clergé avec un État à la solde du pouvoir économique « étranger ». Lorsque nous entendons cette vieille paysanne, madame Dumont, pester contre le clergé au plan 23, le sentiment de trahison, d'usurpation, trouve en moi un « prolongement imaginaire » qui autorise un branchement avec le XIXe siècle canadien. Le trait de la dépossession (lié évidemment à l'exil, au « devenir-ouvrier » et à la résistance) relève de la topique du paysan et autorise un retour sur le nouveau rapport (les classes populaires autonomes comme la source du désordre social) qui se dessine, au XIXe siècle, entre l'État et la paysannerie.

La résistance au changement certes, mais un changement qui entraîne l'effritement des valeurs traditionnelles, garantes de la reproduction du corps paysan dont, bien entendu, la famille et l'économie de subsistance. Une autarcie relative qui freine

l'émergence des villes avec leur régime industriel en pleine expansion, lieu de prolétarianisation, d'aliénation du paysan au profit des entreprises monopolistes montantes. Il faut également mentionner la montée parallèle d'une disparité sociale sans précédent résultant de la diversification de l'économie et de la concurrence. Hauris n'en revient pas dans *Un Royaume vous attend* que l'épouse de Arthur Côté, Thérèse (voir 1 :11 :55 à 1 :14 :02), par jalousie du voisin mieux nanti, soit prête à sacrifier la terre pour des appareils ménagers modernes²²⁵ et qu'en plus, les abitibiens en général se sacrifient pour la Domtar, la Donohue et le projet d'aménagement de la Baie James, entreprises qui profitent aux monopolistes canadiens-anglais et américains.

Le mouvement d'exode dans le film en est un qui traduit l'usurpation, la dépossession du territoire²²⁶. Les contours en sont dessinés suivant une dialectique ville-campagne. Comme si le trauma de l'écrasement des Rébellions avait participé de la « marginalisation » des noyaux de résistances, les avaient écartés du pouvoir central – espace de la jouissance du pouvoir –, espace de la parole, pour les renvoyer en périphérie, espace lointain, non-conforme, réduisant ainsi l'imaginaire de la résistance à n'être qu'une rumeur, une mémoire honteuse. Il semblerait également qu'à rebours, le silence qui entoure la désaffection des régions; l'exode rural, soit le fruit de cette négativité dont on a investi le monde rural. Le Patriote de Perrault n'est pas conforme aux aspirations de la société québécoise de la Révolution tranquille. Le Patriote de la terre s'inscrit en porte-à-faux par rapport aux figures, aux formes existentielles et à la nouvelle conscience

²²⁵ Il est difficile de ne pas penser au « prix » de la modernisation, phénomène qui, dans le Québec de la Révolution tranquille, ne se traduit pas par une meilleure répartition de la « richesse ». Le calcul des économistes en général semble occulter le fait que le volume de la production qui résulte de cette rationalisation des ressources n'est pas le reflet des conditions sociales de la population agricole. Écoutons Dorval Brunelle : « (...) cet enrichissement moyen masque ce phénomène qui caractérise par excellence l'évolution économique du système économique capitaliste : la dispersion croissante entre individu, entre unités de production. Or, cette dispersion est non seulement source d'inégalités grandissantes entre individus, entre unités de production, mais aussi et surtout l'élément moteur dans ce processus qu'on pourrait caractériser comme étant la massification de la pauvreté : sous prétexte de ne pas appauvrir les riches, on s'enrichit de pauvres ! Ce processus apparaîtra quelque peu minimisé à ne regarder que les seuls cultivateurs puisque les laissés pour compte quittent la terre pour rejoindre soit les rangs des chômeurs, soit ceux des travailleurs; ainsi, la baisse même du nombre de fermes apparaîtra plus rationnelle sur le plan économique pour autant que l'on omette de computer les coûts sociaux de cet exode massif tout simplement parce que l'on ne tient compte ni des fermes abandonnées, ni des agriculteurs perdus ». Dorval Brunelle, *La désillusion tranquille*, op. cit., p. 67.

²²⁶ C'est bien ici que réapparaît la dimension défensive – et guerrière – des rébellions : à la violence on répond par la violence.

que dessine le visage officiel de la nation moderne « stato-centrée ». Une partie importante de l'horizon des valeurs et des idéaux que notre Patriote dessine est tombée en désuétude à la faveur de la Révolution tranquille. La césure qui s'opère ici dessine deux « mondes » qui participent d'un véritable montage des oppositions et qu'il faut tenir comme le signe manifeste d'un travail discursif élaboré²²⁷ :

À la physicité des lieux, à l'Abitibi des anciens et de leur mémoire honnie, Perrault oppose l'Abitibi des technocrates, devenue espace d'interprétation statistique (...) Ceux-ci ont installé des cartes sur lesquelles on peut voir les paroisses marginales, agrémentées de nombreux points et pointillées, représentant la population. Chiffres et statistiques à l'appui, on fait le décompte de ceux qui ne comptent plus ... C'est la démonstration en acte, en 'direct', du surcodage étatique : 'Le surcodage : telle est l'opération qui constitue l'essence de l'état' (Cf. Deleuze et Guattari, *L'Anti-Œdipe*, dans le chapitre 'Sauvage, Barbares et Civilisés', p.236). Une des tâches fondamentales de l'état, c'est de strier l'espace sur lequel il règne. C'est un processus de capture²²⁸.

Le Patriote de la terre est activée ici dans l'exacte mesure où le territoire est occupé. Il est dépossédé d'un legs (la terre et la mémoire des lieux) qui remonte vraisemblablement au douloureux établissement des premières colonies en Amérique du Nord.

Le type d'agriculture qui a de la misère à passer le cap de cette modernisation de l'économie, une agriculture de subsistance, avec comme seuls travailleurs les membres de la famille, participe de l'économie de la figure du Patriote. Encore une fois, le branchement est autorisé avec la Révolution tranquille, malgré qu'il faille regarder *C'était un Québécois en Bretagne, madame!*²²⁹ pour qu'en jaillisse l'élément central : une

²²⁷ Voir, notamment, dans *Un Royaume vous attends* le segment suivant : 1:06:56 à 1:10:26. Ici, bien entendu, l'opposition se fait au niveau de deux « conceptions » de la gestion agricole et de l'agriculture en général.

²²⁸ Michèle Garneau, *Pour une esthétique du cinéma québécois*, op. cit., p. 50.

²²⁹ Faute d'espace, nous n'entrons pas dans le détail. Notre segment 5 en annexe, intitulé « La dépossession du territoire (00:22:10 à 00:29:30), est des plus révélateur à cet égard. On y entre vraiment dans le détail du « comment s'opère » le passage, en Bretagne, à une économie agricole fondée sur les grandes aires d'exploitation. Les deux minutes qui précèdent notre segment (20:00:00 à 22:10:00) nous mettent en présence de la mère du Breton Clenmor. Elle explique pendant ces deux minutes comment sa famille et elle ont été évincé de leur terre après la deuxième guerre mondiale. Ensuite, il suffit de regarder le film ou d'examiner ma transcription pour comprendre les mécanismes d'encouragement gouvernementaux (« indemnité viagère de départ ») – plans 1 et 2 – au plan 3, qui fait état du lien de causalité qui unit cette mesure à la désertification des régions. La présence des fonctionnaires (au plan 4 et 5) appelle évidemment l'entreprise de « rationalisation » et ses auteurs : la technocratie, littéralement évoquée au plan 17 (« les technocrates de Paris »).

agriculture à grande aire d'exploitation qui se dessine en Occident. Ce nouveau type d'agriculture, sanctionné par l'agenda de la technocratie, pendant la Révolution tranquille (en Occident), se dessine déjà à l'époque des Rébellions et rencontre une vive résistance de la paysannerie : l'agriculture « améliorée », celle que sanctionne les experts.

Tout ce segment qui alimente mon expérience figurale est placé sous le signe de l'anéantissement, de la fermeture des terres agricoles, phénomène incarné par deux « forces » contraires à la colonisation et à l'agriculture : l'activité de reboisement qui gagne du terrain et le transport d'une maison (allégorie de l'exode) à la fin du segment, véritable leitmotive du cycle abitibien. La fermeture du secteur agricole se comprend à la lumière d'une restructuration de l'économie – l'industrie du bois s'accapare le marché – ainsi qu'à un transfert des capitaux (subventions = fruits des impôts du peuple) vers l'Ouest. Cette restructuration de l'économie, cette rationalisation de l'agriculture ne fait pas l'objet d'un consensus chez les paysans, dont le parcours, l'itinéraire – qui en est un de déterritorialisation (relocalisation) – rappelle l'asservissement des masses au capital, le « devenir-marchandise » de la main-d'oeuvre. L'invitation au changement rencontre une vive résistance qui pourrait comporter un recours aux armes.

À propos de l'activité de reboisement qui gagne du terrain, il y beaucoup à dire. D'une part, cela signifie que l'industrie des pâtes et papiers règne en roi et maître sur le territoire québécois. Cela appelle évidemment toute la question de la mondialisation de l'économie, qui s'effectue au profit des multinationales et au détriment des économies traditionnelles ; planche de salut des communautés en région. La mise en place d'une industrie forestière toute puissante et l'ordre de reboiser qui en découle, se construit sur un travail d'effacement, de « gommage » de l'aventure colonisatrice : le retour à la forêt vierge d'avant les colons. En effet, sur le territoire, l'arbre se substitue au colon (= déterritorialisation), il va jusqu'à l'effacer, d'où le pathos du vieux défricheur, Cyrille Labrecque. Dans une même mesure, mais à l'inverse, le reboisement, c'est le corollaire de la coupe à blanc, une obligation qui lie la compagnie au gouvernement. Pour le territoire amérindien²³⁰, la coupe à blanc inverse le processus de déterritorialisation, dans

²³⁰ Bien sûr, on ne saurait sous-entendre ici une même conception – définition – du territoire.

la mesure où la plaine est substituée au boisé ; à sa faune et à son écosystème nourricier²³¹.

L'important en regard de notre topique du paysan, c'est le trait de la résistance à la déterritorialisation, précipitée par les exigences du nouvel ordre économique qui se manifeste dans le cycle abitibien, comme au XIXe siècle, et qui met en lumière l'opposition nette entre le monopole terrien et la colonisation. La mainmise sur les ressources naturelles est centrale à notre expérience figurale. Nous avons vu qu'à ce chapitre, le bois fait l'objet de monopoles sans merci depuis le XVIIIe siècle, grâce à l'octroi d'immenses terres à des favoris du régime et à des personnages officiels : « En 1837, trois millions d'âres et demi, soit environ la moitié du territoire arpenté de la province incluant la presque totalité des bonnes terres, avaient fait l'objet de don »²³². C'est ce même système, fondé sur un régime de privilèges accordés, de surcroît, à des « étrangers » (i.e. non Canadiens-français), que pourfend Hauris. En donnant le territoire abitibien à des entreprises d'exploitation forestière et minière (Domtar, Donohue, Normick, Anglo-Pulp, Canadian Pulp, Consolidated Bathurst, Noranda, etc.), le gouvernement favorise l'émergence des puissantes multinationales au détriment des agriculteurs locaux.

²³¹ La construction des barrages hydro-électriques (pensons à l'aventure de la Baie James) efface littéralement le territoire physique de l'amérindien.

²³² *Ibid.* p. 165.

Conclusion

Finalement, il apparaît que plusieurs traits de la topique du tribun et du paysan ne s'inscrivent pas dans la même configuration d'ensemble. Ils révèlent, dans leur ensemble respectif, différentes « perspectives » sur les enjeux socio-politiques du Canada.

Alors que le trait de la résistance participe de la fonction « révolutionnaire » lorsqu'il apparaît dans l'espace populaire, le même trait trahit une fonction « réactionnaire » chez le tribun²³³ et dessine l'espace d'une collaboration avec le régime économique dominant – émergent, devrions-nous dire, puisque nous avons vu que le libéralisme économique était à l'ordre du jour (au XIXe siècle des patriotes) et en voie de se consolider.

Évidemment, d'autres interprétations sont susceptibles à tout moment de venir enrichir l'expérience figurale, mais faute d'espace et par souci de rigueur, j'ai retenu ceux qui me sont apparus avec le plus de clarté, en raison de mes « savoirs encyclopédiques ». Bien que je ne sois pas un spécialiste de la sémiotique, j'ai trouvé pertinent, pour les besoins d'un voyage dans l'« imaginaire collectif », dans les « représentations du monde » qui appartiennent à mon histoire et à ma culture, d'utiliser la figure pour fournir un cadre conceptuel au travail de mon imagination.

Au chapitre des « savoirs encyclopédiques » qui sont mobilisés par l'expérience figurale, il faut compter mon « expérience du monde », dans ce que l'expression a de plus littérale, c'est-à-dire ma « position » dans la société, mes connaissances et mon rapport avec les milieux populaires et intellectuels (les Écoles de pensée), par exemple. À ce chapitre, je bénéficie d'un renouvellement de l'historiographie et, donc, des nouvelles « lectures » de la Révolution tranquille qu'elle entraîne dans son sillage.

Quant à la charge de Michel Euvrard et de Pierre Véronneau à l'endroit des films de Perrault, à savoir que le cycle souffre d'une sorte de « passéisme », mon interprétation de l'œuvre en question dessine plutôt l'espace d'une « résistance », résistance à une

²³³ Il faut noter, en premier lieu, que la résistance à l'ordre établi, chez le tribun, est symptomatique de sa volonté de remplacer une bourgeoisie étrangère (i.e. anglaise), donc de récupérer la révolution pour des fins personnelles (appropriation de l'économie, des forces productives) – voilà pourquoi la résistance chez le tribun conduit à une fonction réactionnaire.

modernisation déshumanisante, dans l'exacte mesure où elle participe de l'aliénation des classes populaires. Les « autres activités » qui caractérisent la réalité abitibienne de l'époque (les mines, l'industrie du bois, etc.) sont intégrées à l'univers filmique du cycle abitibien, mais seulement comme participant au « devenir-ouvrier » du paysan, de l'exil des classes populaires ; nouvelle marchandise d'une économie mondiale. C'est précisément pourquoi le cycle passe sous silence le tribun et que, par conséquent, l'espace de la ville n'y est pas représentée, c'est parce que, encore une fois, cet espace de domination est le lieu de contrôle des activités économiques dominantes. La disparition d'une « sociabilité » héritée du monde paysan est à mettre en relation avec la soumission de l'homme au diktat d'une économie entraînée par la révolution industrielle.

Ce qui importe, c'est que du haut de notre contemporanéité, l'on puisse dégager la « force active » des idéologies, la construction des discours et l'élaboration des utopies et, ainsi, « naviguer » les différentes « constellations sémiotiques » qui règlent la vie de notre société. L'idéologie de « rattrapage » qui traverse la modernité québécoise et l'utopie du royaume (le Nord) qui procède par une sorte de retour à une « origine » mythique, se répercutent par-delà la Révolution tranquille. Elles sont autant de « constructions imaginaires » qui informent l'interprétation des critiques de l'époque du cycle abitibien. Il n'est pas étonnant donc que l'idéologie de « rattrapage » ait teinté en quelque sorte l'évaluation d'un cycle qui repose sur un retour au(x) « source(s) » de la société québécoise. Voilà en quoi la figure du Patriote, élaboré dans le présent mémoire, répond à la question du passéisme dans l'œuvre de Perrault.

Le temps « fléché » appelé par l'idéologie de rattrapage oriente tous les efforts de la collectivité vers l'avant – l'avenir, sans considération pour le passé, devenu intolérable. Chez Perrault, pour citer le diagnostic de Michèle Garneau, « c'est à partir du plus primitif qu'on interprétera – pour reprendre une formulation nietzschéenne – 'ce qu'il y a dans l'histoire de grand et de sublime' »²³⁴. Ce qui m'intéresse particulièrement, c'est la conséquence de ce « biais », qui se traduit par le fait que « Perrault inverse le sens du parcours de la rationalité : à l'égard du temps vif et rapide d'une société qui se modernise

²³⁴ Michèle Garneau, *Pour une esthétique du cinéma québécois*, op., cit., p. 44.

et se rationalise, c'est le plus primitif qui sera la matrice de sens »²³⁵. Je suis projeté, en raison d'une réaction au « progrès »²³⁶, dans le cœur d'un argument critique qui met en présence différents rapports à l'histoire et au temps, un espace hétérogène où les « modernes » (au sortir de la Révolution tranquille), héritiers du libéralisme économique, ont droit de cité au côté des conservateurs de la grande noirceur. Ce qui m'apparaît à ce moment-là, en raison de la juxtaposition, par le montage, de ses « rapports au temps et à l'histoire », c'est une même fonction idéologique et historique entre deux bourgeoisies séparées dans le temps par la Révolution tranquille : une fonction réactionnaire. Nous retrouvons en quelque sorte l'argument de Fernand Dumont dans notre introduction : nous assisterions à un retour du conservatisme.

Ce qui ressort de mon expérience figurale, c'est un imaginaire de la résistance dont le « point de fuite identitaire » remonte aux Rébellions de 1837-1838. Si Perrault est bel et bien ce cinéaste qui voyage dans l'imaginaire collectif, dans la mémoire du Québec contemporain, il faut bien y voir la confirmation du fait que la fonction historique du Patriote participe « d'une réflexion qui a pour horizon anthropologique la reproduction sociale et subjective, l'enjeu généalogique. »²³⁷ Il faut cependant ajouter, la reproduction sociale et subjective d'un imaginaire de la résistance. La figure du Patriote dans le cycle à l'étude a pour fonction historique une réappropriation symbolique – et révolutionnaire – de l'histoire, pour en penser l'avenir en dehors des idéologies dominantes.

Enfin, à la lumière du rapport que Perrault entretient avec l'espace bien ordonné du pittoresque, le Patriote-paysan est paré des attributs d'un sujet qui assiste, euphorique, à l'éclosion d'un espace public, espace vécu, investi d'un imaginaire révolutionnaire. Ce qui se dessine, c'est l'espace d'une prise de conscience aiguë, l'espace d'un bouillonnement incroyable, reflet d'une population mécontente, en colère. Les intervenants des films de Perrault nous révèlent que le patrimoine a une conscience, ils se reconnaissent (ou du moins, commencent à se reconnaître) dans un rapport de classe. Cet

²³⁵ *Ibid.*, p. 43

²³⁶ Un progrès qui ne profite pas à toute la population. Le « primitif », c'est l'altérité contre laquelle se définira le Québec moderne. Le cinéaste choisit donc d'embrasser des « subjectivités » (ces intervenants) qui se définissent à l' « extérieur » de ce progrès.

²³⁷ Michèle Garneau, *Pour une esthétique du cinéma québécois*, *op. cit.*, p. 42.

argument filmique constitue un renversement du régime de la représentation (de l'esthétique) du pittoresque. La topique du paysan, revisitée par le cycle abitibien, révèle une nouvelle dimension de la paysannerie – représentée comme soumise par les idéologies officielles : son visage révolutionnaire. Elle fait également apparaître, pour peu qu'on y prête attention, l'envers de la modernité, un des moteurs de son développement, inextricablement lié au colonialisme : l'exploitation des classes laborieuses, de la paysannerie et, avant tout, des autochtones²³⁸. La raison aurait donc engendré ses « monstres » pour légitimer son entreprise d'expansion impérialiste.

²³⁸ Depuis ces premiers films, *Au Pays de Neufves-France*, en passant par le cycle abitibien et, enfin, par *Le Pays de la terre sans arbres* et *Le Goût de la farine*, Perrault n'a cessé de s'intéresser à la question autochtone. La place des amérindiens – de l'Indien – dans son œuvre est d'une importance et d'un intérêt considérable, d'autant plus que leur présence hante le cycle abitibien, surtout *Le Retour à la terre*. L'intérêt de Perrault pour les amérindiens est sans doute motivé (ou, du moins, a partie liée) par la dimension de la résistance (à l'économie capitaliste, à l'appropriation générale des forces productives), qui est inhérente aux deux « expériences » de la modernisation (la paysanne et l'indienne). Quoi qu'il en soit, la représentation de l'« Indien », dans l'œuvre de Perrault, est un projet digne d'une analyse qui reste à venir.

Bibliographie

BERNARD, Jean-Paul, *Les Rébellions de 1837-38 : Les patriotes du Bas-Canada dans la mémoire collective et chez les historiens*, Montréal, Boréal Express, 1983.

BERNARD, Jean-Paul, *Les Rouges, libéralisme, nationalisme et anticléricalisme au milieu du XIXe siècle*, Montréal, Presse de l'Université du Québec, 1971.

BRUNELLE, Dorval, *La Désillusion tranquille*, Montréal, Éd. Hurtubise HMH, 1978.

CHABOT, Richard, *Le Curé de campagne et la contestation locale au Québec de 1791 aux troubles de 1837-38*, LaSalle, Québec : Hurtubise HMH, 1975.

CHATILLON, Colette, *Le développement de l'agriculture au Québec*, Mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 1974.

CORBO, Claude, LAMONDE, Yvan, *Le Rouge et le bleu : Une anthologie de la pensée politique au Québec de la Conquête à la Révolution tranquille*, Montréal, Presse de l'Université de Montréal, 1999.

DION, Léon, *La Révolution déroutée 1960-1976*, Québec, Boréal, 1995.

DELEUZE, Gilles, *L'Image-temps, Cinéma 2*, Paris éd. de Minuit.

DELEUZE, Gilles, GUATARRI, Félix, *Kafka : pour une littérature mineure*, Paris, Éditions de Minuit, 1975.

DEMERS, Pierre, « La leçon du cinéma 'nature' » *Cinéma Québec*, vol.4, no.6.

DUMONT, Fernand, *Genèse de la société québécoise*, Québec, Boréal, 1996.

DUMONT, Fernand, (Sous la direction de), *La Société québécoise après trente ans de changement*, Institut québécois de recherche sur la culture, Québec, 1991.

FECTEAU, Jean-Marie, *Un nouvel ordre des choses : La pauvreté, le crime, l'État au Québec, de la fin du XVIIIe siècle à 1840*, vlb éditeur, Montréal, 1989.

GARNEAU, Michèle, *Pour une esthétique du cinéma québécois*, Thèse de doctorat, Université de Montréal, 1998.

GREER, Allen, *Habitants et patriotes*, Montréal, Boréal, 1997.

HABERMAS, Jürgen, « La modernité : Un projet inachevé », *Critique*, no.413, octobre 1981.

HABERMAS, Jürgen, *The New Conservatism. Cultural Criticism and the Historian Debate*, Cambridge, Mass. : MIT Press, 1989.

JACQUES, Daniel, « L'Avenir de nos illusions. De la noirceur, de la tranquillité et de la révolution présumées », *Argument*, vol.1, nos.1-2, 1998.

LEDUC, Jacques, dans 24 Images, « C'est comme regarder dormir quelqu'un qu'on aime », no. 111, été 2002.

LEFEBVRE, Martin, *Psycho : De la figure au musée imaginaire. Théorie et pratique de l'acte de spectature*, Montréal/Paris, Harmattan, 1997.

LÉTOURNEAU, Jocelyn, « Pour une révolution de la mémoire collective. Histoire et conscience historique chez les Québécois francophones », *Argument*, vol.1, no.1, 1998, p.41-57.

LÉTOURNEAU, Jocelyn, « La mise en intrigue : Configuration historico-linguistique d'une grève célébrée :Asbestos, P.Q., 1949 », *RSSI*, vol.12, nos1-2, 1992, p.53-71.

LÉTOURNEAU, Jocelyn, « Québec d'après-guerre et mémoire collective de la technocratie », *Cahiers internationaux de Sociologie*, Vol. XC, 1991, p.68-69.

LEVER, Yves, *Histoire générale du cinéma Québec*, Montréal, Boréal express, 1988.

LIONEL-SÉGUIN, Robert, *L'esprit révolutionnaire dans l'art québécois*, Montréal, Parti Pris, 1972.

LOISELLE, Marie-Claude, « Entretien avec Alain Finkielkraut », *24 Images*, no. 98-99, automne 1999

MARSOLAIS, Gilles, *L'Aventure du cinéma « direct », revisitée*, laval, Les 400 coups, 1997.

MARSOLAIS, Gilles, *L'Aventure du cinéma « direct »*, Paris : P.Seghers, 1974.

NIETZSCHE, F., *Seconde considération intempestive, De l'utilité et de l'inconvénient des études historiques pour la vie*, Flammarion, 1988.

PERRAULT, Pierre, *De la parole aux actes*, Montréal, L'Hexagone, 1985.

PERRAULT, Pierre, *Le cycle abitibien*, tiré de « Caméramages », coll. Cinématographique, Montréal, éd. de l'Hexagone, 1983.

PERRAULT, Pierre, « Réponse de Menaud à Savard. Le Royaume des pères à l'encontre des fils », *Le Devoir*, 28 janvier 1978.

PROULX, Bernard, *Le Roman du territoire*, Montréal, UQUAM, (Les cahiers du département d'études littéraires, no.8), 1987.

RANDALL, Marilyn, VAILLANCOURT, Daniel, « Généalogies de la figure du Patriote 1837-1838 », *Voix et images*, no.78, printemps 2001, p.451-455.

SAVARD, Félix-Antoine, *Testament politique*, *Le Devoir*, 6 janvier 1978

SERVAIS-MAQUOI, Mireille, *Le Roman de la terre au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, no.12, 1974.

SCULLY, Robert Guy, *Le Québec de Pierre Perrault*, « Le Devoir », 24 mai 1975, p.13.

VAILLANCOURT, Daniel, « Les têtes à Patriote : Une figure retorse au XIXe siècle », *Voix et images*, printemps 2001, p.456-473.

VALASKAKIS, Kimon, « Libre-échange et mondialisation. Le défi de la gouvernance », *La Presse*, jeudi 19 avril 2001.

VÉRONNEAU, Pierre et al., *Les Cinémas canadiens*, Paris et Montréal, L'Herminier et Cinémathèque québécoise, 1978.

WALLOT, Jean-Pierre, *Un Québec qui bougeait : trame socio-économique du Québec au tournant du XIXe siècle*, Sillery, Québec, Boréal Express, 1973.

WEINMANN, Heinz, *Du Canada au Québec, Généalogie d'une histoire*, Montréal, éd. de l'Hexagone, 1987.

ZUMTHOR, Paul, *Introduction à la poésie orale*, Seuil, Coll. 'Poétique', 1983.

Annexe

Segment I : 8.11.00 – 18.48.00 ; Le Retour à la terre

Retour sur la colonisation abitibienne des années 1930

Plan

visuel / sonore

- 1 vis. : École Supérieure d'Agriculture en PE
son. : Sur un fond de musique classique, la voix de l'abbé Proulx : « en 1933, le Cardinal Villeneuve fondait la Société de Colonisation du Diocèse de Québec avec siège (...) »
*images de *En pays Neuf*
- 2 vis. : École Supérieur en PDE
son. : Sur fond de musique classique, l'abbé termine sa phrase : (...) social à St-Anne-de-la-Pocatière à l'école Supérieure d'Agriculture »
- 3 vis. : Statut de deux prêtres colonisateurs en PL de face.
son. : Sur musique classique, l'abbé : « Dès le 6 septembre suivant, un groupe de 12 colons recrutés à St-Anne-de-Kamouraska fût dirigé vers le canton (...) »
- 4 vis. : PM sur une plaque commémorative et PAN vers le haut sur les deux prêtres colonisateurs.
son. : sur musique classique, le reste de la phrase à l'abbé : (...) de Roquemaure »
- 5 vis. : PG du train en TRAV arrière sur voie ferré, avec l'horizon d'une terre vierge de chaque côté.
son. : musique classique

- 6 vis. : PG similaire au plan 5 en TRAV arrière.
son. : musique classique
- 7 vis. : PG de la forêt boréale en TRAV sur le train.
son. : sur musique classique, l'abbé : « Nous devons savoir gré au chemin de fer national de s'être entendu dans le temps avec le gouvernement de la province de Québec(...) »
- 8 vis. : PG en TRAV arrière avec voie ferrée. Nous passons dans une gare au milieu d'une immense forêt.
son. : sur musique classique l'abbé termine sa phrase du plan 7 : (...) pour transporter à bon marché,(...)
- 9 vis. : GP de deux colons étendus dans le train
son. : sur un air de violon, l'abbé : (...) quelquefois même gratuitement, les colons et leurs bagages. »
- 10 vis. : GP du dernier colon du plan 9
son. : l'air du violon
*fin des images de *En pays Neuf*
- 11 vis. : Hauris en PRP (frontal) au micro avec pancarte du PQ derrière lui.
son. : le discours électoral d'Hauris : « Bon, madame et messieurs, un royaume vous attend a été ceci, rappelez-vous : (...). Hauris raconte, essentiellement, comment les gens ont été envoyés en Abitibi, tassés dans les chars à bœuf de la CNR (Canadian National Railways). Leurs maigres biens (râteaux, haches, etc.) ont tombé dans les mains d'une poignée de patroneux qui ont tout pris, sauf les enfants puis(...)
- 12 vis. : PDE avec trois enfants qui entrent dans une maison au loin

*retour de *En pays Neuf*

son. : la voix de Hauris plaquée sur les premières secondes de l'image de l'abbé : (...) puis les femmes » avec retour de la musique classique

- 13 vis. : PDE de deux maisons en PAN droite
son. : musique classique
- 14 vis. : PDE frontal d'une maison où une femme sort de la porte avec un bébé dans les bras et trois autres enfants. Elle vient à la rencontre de son mari qui arrive sans doute du travail.
son. : sur fond de musique classique, l'abbé s'exclame : « famille heureuse! »
- 15 vis. : Raccord en GP PAN droite sur les visages de ces derniers (individuellement) se terminant sur l'homme à droite du cadre et sur la femme à gauche, avec le bébé dans les bras. Chacun esquisse un sourire timide...
*fin de *En Pays Neuf*
son. : musique classique
- 16 vis. : Hauris GP visage légèrement tourné vers le hors champ droit.
son. : Hauris : « Ces gens-là qui ont colonisé L'Abitibi dans les années 1930, c'était la crème des patriotes qui restaient dans les travailleurs pour défricher (...) Aujourd'hui, le peuple instruit qu'on a qui se dit des compétences, des mécanisations, un monde merveilleux (...) ça ne vaut pas le doigt de ces vieux là, à force que c'était bien !
- 17 vis. : PR de deux colons assis dans le train, qui se parlent têtes baissées (ils sont affairés à quelque chose ; jouer aux cartes??)
*retour de *En Pays Neuf*
son. : sur un air de violon, l'abbé dit : « sur le train, chacun tue (...) »

- 18 vis. : PR d'un colon qui dort, étendu sur le banc.
son. : sur l'air de violon, l'abbé : (...) le temps à sa manière ! »
- 19 vis. : PR d'un colon qui joue du violon.
son. : air de violon
- 20 vis. : perspective opposée du plan 19, mais même contenu et même échelle de plan.
son. : air de violon
- 21 vis. : PG en TRAV de l'arrière du train. Nous y voyons la voie ferrée à droite du cadre et à gauche une gare apparaît avec un attroupement de colons.
son. : l'air de violon disparaît progressivement et cède la place à une musique classique et ensuite s'amorce la voix de l'abbé : « Une vingtaine d'heures de chemin de fer(...) »
- 22 vis. : PG du train en frontal qui arrive vers la cam, placée légèrement à gauche avec une immense foule qui attend.
*fin de *En Pays Neuf*
son. : sur un fond de musique classique et de bruit de locomotive, l'abbé : (...) et nous atteignons Lasarre à une distance de 500 milles de Québec, après avoir traversé presque tout l'Abitibi. »
- 23 vis.: en PR François Mantha -du profil droit- de Evain (autrefois de Thurso)
son. : Mantha dit : « Quand ils ont colonisé l'Abitibi (...), nous autres on est sorti de Thurso (...), de la ville ! Ils ont dit : l'assistance sociale, les conseils municipaux vous coupent les vivres (...) J'y étais, je parle en connaissance de cause! Les familles pauvres de toutes les villes n'avaient plus le choix ! Vous partez en colonies ou vous perdez la soupe que vous

aviez trois fois par semaine (...) Vous partez à la conquête de l'Abitibi !
(...)

- 24 vis. : Mantha en PR avec un saut dans l'axe d'environ 100°-légèrement
profil droit-
son. : (...) Avec l'épée dans le dos, pas le choix ! On a monté là-bas
comme des chevaux qui viennent de l'Ouest(...) en wagons, pis à pied !
(...) 35 milles pour être rendu dans notre 'royaume' ! »
- 25 vis. : GP sur enseigne dans une gare où est inscrit : LASARRE, avec
quelques têtes de colons à l'avant- plan.
*retour de *EN Pays Neuf*
son. : musique classique
- 26 vis. : PM de colons descendant d'un train
son. : musique classique
- 27 vis. : PDE de colons à la gare qui s'affairent à ramasser leur bagage avec
léger PAN droit.
son. : musique classique
- 28 vis. : PM de deux colons mettant une malle dans la boîte d'un camion
coupé en deux par le cadrage.
son. : musique classique
- 29 vis. : PM composé de deux colons à l'avant-plan et deux colons à l'arrière-
plan. Ces derniers sont en raccord avec le plan 28; ils continuent à placer
des bagages dans la boîte du camion. La cam en PAN droit suit
l'itinéraire des deux colons de l'avant-plan en nous révélant une dizaine de
colons qui passent avec pelles et bagages...
son. : musique classique

- 30 vis. : PDE d'un groupe de colons s'embarquant dans la boîte de deux camions côte à côte.
son. : musique classique
- 31 vis. : PG avec PAN droite sur les deux camions remplis de colons qui s'éloignent au loin vers la droite du cadre.
son. : musique classique
*fin de *En Pays Neuf*
- 32 vis. : Dans la cuisine en PM, Hauris du profil droit, un peu de dos avec Thérèse Côté face à la CAM l'écoutant avec un PAN droit nous révélant les deux enfants de la maison avec le père, Arthur Côté attentifs aux propos de Hauris.
son. : Hauris parle : « Le bonhomme montait ici, puis de la misère il savait qu'il y en avait! Il fallait qu'il défriche, c'était sauvage ! Fallait qu'il se bâtisse sur une terre (...) avec sa famille autour, il cultivait (...) il a accepté sa vocation de terrien, sa vie serait ça ! C'était pas de faire un avocat, c'était d'être un terrien !
- 33 vis. : PG d'un bateau à vapeur sur une rivière
*retour de *En Pays Neuf*
son. : sur musique classique, la voix off de l'abbé : «La seule voie praticable pour se rendre à Roquemaure(...)
- 34 vis. : PDE de deux colons descendant une charge sur le bateau en question avec PAN droite qui les suit.
son. : sur fond de musique classique la voix off de l'abbé : (...) c'est la rivière La Sarre ou Whitefish (...)
- 35 vis. : PAN droit en PDE où nous voyons deux radeaux chargés de marchandises à la 'remorque' du bateau.

- son. : sur musique classique la voix off de l'abbé : (...) et le lac Abitibi.
Après une nuit passée dans les glaces, nous atteignons Roquemaure à
6 :00 hr.(...)
- 36 vis. : TRAV en PG sur l'eau défilant à l'arrière du bateau avec PAN vers
le bas sur le derrière du bateau.
son. : (...) du matin » sur musique classique
- 37 vis. : PG en PAN droite sur l'immensité du paysage avec le lac et arrêt sur
un bateau qui s'en vient vers CAM.
son. : musique classique
- 38 vis. : raccord en PDE sur le bateau en question arrivé accostant avec un
homme qui guide le bateau avec une perche de bois au fond du lac.
son. : sur fond de musique classique l'abbé : « La grosse marine accoste
son dernier chaland (...) »
- 39 vis. : PG du bateau amorçant un 180° pour retourner vers le large.
son. : sur musique classique, l'abbé : (...) n'est-ce pas qu'elle ressemble
assez (...)
- 40 vis. : coupe raccord du bateau dans son mouvement 180° .
son. : sur m.c. la voix de l'abbé : (...) à une grosse cabane bâtie sur un
cageux ? »
- 41 vis. : coupe raccord en PG où le bateau termine sa rotation et file vers le
large.
son. : sur m.c., la voix de l'abbé : « Comme mécanisme, c'est un vieux
moteur de moulin à scie qui fait tourner dans l'eau, à la manière d'un large
dévidoir (...)

- 42 vis. : le bateau en PG continue plus au loin sa course vers le large.
son. : sur m.c., la voix de l'abbé : (...) à l'arrière. Ça ne paie pas beaucoup d'apparence, mais c'est (...)
- 43 vis. : PE de trois colons en contre-plongée à travers des arbres à l'avant-plan qui à l'aide d'une corde attachée au bord accoste un radeau de marchandises.
son. : sur m.c., la voix de l'abbé : (...)très puissant et très pratique surtout! »
- 44 vis. : PE en PAN droite d'un camp en construction où s'élève la fumée de quelques feux.
son. : sur m.c., l'abbé : « Dès le lendemain,(...) »
- 45 vis. : PDE en PAN gauche sur les colons travaillant vigoureusement, dont deux travaillent à la scie...
son. : (...)tout le monde se mettait à l'œuvre résolument ! À l'avance, (...)
- 46 vis. : PDE en PAN gauche de colons qui travaillent près des tentes dont parle l'abbé.
son. : sur m.c., la voix de l'abbé : (...) on avait dressé trois tentes ; deux grandes, dont une pour servir de réfectoire et de cuisine et l'autre, de dortoir »
- 47 vis. : PDE de deux cuisiniers à l'intérieur d'une tente, dont un soulève une bouilloire.
son. : sur m.c., l'abbé : « La troisième, plus petite, servait de bureau »
- 48 vis. : GP sur lardon en train de griller à droite du cadre avec bouilloire qui fume à gauche du cadre.
son. : sur m.c., l'abbé : « La cuisine est très appétissante ! »

- 49 vis. : GP sur grillades entassées dans un coin après la cuisson.
son. : sur m.c. l'abbé : « Hmmm ! Les bonnes grillades ! »
- 50 vis. : PDE de quelques colons, rassasiés et souriants, qui sortent de la tente vers le cadre gauche inférieur de la CAM.
son. : musique classique
- 51 vis. : PDE de trois colons qui entrent dans une tente avec un sapin sur l'épaule.
son. : sur m.c., l'abbé : « On prépare de bons matelas de sapin pour ce soir! »
- 52 vis. : PA avec deux colons, dont un à gauche un peu en arrière qui s'allume une cigarette et l'autre, à l'avant-plan, parle au téléphone.
son. : sur m.c. la voix de l'abbé : « Voici la tente du commis »
- 53 vis. : PR de deux mains qui remplissent un formulaire sur une table et PAN vers le haut sur les deux colons...
son. : « Après avoir fait le choix de son lot, chacun signe sa formule »
- 54 vis. : PE de plusieurs colons se parlant à l'extérieur près des tentes + Pan vers le haut sur les épinettes de l'arrière plan jusqu'à la plus haute cime.
son. : « Ce sont de géants ! »
- 55 vis. : GP sur deux hommes qui aiguisent une hache. Un d'entre eux actionne le tourniquet, alors que l'autre tient la hache fermement sur la pierre ...
son. : sur m.c., l'abbé : « Mais voici la hache »
*fin de *En Pays Neuf*

- 56 vis. : Hauris en PRP légèrement de profil droit et un peu à gauche du cadre.
 son. : Hauris dit : « Ils en avaient su cœur ! Le père nous, quand il est arrivé à Rochebaucourt, il avait 8 enfants sur les bras sans femme, maman était morte (...) La terre a été faite à la hache, pas au tracteur, au bras ! »
- 57 vis. : François Mantha en PRP dans l'axe opposé d'Hauris – même position assis- à droite du cadre.
 son. : Mantha dit : « Le royaume, je te garantis qu'il était royaume, oui messieurs ! Il y a des gens de la rue Saint-Jacques qui les admirent les beaux arbres, nous on en avait trop ! Quand tu t'écartes dedans par ex ! (...) Ils nous ont établi là, on était dix-sept dans la famille ! C'est le curé qui voulait ça, la procréation ! On recevait 17.50\$ par mois, calvaire ! On vivait gras ! Les patates et la broche à clôture étaient plus chères qu'aujourd'hui, ils étaient où les exploiters ! ? Ils disaient : plus on aurait d'enfants, plus on aurait d'argent, mais on plafonnait à 1000\$. On avait seulement pas d'argent pour une hache ! ...
- 58 vis. : PM de deux colons avec une hache chacun qui s'attaquent énergiquement à un arbre.
 *retour de *EN Pays Neuf*
 son. : musique classique
- 59 vis. : GP de l'entaille où une hache frappe l'arbre
 son. : musique classique
- 60 vis. : PM de quatre colons affairés à couper un arbre avec une grosse scie.
 son. : musique classique

- 61 vis. : PE en plongée de la cime d'un arbre qui s'effondre + PAN vers le bas et PAN droit sur les colons -droite inf. du cadre- observant la chute du « géant ».
son. : sur m.c., l'abbé en voix off : « Tous les jeunes gens travaillent d'abord ensemble »
- 62 vis. : PDE en profondeur de champ où cinq colons ébranchent l'arbre tombé à la hache
son. : sur m.c., l'abbé : « On commence par défricher(...) »
- 63 vis. : PE en PAN droite qui révèle le travail en progression. Au début, un tas de bois brûle et plus à droite, les colons travaillent...
son. : sur m.c., l'abbé : (...)une acre sur chaque lot »
- 64 vis. : PDE en PAN droite où on voit des colons occupés à finir l'élitage des arbres.
son. : sur m.c., l'abbé : « On construit ensuite un(...) »
- 65 vis. : PG avec un camp au loin sur un vaste lot défriché.
son. : musique classique avec l'abbé : (...) camp pour chacun, (...)
- 66 vis. : PL du camp occupant le champ du cadre.
son. : sur m.c., l'abbé : (...)de sorte que tout est prêt pour recevoir la famille ou la nouvelle mariée(...)
- 67 vis. : PL d'un autre camp.
son. : (...) selon le cas »
*fin de *En Pays Neuf*

- 68 vis. : Hauris de derrière en contre-plongée par-dessus l'épaule droite pour voir l'action de trier les patates avec son fils qui l'aide en frontal à l'arrière-plan.
son. : Hauris : « Dans l'Abitibi ici, ça été les gars les plus vigilants qui restaient comme(...) »
- 69 vis. : En PE - PAN droite sur terre défrichée, la CAM commence sur deux colons – hache sur l'épaule – qui s'avancent vers elle et quitte vers la droite pour s'immobiliser sur un petit camp en bois.
son. : Voix de Hauris : (...)défricheur... c'était à peu près les hommes qui dans le fond ont quitté un grand pays défriché, qui était beau, (...) »
- 70 vis. : PL du camp où des colons attroupés se reposent.
son. : (...)qui avait des villes et tout ça, pour venir ouvrir un autre grand pays qui était sauvage. »

Segment II : 25.14.00 à 32.40.00 ; Le Retour à la terre

Le portrait, un genre au service de l'histoire conservatrice

<u>Plan</u>	<u>Visuel/Sonore</u>
1 (40 sec)	<p>vis : Hauris en PDE en pleine campagne électorale, de face, au fond de la salle, avec les gens de dos qui l'écourent.</p> <p>son : Hauris livre son discours : « Moi je veux savoir qui vous a fait mourir ? Vous aviez du talent, du cœur énorme ! Des idées, une richesse à vous autres ! Ça ne peut pas mourir de même, il y a eu quelqu'un qui vous a empêchés d'aller vers le grand idéal ; le système coopératif, qui était la distribution de la richesse pour que tout le monde puisse vivre dans sa maison honnêtement, sans que personne ne puisse lui enlever sa langue, sa foi et ainsi de suite... ! »</p>
2 (40 sec)	<p>vis : PAN droite en PG sur une terre défrichée. On arrive à un camp. *retour de <i>En Pays neuf</i></p> <p>son : sur fond de musique classique, la voix off de l'abbé Proulx : « L'habitation du premier missionnaire ».</p>
3 (4 sec)	<p>vis : PDE du camp de devant</p> <p>son : musique classique</p>
4 (8 sec)	<p>vis : PL de l'abbé Napoléon sortant d son camp, saluant la CAM et ramassant quelques bûches de bois de chauffage.</p> <p>son : sur m.c., la voix off de l'abbé Proulx : « M. l'abbé Napoléon Pelletier »</p>
5 (2sec)	<p>vis : raccord en PRP de l'abbé Pelletier penché en train de se remplir les bois d'une charge de bois.</p> <p>son : musique classique</p>

- 6 (3 sec) vis : raccord dans le mouvement sur l'abbé debout en PRP souriant et s'en retournant vers son camp.
son : musique classique
- 7 (4 sec) vis : PG avec une dizaine de colons s'avançant vers la CAM dans un paysage défriché avec un camp à droite du cadre.
son : sur m.c., l'abbé : « C'est aujourd'hui dimanche (...) »
- 8 (4 sec) vis : PDE avec PAN droite d'un groupe de six colons se dirigeant vers la porte d'un camp.
son : musique classique
- 9 (7sec) vis : PG avec foule s'avançant vers la CAM avec l'agronome à l'avant-plan qui passe directement devant la CAM en y jetant quelques regards timides.
son : sur m.c., la voix de l'abbé : « Tenez, voici M. Alphonse Brassard, l'agronome organisateur du canton qui vient de faire (...) »
- 10 (3 sec) vis : GP de l'agronome Brassard visiblement gêné qui porte le regard à gauche et à droite de l'écran, dans les hors-champ.
son : (...) cinq milles à pieds pour venir à la messe ! »
- 11 (6sec) vis : PDE avec groupe de colons devant un camp qui discutent et entrent dans l'église de 'fortune' en bois rond.
son : musique classique
- 12 (25 sec) vis : PAS des fidèles qui sortent de la chapelle à la queue leu leu et qui portent leur chapeau à leur tête. Il neige.
son : sur m.c., la voix de l'abbé : « La chapelle n'a que vingt pieds par vingt. Dans cette étroite enceinte, se sont entassé 125 personnes bien

comptées. Inutile de d'ajouter qu'on avait même pas de place pour s'agenouiller devant l'élévation ! »

- 13 (22 sec) vis : En PAS les hommes continuent de sortir de la chapelle un à la suite de l'autre et disparaissent des deux côtés du champ.
*Fin de *En Pays neuf*
son : musique classique
- 14 (18 sec) vis : IDEM plan 13
son : sur m.c., la voix off de Hauris embarque à la 6^e seconde : « Pis oublie pas mon père, mon beau-père, tous ces vieux là défrichaient leur terre dans le but premier de voir le clocher de l'église(...) »
- 15 (11 sec) vis : Hauris en GP –léger profil droit- qui en prononçant « 100 pieds de haut ! » lève les bras en regardant son ami Arthur côté à droite dans le hors champ.
son : -(...)100 pieds de haut! »
-« le plus loin » (répond A. Côté)
-«C'est ça, pour entendre l'angélus... c'était de voir grand ! (Hauris)
- 16 (2 sec) vis : Arthur Côté en GP
son : Arthur répond : Oui ! Oui!
- 17 (2 sec) vis : retour à Hauris -même échelle que plan 15-
son : « Tu vois-tu ça aujourd'hui un jeune qui décide de faire ça ? Non ! L'Américain, une GTO, le bicycle à gaz, tsé ! Comprends-tu là !? Il ne se rend pas compte que la vie c'est autre chose que ça ! »
- 18 (3 sec) vis : Sur un fond d'écorce, comme transition, il est inscrit, sur un dessein de feuille d'érable, 1935.
*retour de *En Pays neuf*

- son : « Nous revenons à Roquemaure après un (...) »
- 19 (17 sec) vis : PGE avec long PAN droite qui nous révèle le canton de Roquemaure défriché.
son : sur fond de musique classique, l'abbé : (...) an passé. La forêt recule toujours devant le courageux défricheur. »
- 20 (9 sec) vis : PG en PAN droite suivant les colons qui s'arrêtent et entrent à la nouvelle chapelle.
son : sur m.c., l'abbé : « Devant l'arrivée incessante de nouveaux colons, la maison du Bon Dieu a dû se faire plus grande. On a reconstruit à neuf! »
- 21 (22sec) vis : retour en PR des colons sortant de la nouvelle chapelle, comme du bétail.
son : musique classique
- 22 (15 sec) vis : PR IDEM plan 19
son : musique classique
- 23 (20 sec) vis : portrait de groupe en PDE en PAN droite
son : sur m.c, l'abbé : « Les colons sont contents ! Toutes les figures sont épanouies! »
- 24 (20 sec) vis : François Mantha en PR assis en plan frontal un peu à droite du sujet.
son : Mantha dit : « On a été lâché comme ça dans l'Abitibi, ça a été défriché à la sueur des fronts, on mangeait 5-6 fois par semaine... quand tu te tiens pu debout, tu te couches!, on a fait ça 15 ans !
- 25 (27 sec) vis : Hauris en PR pendant la campagne électorale sur la scène en avant de face.

son : Hauris : « Parce que Roquemaure s'est défriché sans argent... vous étiez tous pauvres quand vous êtes arrivés...vous avez tout bâti, vous aviez pas besoin de leur argent, de la mine Noranda, non!

Vous étiez des hommes qui aviez décidé de vous mettre les pieds dans la terre et de la défricher!

26 (4 sec) vis : sur fond d'écorce -feuille d'érable-, il est inscrit 1937, avec fondu au noir à la fin.

*retour *En Pays neuf*

son : musique classique

27 (1.19 min.) vis :PGE où nous voyons en PAN droite l'ensemble de St-Anne-de-Roquemaure très bien développé.

son : sur m.c., la voix de l'abbé : « Le village de St-Anne-de-Roquemaure. Quel changement depuis trois ans ! ...Grâce aux primes nombreuses et très opportunes accordées par le gouvernement provincial en 1937, la paroisse se développe à vive allure! »

28 (3 sec) vis : PE de la maison du curé (presbytère)

son : sur m.c., la voix de l'abbé : « M. le curé est convenablement logé, n'est-ce pas ?

29 (32 sec) vis : Hauris en PR entouré de jeunes dans la vingtaine.

son : Hauris : « Le clergé a joué contre ces gens là, on a logé ces gars là dans des presbytères extraordinaires ! Mieux que nos familles, eux ils avaient la vraie toilette à l'eau, pis une de spare en cas que Monseigneur vienne confirmer pendant le printemps pour pas qu'il soit obligé de descendre l'escalier ! Allez voir les paroisses, on a fait ça à la grandeur, à force qu'on avait le dos large!

30 (4 sec) vis : Le curé en PA tirant la corde de la cloche du clocher.

son : l'abbé Proulx en voix off : « Le curé Émile Couture aura sans doute prochainement(...) »

31 (3 sec)

vis : GP du clocher en question où la cloche est installée.

son : l'abbé continue : (...) son bedeau, mais pour le moment, il faut qu'il somme lui-même »

Segment III : 47.26.00 à 59.22 ; Le Retour à la terre**Le royaume inachevé**PlanVisuel/Sonore

- 1 (28 sec) vis : avec 2-3 têtes de derrière nous voyons Hauris de face en avant en PA parlant et gesticulant pour la campagne du PQ.
son : Hauris : « Moi j'ai 40 ans, pis je suis en train de me demander si je n'aurai pas exactement le même sort que mon père... pis j'ai des enfants, est-ce que je peux me permettre de leur donner le même sort ? Non ! Je ne peux pas, j'ai le devoir de ne pas le faire ! »
- 2 (18 sec) vis : PR de Hauris, Arthur et Thérèse Côté assis en triangle autour de la table de cuisine.
son : Hauris : « En tout cas, si tu vends ta terre, tu sauveras pas ta chambre de bain... une toilette, ça coûte 1000 dol., Ta terre te sera peut-être achetée pour couvrir ça ! »
- 3 (2 sec) vis : PDE d'un camp de colons de face avec des vignes luxuriantes (une belle végétation...)
son : sur musique classique, la voix off de l'abbé : « Les camps de colons finiront(...) »
- 4 (3 sec) vis : PE avec une jolie maison où grimpe des vignes et où entre un père et une fille au loin.
son : sur m.c., l'abbé : « (...) tous par être remplacés par de jolies(...) »
- 5 (3 sec) vis : PG où une route traverse l'écran nord/sud un peu à droite du cadre dans un village où quelques maisons sont éparpillées.
son : sur m.c., l'abbé : « (...) maisons. Un jour viendra où le temps des souches(...) »

- 6 (4 sec) vis : PG idem5 avec chemin nord/sud avec plus de maison.
son : sur m.c., l'abbé : « (...) sera oublié à jamais! »
- 7 (3 sec) vis : PL d'une maison
son : l'abbé : « Un autre de ces miracles de survivance canadienne-française ! »
- 8 (16 sec) vis : PG en TRAV de la voiture à Hauris avec la moitié de la tête du mouveur (Charlemagne Gobeil) de derrière. On voit apparaître une maison délabrée à droite + PAN gauche sur Hauris.
son : -Hauris : « Ça c'est une autre maison de 400 dol. que le gouvernement donnait ! Le gars la bâtissait à ses frais par exemple! »
-mouveur : « Oui, oui, il donnait 400 dol. de matériel ! »
-Hauris : « C'est ça, des vieilles planches qui arrivaient d'un moulin à scie(...) »
- 9 (14 sec) vis : En TRAV sur la droite (où le mouveur est assis) avec PAN droite pour garder la maison dans le cadre.
son : Hauris : « qui étaient sciées par la compagnie Richard... Celle-là, je ne me rappelle pas qui restait là...c'est une vieille maison de 400 dol., mais lui il a mis 3000-4000 dol. (...) »
- 10 (5sec) vis : PG de la droite des bâtiments avec au loin maison et bâtiment de ferme avec terrain colonisé pour agriculture.
son : Hauris : (...) après ça ces maisons là ! + retour de la voix off de l'abbé avec fond de musique classique : « Je ne pourrai jamais regarder cette belle ferme sans me rappeler le visage de cet (...) »
- 11 (2 sec) vis : PR d'un agronome au sourire timide avec terrain colonisé derrière.
son : sur m.c., l'abbé : (...) agronome arrachant des souches (...)

- 12 (2 sec) vis : PG plus serré que plan 10 de la même ferme – de la droite –
son : (...)avec son bœuf. »
- 13 (5 sec) vis : IDEM 10 et 11 mais de l'autre perspective sur le 145° environ – saut
de la gauche dans l'axe de 180° –
son : l'abbé : «Ce que cet agronome a réalisé de ses bras depuis 1934,
vous pouvez en juger, ça se passe de (...)
- 14 (2 sec) vis : PL de la ravissante maison de la ferme 10-12-13 de face.
son : -l'abbé : (...)de commentaires! »
-Hauris (voix off) : « Les maisons étaient en série ! »
- 15 (6 sec) vis : Hauris en PR conduisant dans un canton abandonné + PAN droite sur
le mouveur assis à ses côtés dans la voiture.
son : -Hauris : « Quand le gouvernement était rouge le papier était rouge,
quand il était bleu, le papier était bleu ! »
-mouveur : « le papier était bleu ! » dit-il en même temps que Hauris
(rires..)
- 16 (11 sec) vis : PL dans un champ ; une vieille maison bleue, dressée seule.
son : -Hauris : « Tu savais ça par rang de quel bord ils avaient voté »
-mouveur : « Ils ont été bleus longtemps, parce que ça a souvent voté bleu!
(rires...) »
- 17 (6 sec) vis : Hauris qui livre son discours, en PM, avec gens assis de dos
(campagne électorale du PQ)
son : « 3-4 ans après, qu'est-ce qu'on voyait à Roquemaure ? C'était une
église moderne(...) »
- 18 (5 sec) vis : PG avec église et presbytère luxueux plantés au milieu du champ.

son : « (...)pour le temps, c'était un produit moderne, des bâtisses moderne pour le temps...je ne vous dis pas qu'il serait encore moderne aujourd'hui. Mais il n'y avait pas d'anglais qui vous ont donné de l'argent, on avait pas besoin de leur argent pour vivre le lendemain matin. Mais pourquoi ?! Aujourd'hui on a dépensé des milliards de dollars pour des écoles modernes, pour envoyer des spécialistes en Europe pour aller chercher tout le système de documentation pour se créer des compétences, pis aujourd'hui faudrait encore quêter la pitance pour manger demain matin !?? »

- 19 (27 sec) vis : retour Hauris + mouveur en auto
 plan du banc arrière –épaule droite Hauris en GP et PAN gauche sur presbytère-église-école.
 son : -Hauris parle au mouveur : « Tiens regardez! Despinassy... quand on enlève les services dans une paroisse c'est qu'on veut la fermer ! La gare, l'église, le presbytère et bientôt l'école... Ils vont la fermer pour le mois de septembre ! »
 -mouveur : « On pourrait peut-être la déménager? »
 -Hauris : « La petite partie est déménageable »
- 21 (7 sec) vis : La CAM en PG sur les ruines de l'école démolie avec l'église à l'arrière-plan de côté.
 Un sous titrage indique : 'Les écoles de Despinassy l'année suivante'
 son : Hauris : « Oubliez pas c'est une école de 300 000 dollars !, la neuve, la grosse. »
- 22 (4 sec) vis : PL du cardinal de face qui sort de l'église et s'avance vers la CAM entre deux rangs de fidèles; des enfants vêtus pour l'occasion.
 *retour de *En Pays neuf*
 son : bruit de cloches qui résonnent

- 23 (5 sec) vis : PL du côté droit en PAN vers la gauche; raccord sur le cardinal qui continue sa marche suivi de son cortège. La place est bondée de drapeaux français et québécois
son : sur musique classique, la voix off du cardinal : « En 1940, le cardinal Villeneuve a honoré Roquemaure de sa visite »
- 24 (4 sec) vis : PL en TRAV suivant l'axe du déplacement d'une foule d'enfants
son : sur m.c., la voix de l'abbé : « l'éclat de la réception ne fût pas sans causer une agréable surprise à son éminence (...) »
- 25 (11 sec) vis : PE avec de dos le cardinal et ses 'bras droits' suivi de la procession avec une grosse croix portée à bout de bras + foule qui s'étend au loin avec le paysage en arrière plan. La foule s'agenouille au passage de son éminence.
son : « (...) qui était parfaitement au courant des difficultés auxquelles nous avons fait face et qui admira sans réserve une croissance aussi rapide! »
- 26 (10 sec) vis : PAN gauche en PG d'une longue procession qui défile avec village et paysage derrière - saut dans l'axe avec le plan 25 qui ne respecte pas la règle du 180°-
son : musique classique
- 27 (5 sec) vis : PDE de la tête de la procession avec le cardinal et ses proches avec une partie de l'église où il se dirige + PAN droite qui les suit jusqu'à nous dévoiler une partie importante de l'église.
son : musique classique
- 28 (12 sec) vis : PDE du cardinal qui entre à l'église + longue foule qui le suit.
son : musique classique

- 29 (5 sec) vis : PL Encore à droite des paysans en ligne qui avancent vers la CAM + PAN gauche qui nous révèle la longueur de cette procession.
* fin de *En Pays neuf*
son : musique classique.
- 30 (20 sec) vis : Un homme en PR debout avec un autre assis à sa droite, attentif à ses propos, dans la salle où Hauris a donné un discours. La CAM est un peu à droite du sujet.
son : L'homme dit : « Il faut penser que ça n'appartient pas qu'au Christ ça ; 'mon royaume n'est pas de ce monde', parce que si mon royaume aurait été de ce monde, je serais aujourd'hui riche à craquer ! J'aurais pris les moyens de le devenir, c'est simple ! »
En voix off l'abbé commence une phrase : « Quand le Prince (...) »
- 31 (5sec) vis : De l'église en PG on PAN gauche sur l'immense foule et tout le décorum de l'endroit.
*retour de *En Pays neuf*
son : « (...) de l'église repartit, la foule, forte de ses conseils et de ses bénédictions (...) »
- 32 (5 sec) vis : PL du Prince qui se dirige vers une automobile luxueuse pour repartir avec ses 'bras droits'.
son : « (...) reprit la route plus joyeuse et plus sûre de l'avenir »
- 33 (2 sec) vis : raccord sur l'action du cardinal qui entre dans la voiture avec ses hommes.
son : Dès 1882, un prêtre colonisateur, l'abbé Proulx, disait : « 'Le Nord, voilà un champ ouvert aux activités des Canadiens-français ! »
- 34 (12 sec) vis : PE en PAN droit qui suit l'auto quittant les lieux avec les fidèles en rang, de chaque bord du chemin.

son : l'abbé : « Eux seuls aimeront y vivre. Le Nord sera le domaine, (...) »

35 (4 sec) vis : De l'autre côté, saut dans l'axe, nous voyons trois véhicules s'en aller avec foule...

son : l'abbé : « (...) la force de notre nationalité. Après bien d'autres, (...) »

36 (4 sec) vis : PDE cadrant le haut d'un clocher avec deux tours + croix et ciel.

son : « (...) le fait historique de Roquemaure confirme la vérité de cette prophétie : (...) »

37 (10 sec) vis : GP de la croix de 36 avec une petite partie du dôme sur lequel elle repose + fondu au noir.

*fin de *En Pays neuf*

son : « (...) Paroissiens de St-Anne-de-Roquemaure vivez heureux ! Vous représentez ce que nous avons de meilleur ! »

38 (41 sec) vis : GP du mouveur dans l'auto qui roule + PAN gauche su Hauris qui suit la conversation.

son : -mouveur : « Moi je dis : on ne trouve pu de cultivateurs...c'était populeux avant et puis il y avait des garçons... les garçons ont tout sacré là ! Pis ils vivaient très bien ! Tu ne peux pas les attacher sur la terre !

-Hauris : « C'est faux ! De la relève, il y en a beaucoup ! Mais qu'on donne aux cultivateurs de fixer ses prix, non pas fixés par (Canada) Packers, Schwarts... qui ont le monopole de l'alimentation ! »

-mouveur : « C'est dur (...) »

-Hauris : « Oui c'est dur ! Une société qui se fait endormir, c'est toujours dur à réveiller ! »

- 39 (1.13 min) vis : Hauris en GP – CAM à droite du sujet – qui finit par brandir du bras gauche un article dont il parlera.
 son : Hauris : « Je vais vous dire ceci : si vous avez acheté Le Devoir du samedi 27 octobre 1973, hier... Il a un petit pays gros comme le canton de Rochebaucourt qui ont eu leur indépendance de l'O.N.U. Ils ne vendent que de la muscade et des noix, pis ils ont la fierté de vous dire qu'ils viennent d'étamper leur première monnaie! »
- 40 (4 sec) vis : GP de l'article du Devoir, dont le titre est : « L'île aux épices accède à l'indépendance ».
 son : silence 2sec + « Pis nous (...) »
- 41 (10 sec) vis : idem plan 39 GP Hauris
 son : Hauris : (...) autres au Québec on serait pas capables de faire comme ça, pis d'avoir la fierté de voir les gens qu'on a aimés dans notre pays ? Je commence à avoir hâte de voir les figures de nos ancêtres (...) »
- 42 (7 sec) vis : En PL Hauris de dos à l'avant-plan regardant Cyrille Labrecque travailler.
 son : Hauris : (...) j'aimerais voir sur mon dollar, après qu'il serait indépendant, la face de Louis Hébert, qui était le premier défricheur! »
- 43 (10 sec) vis : PRT de Hauris – même perspective que plan 42 – avec léger zoom-out (l'image commence dans le zoom-out).
 son : Hauris : « Je filerais pour le voir ! Parce que je pense qu'il y en a assez de cultivateurs qui travaillent, pis qui en ont arraché, pis qui aimeraient savoir comment ça parti ici ! »
- 44 (10 sec) vis : Sur sa terre, Cyrille Labrecque en GP – profil droit – regardant vers le hors champ droit.

son : « Mon nom c'est Cyrille, mon nom de baptême ça, mon nom de famille c'est Labrecque ! »

45 (16 sec) vis : Sur sa terre en PR, Cyrille à gauche du cadre à l'arrière-plan avec Hauris en avant à droite du cadre. Hauris écoute...

son : -Cyrille « Après avoir travaillé 50-60 ans sur une terre, pis pas être capable de vivre dessus, avoir de la terre de faite pour vivre dessus, pis pas être capable de vivre dessus, c'est ça le plus décourageant ! » Croyez-vous ça ?

-Hauris : « Ah oui ! »

46 (24 sec) vis : Hauris en PRP de face –CAM à droite du sujet-

son : Hauris : « Qu'est-ce qu'on a fait pour qu'ils veuillent nous tuer nous autres ? Qu'est-ce qu'on a fait nous autres de mal, pour nous empêcher de garder nos villages, pour nous empêcher de garder nos écoles ? Qu'est-ce qu'on a fait dans la société pour nous faire mourir, pour nous faire déménager?!? »

47 (32 sec) vis : En TRAV un champ dans un canton abandonné en PG + PAN gauche sur la route en avant où l'on voit une 'maison roulante' de derrière, en train d'être relocalisé + amorce du générique de la fin.

son : « Pourtant nous autres on a bâti, on a tellement bâti de choses extraordinaires que les Américains sont en train de nous acheter pour un plat de lentilles ».

48 (33 sec) vis : En TRAV sur la droite du chemin en PG une maison délabrée, abandonnée dans un champ en friche où la végétation reprend le dessus.

son : bruit de véhicule qui roule

49 (11 sec) vis : PL de la maison 'en déménagement' de derrière.

son : voix off de Hauris : « En tout cas, il n'y a pas un maudit pays au monde où il y a de l'agriculture, dans un pays réellement moderne qui se respecte messieurs, où un citoyen parle de fermer les terres!! »

Segment IV : 35.06.00 à 45.40.00 ; Un royaume vous attend

De l'opposition agriculture/bois

Plan

visuel/sonore

- 1 (57 sec) vis. : Hauris de dos par-dessus l'épaule gauche en PR avec les gens de la salle assis devant lui l'écoutant. Deux zoom-in (dont le dernier ferme le plan) sur la paysanne avec son bonnet .
son. : Hauris : « Les citoyens ont le droit à une valeur de terrain pour la survie ! Ça ne veut pas dire de fermer les moulins à scie...mais c'est le respect d'un droit sacré! La terre boisée n'a jamais été à Domtar, Notaway, ou « incorporée » etc... c'est aux citoyens cette forêt là ! Il n'y a aucun gouvernement au monde qui a le droit de lui enlever les pouvoirs de son terrain et de l'administrer... il n'y a pas encore de loi dans ce sens, il y a seulement la structuration de la politique qui a fait écrire dans un livre qu'on n'a pas le droit de posséder une valeur qui est à nous autres ! »
- 2 (9 sec) vis. : Cyrille Labrecque en PM sur sa terre qui coupe les arbres à la racine.
son. : Nous entendons les souffles de Cyrille qui travaille comme un forcené. Les souffles de son effort.
- 3 (14 sec) vis : Hauris en PRT de face avec terre derrière défrichée
son : Nous entendons la voix de Perrault qui demande à Hauris : « Où sont les gens qui ont acheté ça, ces terres- là ? »
Hauris de répondre : « Ils sont à l'âge d'or à Amos, ils attendent de mourir avec leur pension de vieillesse...c'est ça que ça a donné, ça pas de bon sens ! »
- 4 (23 sec) vis : Hauris de dos en PRT à droite du cadre qui regarde Cyrille à gauche du cadre au fond.

son : Cyrille : « Moi à venir jusqu'astheure j'ai eu des chevaux, j'en ai acheté quatre, je cultivais à tous les jours...tout ça a été fait à la charrue... vous avez vu ça là-bas, en bas, tout le long de la route, un mille de long ! »

5 (12 sec) vis : Hauris en PRP qui regarde vers le hors-champ gauche et vers la CAM, l'interviewer (Perrault)

son : « AH! C'est révoltant par rapport qu'on a trop de cœur qu'on se décide pas à prendre des carabines! »

6 (14 sec) vis : PM du planteur qui répond à Hauris + PAN droite sur Hauris (Idem plan 5 PRP). Ensuite, PAN gauche qui revient sur le planteur avec terrain planté en arrière plan.

son : Hauris : « Qu'est-ce que tu penses des vieux qui ont travaillé ça ? »

planteur : « AH c'est décourageant pour eux-autres ! »

Hauris : « Parce qu'ils méritent autre chose que de voir replanter des épinettes ! »

planteur : « C'est ben sûr, pour eux autres c'est pas un cadeau se faire planter leurs lots de même ! »

7 (11 sec) vis : Cyrille en GP face qui parle à Hauris qui entre dans le champ gauche quelques secondes.

son : Cyrille : « Il y en a un ici'tte, le voisin l'autre bord de la route... oui !

Oui ! (Hauris)... il a abandonné ça lui ! Il est parti! »

8 (10 sec) vis : Hauris en PRP (comme plans 5 et 6) qui parle au planteur

son : Hauris : « C'était l'ambition mon vieux qui voyait, calvaire mon vieux, que ce qu'ils faisaient c'était quelque chose de bien, mais quand on retourne à l'état sauvage après 40 ans (...) »

- 9 (26 sec) vis : PRP du planteur - profil droit – qui se penche sur ses arbres + CAM qui PAN pour suivre son activité d'arrosage des plants + PAN droite sur Hauris en PA.
 son : « (...) ben je pose la question, on se pose la question des indiens de la Baie James, il faudrait se poser la question de qu'est-ce qu'on était nous autres ? Si on était pas moins que des indiens, d'après moi on était des esclaves ! Je n'accepte plus ça ! C'est aussi pire que la guerre du Vietnam ! Au lieu de nous tuer avec des bombes, ils nous tuent à la plantation ! Pis à du ridicule, c'est aussi pire que ça ! »
- 10 (30 sec) vis : PM de Cyrille qui déracine à la hache les arbres + PAN droite qui le suit prenant un arbre dans ses mains pour expliquer...
 son : Hauris : « Maudit que c'est dur c'te Christ d'arbre là ! »
 Cyrille : « Le pire c'est ce chaton-là, ça a des racines, ça entre dans la terre dure...ça a des grandes racines... »
- 11 (14 sec) vis : Hauris en GP légèrement de profil gauche
 son : Hauris : « Pis un vrai Québécois, la première chose à laquelle il devrait penser c'est d'être certain que son patrimoine le nourrit trois fois par jour, pis qu'il cultive, qu'il n'est pas esclave de l'extérieur ! »
- 12 (27 sec) vis : PG des champs à perte de vue (replantés) avec fondation d'une maison en avant-plan + zoom-in sur une pancarte où il est écrit : « plantation »
 son : « (...) tandis que là qu'est-ce qu'on fait, on plante des épinettes... on va attendre soixante-dix années, tandis que dans l'Ouest on plante du blé pis toi tu vas payer ton pain 35¢, 40¢, 50¢ l'hostie de pain ! Ils prennent du temps à pousser en maudit ! Je suis pas jaloux tabarnak ! J'ai déjà planté, je le sais qu'il y a des affaires beaucoup plus rentables (...) »
- 13 (57 sec) vis : Hauris en GP de profil gauche arc-bouté vers le champ gauche + zoom-out en PA qui révèle sa gestuelle agitée + PAN gauche sur le

planteur à qui Hauris s'adresse en pointant du doigt + PAN droite retour sur Hauris + PAN sur l'ami à Hauris avec son chapeau (Hauris reste dans le cadre, côté gauche)

son : « (...) Pour des gars comme moi pis comme toi ! Pis oublie pas que ce qui se fait là, mon petit gars, tu pèses pas pesant dans la balance ! C'est les propriétaires de moulins à scie ... toi tu es taxé par tes impôts tabarnak ! On donne à coup de 100 000\$ les subventions à ces gars-là (...) combien tu penses qu'il y en a de ces gars-là dans le coin, tu peux les compter sur les doigts d'une main, mais ils sont assez influents qu'ils font périr les agriculteurs à la centaine ! C'est pour cela qu'il y en a qui se battent, c'est vrai qu'on devrait être plus ici pour contester! »

L'ami à Hauris avec le chapeau : « Oui, mais ce n'est pas tout le monde qui sait qu'on replante en ce moment »

16 (14 sec) vis : Un homme à la réunion des paroisses marginales en PRT profil droit avec trois autres personnes assises à ses côtés, dont notre paysanne au bonnet.

son : l'homme en question : « Le gouvernement paie plus pour essayer de nous détruire ... c'est des idées de l'industrie ou plutôt du Ministère de la forêt... ils font des recherches pourquoi un bouleau est mort ? Pourquoi l'épinette est canté... c'est ça qu'ils font! »

17 (1.16 min) vis : PA de deux personnes avec Hauris et son ami au chapeau qui sort de l'écran + PAN droite où il se tient et retour en PAN gauche sur Hauris qui gesticule au planteur + PAN gauche sur le planteur + PAN droite sur Hauris + PAN droite sur l'ami au chapeau lorsqu'il s'excuse de devoir quitter. Le PAN suit le sujet sur la route qui se dirige à son auto au loin.

son : « Mettez-vous dans l'idée... vous prenez un tracteur les gars pis vous labourez là-dedans trois rangs... çé pas de la marde ! Ça te donne sans engrais chimique, telle qu'elle est là la terre... le premier trois ans une tonne et demie à l'acre ! Sais-tu combien ça vaut le foin ? Tu n'en

trouveras pas à moins de 40\$ la tonne ... un et demi à l'acre ça ferait 60\$ par année à l'acre...si on a semé 800 acres ...6 fois 4 = 48, 4800\$ la première année en foin ! Au prix qu'il est en ce moment ça fait de l'argent en tabarnak ! »

L'ami au chapeau : « Faut que j'y aille, j'ai une réunion à Amos, je parlerai aux cultivateurs et ils décideront qu'est-ce qu'ils veulent faire avec ça ! »

Hauris : « OK bye ! De toute façon ce n'est pas moi qui vais être capable de les arrêter tout seul ! En tout cas... »

18 (11 sec) vis : L'homme au chapeau, de la fin du plan 17, en GP de profil droite qui parle à la réunion.

son : « À part ça, moi je reviens à la plantation des petits arbres ... si on en laisse planter encore, ça veut dire notre fermeture à brève échéance ! »

19 (12 sec) vis : Hauris en GP profil gauche à la réunion des paroisses marginales avec au fond de l'écran, à sa droite, une femme assise à son côté.

son : « Quand les arbres auront 5-6 pieds, pis que l'autre voisin travaillera à l'extérieur, il y aura seulement le cultivateur entre les deux, c'est regrettable, il va être obligé de câlisser le camp, c'est regrettable, c'est ça le système ! »

20 (14 sec) vis : Un homme à la réunion des paroisses marginales profil droit en PRT + PAN droite sur la paysanne en GP

son : -l'homme en question : « S'il plante les arbres, je souhaite qu'ils restent tout petits, tout petits, à la grandeur qu'ils les ont plantés, même en baissant... »

la paysanne : « On va les arroser avec du caustique pour qu'ils meurent ! »

21 (13 sec) vis : Arthur Côté en PR de son côté droit + zoom-out PL qui révèle la foule qui rit. La phrase est sous-titrée.

son : Arthur côté : « Un qui va venir ensemer ma terre...j'ai une mitraille chez nous...je lui botte les pattes au-ras l'pêché ! » ...rires...

22 (46 sec) vis : même image que plan 19 : Hauris GP profil gauche avec femme à sa droite

son : Hauris : « Pis si c'est ça d'être sauvage, pis anti-chrétien, pis de bouleverser tout le monde, pis si c'est pas être social, ben moi je ne comprends plus rien dans la belle société où ils nous ont sorti les plus beaux mots, surtout dans les dernières années. Si ce n'est pas social qu'est-ce qu'on demande là, ben sacrement on n'a jamais vécu une vie sociale, ni familiale chez nous ! En terminant, pensez-y comme il faut à ce que je vous ai dit, si vous calculez que ça vaut la peine, gens de la Maurandière, de Rochebeaucourt, de Despinassy, il en manque... moi je suis prêt à m'asseoir à une table pour définir le mémoire tel qu'on veut le présenter ! »

23 (33 sec) vis : La paysanne en PR frontal qui répond à Hauris qui entre dans le champ par la gauche et qui s'immobilise de dos à droite de l'écran.

son : Hauris : « Pis vous qu'est-ce que vous en pensez madame Dumas de la situation? »

Mme. Dumas : « Moi, je m'en vais vers la tombe, je suis bien prête à vous appuyer, la culture, c'est la culture ! J'en fais encore moi ! »

Hauris : « Pis quand vous êtes montée à Rochebeaucourt? »

Mme Dumas : « Ben on s'est fait bouffer ! Par le curé de St-Anne-de-la-Pocatière. Ils sont venus nous faire des démonstrations, des belles vues...ils sont partis aujourd'hui ! Oui ! »

24 (sec) vis : GP paysanne

son : Hauris : « Pis vos enfants n'ont pas pu s'installer malgré les belles terres qu'il y a là! »

Mme Dumas : « Non ! »

Hauris : « Parce qu'il y a des belles terres! ? »

Mme Dumas : « Oui ! Deux beaux lots! Ça a été abandonné trop vite... mais il veut revenir, il a encore l'idée de la terre! »

25 (1.20 min) vis : PG avec route qui traverse l'écran du champ gauche supérieur au champ droite inférieur avec horizon + maisons et terres agricoles – fermes – deux véhicules sur la route + maison en déménagement sur 18 roues dans le coin gauche supérieur qui s'avance jusqu'à prendre tout le champ. La maison est précédée d'un auto patrouille pour avertir la circulation en sens inverse.

son : le mouveur en voix off : « Ils ne s'en vont pas les gens d'Abitibi, ils changent de place... ils restent dans les villes d'Abitibi... »

26 vis : le 'mouveur' en GP profil gauche à droite du cadre

son : « La jeune génération, il y en a quelques-uns qui vont s'éloigner mais pas beaucoup, l'avenir est dans le Nord, la Baie James, ce n'est pas quelque chose ça ? »

Segment V : 22.10.00 à 29.30.00 ; C'était un Québécois en Bretagne,
madame!

La dépossession du territoire

- 1 (10 sec) vis : PM à partir de Hauris en PAN gauche sur un groupe de syndicalistes du milieu agricole breton. Sous-titrage : « Rencontre à Loudéac d'un groupe de syndicalistes »
son : Hauris : « Est-ce que la politique d'agrandissement des terres a été imposée par les nouveaux supérieurs ou si c'est vous autres qui avez décidé de prendre en main votre (...) »
- 2 (1.40 min.) vis : GP sur un des hommes assis que nous voyons à la fin du plan 1 qui répond à Hauris + PAN gauche sur un autre syndicaliste en GP (regard hors-champ droite où se tient Hauris)
vis : Hauris : « (...) évolution de développement ? »
Le syndicaliste : « Ça a été imposé ! »
Hauris : « Oui, mais de quelle manière ça a été imposé ? »
Syndicaliste : « On va vous donner un exemple : les vieux agriculteurs chez nous qui n'avaient pas d'argent pour prendre leur retraite, on a trouvé un moyen de leur donner un complément de retraite : une indemnité viagère de départ. C'est une préretraite qu'on donne à l'agriculteur à 60 ans. Elle est de 300 000 ou 600 000 francs...ça permet de diriger les terres ; par ex., un agriculteur qui a une ferme de 19 hectares en Bretagne, si son fils lui succède, il touchera 300 000 francs par an de 60 à 65 ans. Mais, s'il donne la terre à son voisin qui a une ferme de 30 hectares, ça ira agrandir une exploitation, restructurer une exploitation. À ce moment, il touchera 600 000 francs...on a des dramatiques où les vieux n'ont pas assez d'argent pour la retraite, alors ils se voient obligés de s'en départir ... ils toucheront 600 000 francs par an... »
Hauris : « Oui mais c'est pas honnête ! »

Syndicaliste : « Non, mais c'est une manière de diriger les terres ! » – PAN gauche –

Autre syndicaliste : « Oui, mais il n'empêche qu'il est content de les palper ses 600 billets, parce que dans sa petite exploitation de 7-8 hectares, avec ses 8 vaches, il n'a pas ce revenu pour vivre ! »

3 (10 sec) vis : En PRP le syndicaliste qui répond le premier à Hauris (retour donc au début plan 2) – regard hors-champ droite où est Hauris –

son : « Donc c'est la mort de la région, si les zones d'exploitation s'agrandissent trop, dans dix ou quinze ans la Bretagne sera un désert, plus personne n'y vivra pratiquement. Ce sera un pays touristique et c'est tout! »

4 (10 sec) vis : En PRP un fonctionnaire du profil gauche (axe opposé du plan 3).

Sous-titré : 'Rencontre à Rennes de fonctionnaires responsables du plan'

son : fonctionnaire : « Nous sommes dans un pays totalement libéral... n'abandonne que celui qui a le goût d'abandonner, je vous l'ai dit(...) »

5 (53 sec) vis : PL d'un vieux (le Cyrille Labrecque de la Bretagne) qui sort de la grange avec une brouette en bois pleine de foin et se dirige vers la CAM et tourne vers la gauche du cadre. La CAM le suit en PAN gauche jusqu'à un tas de foin où il dépose sa charge + retour en PAN droite vers l'intérieur de la grange.

son : fonctionnaire : « (...) celui qui a travaillé jusqu'à l'âge de 80 ans pourra rester, il touchera la retraite à partir de 65 ans. Celui qui abandonne à 60-65 touche à ce moment là l'indemnité viagère de départ en plus de sa retraite... le plan est extrêmement souple, c'est un plan qui fonctionne par incitation, par prévision, et absolument pas par 'direction', y entre celui qui veut ! Les jeunes loups seraient en faveur d'une diminution encore plus rapide parce que qu'ils ont besoin de terres, ils

veulent s'agrandir, par contre vous trouverez un certain sentiment de crainte devant le phénomène de réduction de la population (...) »

- 6 (10 sec) vis : GP sur une fille à la réunion des fonctionnaires + PAN droite sur tous les gens présents (dans l'élan du PAN nous est révélée la profondeur de champ - saut à une autre échelle : PL -
son : fonctionnaire : « et ils ne manqueront pas de vous dire qu'ils sont un peu désespérés devant ce qu'ils appellent la désertification de leur région (...) »
- 7 (3 sec) vis : GP Idem plan 4 –fonctionnaire profil gauche
son : (...) mais ils ne vous diront pas qu'au point de vue agricole on abandonne des terres, pour l'instant, absolument pas ! »
- 8 (23 sec) vis : En PRP de Clenmor en avant -plan profil droit- avec Hauris à l'arrière plan (en avant un peu) profil droite qui regarde le hors-champ droite + PAN en PGE de la terre
son : Clenmor : « Voilà ce qu'ils ont fait de mon pays, tu as vu ? Voilà une terre qui était très riche et les paysans la cultivait bien, elle était productive...c'était une terre très riche, très lourde... tout d'un coup, on a arraché n'importe quel talus sans même tenir compte de la prédominance du vent d'ouest chez nous! »
- 9 (6 sec) vis : Hauris et sa femme en contre-plongée du talus en PL qui grimpe (sur le talus).
son : « Ça, là, ça remplace les clôtures qu'on a en Abitibi, ils appellent ça un talus, ce n'est pas uniquement pour fabriquer des talus, il y avait une raison ! »
- 10 (6 sec) vis : GP Clenmor + Hauris légèrement derrière – un peu du profil droite – retour à l'espace temps du plan 8

son : Clenmor : « La Bretagne est un pays venteux, il y a du vent ! Si les Bretons ont fabriqué des talus, ce n'est pas uniquement pour fabriquer des talus, il y avait une raison ! »

11 (27 sec) vis : PL où défilent des vaches suivies de notre vieux avec sa canne (le Cyrille Labrecque de la Bretagne) et son chien + PAN vers le bas droit sur ses mocassins en bois + PAN vers le haut droit arrêt sur le groupe qui s'éloigne...

son : Clenmor : « En Bretagne, tu avais deux sortes de talus ; les talus de protection et les talus de partage, c'est-à-dire que lorsqu'une ferme était héritée par deux enfants, ils se dépêchaient de construire le talus pour partager le champ en deux. Ces talus étaient donc absolument inutiles, les paysans savaient donc lesquels supprimer, parce qu'ils savaient que c'était pour protéger leurs semis et les bêtes, parce que c'était un pays d'élevage »

12 (16 sec) vis : Hauris et sa femme de l'autre côté du talus (du plan 9) qui entreprennent de revenir à l'extérieur de la terre agricole

son : Hauris : « Ça devait être pour se couper du vent glacial ... les vaches devaient se coucher du long... regarde donc ça (dit-il à sa femme), câlisse ça a 8 pieds de haut ! »

13 (23 sec) vis : (retour à espace/temps du plan 8 et 10)

En GP de Clenmor + Hauris qui regarde hors-champ droite + zoom-in sur Hauris lorsqu'il parle

son : Clenmor : « On n'a jamais vu un champ comme ça en Bretagne, ça n'existait pas... enfin quand j'étais jeune... tout était dru comme on dit en breton, c'était charnu, la feuille ! »

Hauris : « Comme ça c'est vrai ce que les cultivateurs m'ont dit : avant qu'ils jouent là-dedans dans ces terres-là les habitants les avaient mis à leur façon et pis l'avoine avait 30-35 pouces de haut ? »

Clenmor : « Ouais ! »

- 14 (10 sec) vis : frontal de Hauris en PRP
 son : Hauris : « Il y a un cultivateur qui me disait qu'ici en Bretagne, plutôt que d'avoir de l'avoine qui va mesurer 30-35 pouces de haut avec une grappe très, très bien (...) »
- 15 (10 sec) vis : De dos (raccord sur les mains qui représentent les grappes) Hauris en PR dans le coin droite inférieur du cadre avec paysans de face qui encouragent la discussion
 son: Hauriscontinue : « (...)grappé...l'écoulement des terres s'est fait et l'humidité des terres est partie tellement rapidement que l'avoine a baissé! »
- 16 (16 sec) vis : (retour à espace/temps du plan 14)
 Hauris PRP frontal
 son : il dit : « On est rendu avec de l'avoine de 20-25 pouces de haut avec moins de grains après... alors la grande terre ne produit pas comme la petite terre qui avait été bien organisée ! »
- 17 (19 sec) vis : GP de Clenmor et Hauris (même espace/temps que plans 8-10-13)
 son : Clenmor : « Et voilà ! On n'a jamais tenu compte de ce que les Bretons ont fait chez eux... on est venu leur dire : 'et bien là il faut faire de la beauce !'
 Et maintenant, le modèle de plaine...et bien dans dix ans messieurs vous ne verrez plus une seule culture ici grâce à tous les technocrates de Paris qui font des plans, n'est-ce pas?! »
- 18 (30 sec) vis : GP sur un sabot en train de se faire sculpter par la main de l'artisan + zoom-out qui révèle 3 personnes lorsque Hauris se met à parler
 son : « C'est là qu'on voit qu'aujourd'hui ils essaient de nous faire accroire que les notables et ceux qui ont des 'positions' gouvernementales